FOUILLES À CARTHAGE AUX FRAIS ET SOUS LA DIRECTION DE M. BEULÉ

Charles Ernest Beulé



FOUILLES

À

CARTHAGE

EXTRAIT DU JOURNAL DES SAVANTS.

FOUILLES

À

CARTHAGE

AUX FRAIS ET SOUS LA DIRECTION

DE

M. BEULÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXI

FOUILLES A CARTHAGE.

BYRSA.

Avant de décrire les ruines de Byrsa et de raconter les explorations dont elle vient d'être l'objet, il n'est peut-être pas inutile de retracer sa trop courte histoire; il est nécessaire surtout d'examiner les difficultés que soulève la détermination de son emplacement. Car, tandis que l'opinion se plaît à croire qu'il ne reste plus une pierre de la Carthage punique, la science méconnaît quelquefois jusqu'au sol que couvrait cette ville infortunée, tant la vengeance des Romains a été complète et l'oubli des siècles profond! C'est pourquoi nous écouterons d'abord le témoignage des anciens sur Byrsa; nous analyserons ensuite les travaux des modernes. Après cette introduction, il sera plus facile de constater si les fouilles récentes ont fait faire quelque progrès à la question.

I. — Histoire de Byrsa.

Il y a de sensibles dissentiments sur les origines d'une ville qui a été principalement illustrée par sa chute. Les Grecs disaient qu'elle avait été fondée cinquante ans avant la guerre de Troie[1], mais la critique démontre leur erreur. Déjà la date de 878, fixée par Heeren[2], paraît trop reculée, et l'on adoptera, de préférence, l'an 814 ou 813 avant J. C. pour l'avénement d'une des plus jeunes colonies phéni-

[1] Appien, *De rebus punicis*, VIII, chap. 1.
[2] *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, trad. franç. t. IV, p. 28; cf. Justin, XVIII.

ciennes. Movers, dans son savant ouvrage[1], a réuni les textes qui établissent cette chronologie. Les livres de Polybe, où le siége et la destruction de Carthage étaient racontés, sont perdus; et combien leur perte est regrettable! Sans doute, l'observateur profond qui assista à ce drame, aux côtés mêmes de Scipion, son ami, eut entre les mains les annales carthaginoises et les documents officiels que les Romains anéantirent ou donnèrent aux princes numides, leurs alliés[2]. Salluste, quand il était gouverneur de l'Afrique, trouva quelques-uns de ces manuscrits dans la bibliothèque du roi Hiempsal[3]. Le sénat les avait dédaignés, ne se réservant que les vingt-huit livres du suffète Magon, sur l'agriculture, qu'il fit traduire par Silanus[4]. De sorte qu'il ne nous reste plus que de rares débris de la littérature punique : des fragments de Magon, épars dans les auteurs latins[5], le périple d'Hannon, traduit par les Grecs, trois traités de commerce conclus avec Rome, un quatrième avec Philippe de Macédoine, et conservés par Polybe; mais nous n'avons, sur les origines de Carthage, que les légendes recueillies par Justin, l'abréviateur de Trogue Pompée, ou les fictions de Virgile, encore moins acceptables.

Que dire de Zorus et de Carchédon, chefs de la colonie, selon les Grecs[6], qui personnifiaient ainsi Tyr (Zor) et Carthage[7]? Que dire d'Élissa, divinisée sous le nom de Didon[8]? Ou bien, ne verrons-nous dans Didon que le géuie de Carthage, qu'une modification d'Astarté,

[1] *Das phönizische Alterthum*, II[e] volume, II[e] partie, p. 150.

[2] Pline, *Hist. nat.* XVIII, III.

[3] « Ut ex libris punicis, qui regis Hiempsalis dicebantur, interpretatum nobis est. » (*Bel. Jugurth.* c. XVII.)

[4] Pline, *ibid.*

[5] Varron, *De re rustica*, liv. I, I, X, XXVII; II, V, XVIII; III, II, XIII. Pline, *Hist. nat.* XVII, XI, XVI, XIX, XXX; XVIII, V, VII, XXIII; XXI, LXVIII, LXIX. Columelle, *De re rust.* I, III, IV, VI, IX, XII, passim. Palladius, *De re rust. febr.* X, III; *mai.* VII, I.

[6] Appien, *loc. cit.*

[7] Hendreich, *Carthago*, p. 13.

[8] Servius, *in Æneid.* I, v. 340. Servius ajoute que *Dido*, dans la langue punique, a le même sens que *virago* dans la langue latine.

avec qui Élissa fut identifiée[1]? Accepterons-nous la fable de la peau de bœuf découpée en lanières, pour déterminer le sol cédé par les Africains, parce que le nom de Byrsa rappelle aux Grecs le mot *βύρσα*, *cuir*? Faut-il conclure de cette étymologie détestable, comme l'a fait Heeren[2], que la colonie phénicienne s'établit sans violence sur la côte africaine et acheta aux indigènes un territoire qu'elle étendit peu à peu par la ruse? Ce que nous savons de certain, c'est que la colonie occupa une colline escarpée[3], qui n'avait que deux mille pas de circonférence[4]. Cette colline, facile à fortifier, contint, dans le principe, toute la ville. On l'appela Byrsa, mot qui paraît signifier *tour, forteresse*, et que les orientalistes ont rapproché du nom de la ville de *Bosra* ou de l'araméen *Birtha*.

Quand la population se fut accrue, elle sortit de sa retraite et se répandit dans la plaine. Byrsa devint ce que devinrent presque toutes les cités primitives de la Grèce, une acropole. Autour d'elle, les maisons se groupèrent en cercle[5], comme autour d'un refuge toujours prêt : telle les auteurs nous représentent l'acropole d'Athènes[6]. On s'étendit vers les ports, puis sur toute la plage; enfin, en passant derrière la petite montagne de Sidi-Bou-Saïd, on alla rejoindre encore la mer. De ce côté, la plaine était fertile, les puits fréquents, l'irrigation facile; les riches se bâtirent des maisons entourées de haies vives et de frais jardins[7].

[1] Movers, *Das phönizische Alterthum*, II[e] volume, 1[re] partie, page 362.

[2] *Ouvrage cité*, page 33. Justin dit (XIX, II) que les Carthaginois ne s'acquittèrent envers les Africains qu'au temps de Darius, fils d'Hystaspe. L'histoire le réfute suffisamment.

[3] Appien, VIII, cxxx; Strabon (XVII, p. 832) dit : *ὀφρὺς ἱκανῶς ὀρθία*.

[4] « Arx cui nomen Byrsa erat, paulo amplius quam duo millia passuum tenebat. » (Orose, IV, XXII.) Servius donne à Byrsa vingt-deux stades de tour, Eutrope, un peu plus de deux milles, comme Orose.

[5] *Κατὰ μέσην δὲ τὴν πόλιν ἡ ἀκρόπολις.... κύκλῳ περιοικουμένη* (Strabon, *loc. cit.*). — « Carthago speciem habuit duplicis oppidi, quasi aliud alterum complecteretur, « cujus interior pars Byrsa dicebatur. » (Servius, *in Æneid.* I, v. 368.)

[6] *Τὸ δὲ ἄστυ αὐτὸ πέτρα ἐστὶν ἐν πεδίῳ κατοικουμένη κύκλῳ.* (Strabon, IX, p. 396.)

[7] Appien, VIII, CXVII.

C'était le quartier de Mégara[1]. Ainsi se forma une ville qui comptait, après quelques siècles, de sept à huit lieues de tour[2] et qui prit le nom de *Kart-hadascht*, la ville nouvelle[3], nom que les Grecs transcrivent *Carchédon*, et les Romains *Carthago*[4].

Byrsa fut fortifiée dès sa fondation, cela ne peut être l'objet d'un doute. Mais nous ignorons à quelle époque des constructions plus savantes, plus grandioses, furent substituées aux fortifications primitives. Il est vraisemblable que ce fut au temps où la ville elle-même fut entourée de ces murs fameux que décrivent les historiens. Le VIe siècle avant l'ère chrétienne vit l'extension merveilleuse de la puissance des Carthaginois et de leur richesse. Toutes les îles de la Méditerranée occidentale, une partie de la Sicile, le littoral africain depuis Hippone jusqu'aux Autels des Philènes, devinrent leur conquête. Leur commerce pénétra au cœur de l'Afrique et s'étendit dans l'Océan, depuis l'île de Cerné[5] jusqu'aux îles Cassitérides[6]. A la même époque, Magon créait chez eux la science de la guerre[7], à laquelle l'art des fortifications tient de si près. Peut-être Byrsa fut-elle refaite au VIe siècle. Nous verrons plus loin que le caractère des ruines que j'ai découvertes n'a rien qui contredise cette conjecture. Après la défaite d'Asdrubal et de Syphax par Scipion, les murs furent réparés, selon Tite-Live[8].

[1] Servius (*in Æneid.* I, v. 14) et Isidore (*Orig.* XV, c. XII), nous apprennent que le mot punique *magar* ou *magur* signifiait *nova villa*. Les Grecs appelaient ce quartier *Νεάπολις*. Cf. Dureau de la Malle, *Recherches sur la topographie de Carthage*, p. 44, note 2. *Magalia* ou *Magaria* sont des formes différentes du même mot.

[2] Orose (IV, XXII), donne à l'enceinte de Carthage 20 milles, Eutrope 22, Tite-Live, 23 (*Épitome du livre* LI). Il est difficile de croire Strabon, lorsqu'il compte 360 stades. Cf. Dureau de la Malle, p. 27 et 28.

[3] « Carthago est lingua Pœnorum nova civitas, ut docet Livius. » (Servius, *in Æneid.* I, v. 336, et IV, v. 670.) Cf. Bochart, *Phaleg*, 468, et Hendreich, *Carthago*, p. 28.

[4] A Rome, sur la colonne rostrale, le nom des Carthaginois était écrit *Cartaciniense*, par un *c*, le *g* n'étant point encore en usage.

[5] D'après Heeren et Mannert, ce serait l'île située dans la baie de Santa-Cruz.

[6] Les Sorlingues, à l'est des Iles Britanniques.

[7] Justin, XVIII, VII.

[8] « Itaque et muri reficiebantur propugnaculisque armabantur. » (XXX, IX.)

Ils avaient donc déjà plusieurs siècles d'existence, puisque, étant construits dans des proportions colossales et avec une solidité qui assurait leur durée, ils avaient besoin de réparations.

La forme de Byrsa est à peu près rectangulaire. Cette régularité, qu'il ne faut point exagérer parce qu'elle n'est qu'apparente, a fait croire que la colline était, en partie, artificielle[1], que des terres rapportées avaient créé ou complété un plateau de 188 pieds de hauteur. Les gigantesques terrassements (χώματα) des Babyloniens avaient pu servir de modèle aux autres habitants de l'Asie; d'ailleurs, la vue même des deux ports de Carthage, qui sont creusés par la main des hommes[2], prouve que les Phéniciens ne craignaient point de faire violence au sol qu'ils occupaient et demandaient à l'industrie ce que la nature leur refusait. Lorsque Virgile, décrivant les travaux des compagnons de Didon, nous dit qu'ils creusent les ports :

Hic portus alii effodiunt. . . .

il n'ajoute rien à la vérité, il fait de l'histoire. L'analogie a donc encouragé M. Barth à émettre cette hypothèse, qui n'est ni sans hardiesse, ni sans vraisemblance, mais que contredit une exploration approfondie.

Le plateau de Byrsa est tellement couvert par les débris et la poussière des monuments anéantis, qu'il s'est formé un sol factice. En outre, on a voulu, dans ces derniers temps, rendre ce sol propre à la culture; on l'a nettoyé, on y a semé des fèves et de l'orge, ce qui achève de le défigurer. Le voyageur qui passe ne peut savoir si le rocher se cache sous la surface et sert de noyau à la colline. Mais, si l'on opère des sondages, ce que j'ai fait à sept ou huit places différentes, on trouve partout le rocher, à une faible profondeur, qui varie de 2 mètres 35 centimètres à 3 mètres 40 centimètres. Quand je dis rocher, le mot est impropre, car le noyau de Byrsa est un grès argileux, de couleur jau-

[1] Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeers*, p. 93.

[2] Servius, *in Æneid.* I, v. 427 : « Portus effodiunt, i. e. Cothona. Cothones sunt « portus in mari non naturales, sed arte manuque facti. » Cf. Festus, au mot *Catones*. Le mot paraît se rapporter à une racine sémitique signifiant « couper, tailler. » Voyez encore Dureau de la Malle, p. 14.

nâtre, très-consistant et facile à tailler toutefois, parce que les eaux de pluie arrêtées développent ses qualités argileuses. L'existence de ce noyau, presque à fleur de terre, puisqu'il faut tenir compte des ruines qui ont produit un remblai de sept à dix pieds, écarte d'une façon décisive l'opinion de M. Barth. L'idée contraire serait même beaucoup plus fondée, et l'on devrait supposer que les Carthaginois, loin de construire à force de terrassements une acropole artificielle, ont réduit une colline naturelle en la nivelant. Ainsi les Athéniens avaient fait niveler par les Pélasges le rocher, bien autrement dur, de leur acropole [1]. Je dirai plus loin quelles traces du travail des Phéniciens j'ai retrouvées.

Le noyau de grès argileux était-il apparent dans l'antiquité? Était-il recouvert d'une couche de terre végétale? Je crois qu'il était apparent dans quelques endroits, mais généralement couvert de terre. D'abord, c'est le cas de toutes les collines de la fertile presqu'île de Carthage. Ensuite, les poëtes placent un bois sacré et des arbres verts autour du temple de Didon, c'est-à-dire sur le sommet de Byrsa.

> Urbe fuit media sacrum genitricis Elisæ,
> Manibus et patria Tyriis formidine cultum,
> Quod taxi circum et piceæ squalentibus umbris
> Abdiderant, cœlique arcebant lumine templum [2].

J'ai été moins tenté d'accuser Silius d'exagération et de révoquer en doute ses noirs ombrages, lorsque j'ai vu les pins qui croissent aujourd'hui derrière la chapelle de Saint-Louis, et qui aiment à être battus des vents.

Le temple avait été élevé par la piété des Carthaginois, auprès de la maison de Didon ou dans sa maison même, qui conserva pendant des siècles sa simplicité primitive, comme la cabane de Romulus, sur le Capitole, et la demeure d'Érechthée, dans l'Acropole d'Athènes. Il est vraisemblable que les deux monuments n'en faisaient qu'un; de même les habitants de la seconde Corinthe montraient sur l'Acrocorinthe un amas de ruines en marbre blanc, jadis le *Sisyphéon*, ne sachant plus si le

[1] *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 23.
[2] Silius Italicus, *Punica*, l. I, v. 80.

Sisyphéon était l'ancienne demeure du roi Sisyphe, ou un temple en son honneur[1]. Tant que Carthage fut puissante et libre, Didon fut adorée comme une divinité[2]. Les peuples se plaisent à consacrer leur berceau et à personnifier leur naissance dans quelque grande figure. Mais Didon, génie tutélaire de Byrsa, a perdu à nos yeux son caractère mythique et religieux. Virgile en a fait la plus touchante des femmes, mais il n'a immortalisé que la passion qu'il lui prête. Nous ne pouvons même plus retrouver la déesse phénicienne. Si nous cherchons l'emplacement de la demeure de Didon, c'est pour y murmurer les vers de Virgile et nous asseoir sur le sommet d'où la reine éplorée voyait fuir la flotte troyenne :

> Regina e speculis ut primum albescere lucem,
> Vidit et æquatis classem procedere velis[3].

Ces *speculæ*, c'étaient les terrasses de la maison établie sur le point culminant de Byrsa; de là seulement on pouvait embrasser à la fois du regard les sinuosités du golfe de Carthage, la baie d'Utique, la pleine mer, les lacs qui s'enfoncent dans l'intérieur des terres, et la ville entière :

> cujus de sede dabatur
> Cernere cuncta freta et totam Carthaginis urbem[4].

Je n'ai remarqué, en effet, sur le plateau inégal de Byrsa, qu'un seul endroit, sensiblement plus élevé que tout le reste, qui réponde à la description de Silius. Là, se voit encore un massif compacte, formé de petites pierres et de mortier. Auprès de ce débris, qui est d'époque romaine

[1] Strabon, t. VIII, p. 379. Cf. *Études sur le Péloponèse*, p. 454.

[2] « Quamdiu Carthago invicta fuit, pro dea culta est. » (Justin, XVIII, vi.)

[3] *Æneid.* l. IV, v. 585. Cf. l. 1, v. 441, 495, 630, 633. Didon rencontre Énée devant le temple de Junon, à la porte duquel elle s'assied pour rendre la justice. Elle l'emmène ensuite dans son palais, qui est situé à deux cents pas à peine. Il n'y a pas plus de distance entre la colline sur laquelle s'élevait le temple de Junon et la colline de Byrsa. L'opinion de Dureau de la Malle, qui place le temple de Didon auprès de celui de Junon, ne se peut guère justifier. (*Rech. sur la topogr. de Carth.* p. 87.)

[4] Silius, l. VIII, v. 135.

et où l'on observe deux murs plus anciens confondus avec les substructions, de grandes citernes, qui recueillaient la pluie tombée sur le monument, annoncent qu'il était considérable. Il est désigné sur mon plan sous le titre de *Ruines supposées du palais de Didon*. Je ne sais pourquoi, dans le pays, on applique ce nom à de grands massifs de blocage qui sont dans la plaine et correspondent au numéro 54 du plan de Falbe. Cette attribution, toute populaire, n'a aucun fondement.

Silius Italicus dépeint l'intérieur du temple de Didon, mais ses peintures sont tirées de son imagination, ou elles sont empruntées à l'édifice reconstruit par la colonie romaine, car les descendants d'Énée affectèrent une grande piété pour les souvenirs de la vieille Carthage :

Hoc sese (ut perhibent) curis mortalibus olim
Exuerat regina loco. Stant marmore mœsto
Effigies, Belusque parens omnisque nepotum
A Belo series; stat gloria gentis Agenor,
Et qui longa dedit terris cognomina Phœnix.
Ipsa sedet tandem æternum conjuncta Sichæo.
Ante pedes ensis phrygius jacet. Ordine centum
Stant aræ, cœlique deis Ereboque potenti[1].

Les mêmes réflexions s'appliquent au temple de marbre qu'Ovide nous dit avoir été consacré à Sichée[2]. Il faut aussi, je le crains, laisser dans le monde des fictions le temple qu'Annibal fait vœu de bâtir en l'honneur d'Anna, sœur de Didon, lorsqu'elle lui prédit la victoire de Cannes :

Ast ego te, compos pugnæ, Carthaginis arce
Marmoreis sistam templis juxtaque dicabo
Æquatam gemino simulacri munere Dido[3].

J'aurai lieu de faire voir que la colonie romaine qui releva Carthage contribua plus efficacement que les soldats qui la démolirent à effacer les traces des monuments puniques.

[1] *Punica*, l. I, v. 86.
[2] Ovide, *Ep.* VII, 99. Cf. Virgile, *Æneid.* l. IV, v. 457.
[3] Silius Italicus, liv. VIII, v. 231.

Le temple d'Esmun, divinité que les Grecs et les Romains ont identifiée avec Esculape, était dans Byrsa. Appien nous apprend qu'il surpassait tous les autres temples en éclat et en richesse[1]. Il était situé sur le bord du plateau, du côté du forum et du rivage. On y montait par un escalier de soixante degrés. Mais, si la ville et la citadelle étaient menacées d'un siége, on pouvait détruire l'escalier, qui n'était qu'appliqué sur le soubassement. Aussitôt, l'enceinte du temple apparaissait à pic, comme un bastion d'une grande hauteur, qui complétait les fortifications de Byrsa[2].

Quoi qu'ait dit Virgile, la divinité sous la protection de laquelle s'était placée la cité naissante de Byrsa n'était point Junon, c'était Esmun. Junon céleste (ou Astarté) avait son sanctuaire sur une colline séparée, qui ne fut enclavée que plus tard dans l'enceinte de Carthage, lorsque Carthage s'agrandit. Les plus anciens sanctuaires de Junon, en Grèce, ceux d'Argos et de Samos, étaient de même situés hors des villes[3]. Le dieu dont les Grecs et les Latins firent le dieu de la santé habitait avec la jeune colonie, dans un lieu qui était le plus salubre du monde. Aérée de toutes parts, exposée au soleil levant et au souffle bienfaisant de la mer, la colline de Byrsa a un privilége plus précieux, dans des contrées où l'eau manque et où la pluie se doit conserver dans des réservoirs. Ses citernes gardent les eaux plus pures et plus fraîches que partout ailleurs. Quelques-unes servent encore: elles sont dans l'enceinte de Saint-Louis. Pendant l'été, le bey de Tunis et les consuls étrangers y envoient puiser tous les jours.

Dans le temple d'Esmun s'assemblait parfois le sénat de Carthage pour traiter les affaires secrètes[4]. Ainsi le sénat romain se réunissait dans le temple de la Concorde.

On s'étonnera peut-être que Melkarth, l'Hercule tyrien, n'ait pas été

[1] *Μάλιστα τῶν ἄλλων ἐπιφανὲς καὶ πλούσιον* (liv. VIII, cxxx).

[2] L. VIII, 130. Cette particularité est indiquée par Appien d'une manière assez sensible. Il faut bien distinguer le *τέμενος*, qui est le péribole fortifié et le *νεώς* (*ναός*) qui est le temple lui-même.

[3] Paus. II, xvii; Hérodote, IX, xcvi; Athén. XIII, p. 572. f.

[4] Tite-Live, XIII, xxiv.

l'archégète de la colonie de Tyr. Deux passages, l'un de Diodore[1], l'autre de Justin[2], le laissent même supposer. Dans ce cas, son temple aurait dû être dans l'acropole. Mais aucun témoignage n'indique l'existence de ce temple[3]. Les auteurs ne font point mention non plus, dans la Carthage autonome, du temple de Jupiter, qu'ils nomment dans la Carthage romaine[4], et dont je crois avoir retrouvé l'emplacement sur le plateau de Byrsa. Ce n'est également que par effort d'imagination que nous nous figurerons les autres édifices qui remplissaient Byrsa, les citernes qui réservaient les eaux pour un long siége, les logements de la garnison, l'habitation des prêtres et les œuvres d'art qui devaient orner le grand sanctuaire national : soit que ces œuvres eussent été exécutées en Afrique, soit qu'elles eussent été ravies aux Grecs de Sicile[5]. L'histoire a omis tous ces détails, parce qu'elle n'a été écrite que par les ennemis de Carthage. Muets sur ses splendeurs, ils n'ont d'éloquence que pour raconter sa ruine.

Cette ruine fut terrible, et l'acropole ne fut pas épargnée. Elle avait donné asile à une partie de la population, qui se rendit à Scipion le septième jour. Cinquante mille personnes, tant hommes que femmes, sortirent par une petite porte[6]. Les transfuges romains, au nombre de neuf cents, retranchés dans le temple d'Esculape, se défendirent longtemps contre toute l'armée assiégeante, tant la position était forte. Épuisés de fatigue, trahis par Asdrubal, ils finirent par mettre le feu au temple et se brûlèrent avec lui. Le feu, toutefois, ne dut point avoir beaucoup d'action sur des monuments en pierre, bâtis avec de grands matériaux. Par l'ordre des dix commissaires qu'envoya le sénat romain, Scipion fit détruire méthodiquement ce qui restait de Carthage[7]. Orose

[1] XX, XIII. Il faut songer aux noms d'Amilcar, de Bomilcar, etc.

[2] XVIII, VII. Cf. Munter, *Relig. der Karthager*, p. 41.

[3] Dureau de la Malle imagine qu'on avait élevé des dolmens à Hercule dans Byrsa. (*Recherches sur la topographie de Carthage*, p. 96.)

[4] *Monum. veter. ad Donatist.* p. 162, ed. Optat. Dupin, 1702.

[5] Appien, VIII, CXXXIII; Cicéron, *Verr.* II, 35.

[6] Appien, VIII, CXXX; Tite-Live, *Épit.* LI.

[7] Appien, *ibid.* CXXXV.

dit même que les pierres des fortifications furent réduites en poussière[1]. Nous ne croirons point ces exagérations. Autant il est aisé de renverser, à l'aide des machines, des édifices et des pans de murailles, autant il est difficile de faire disparaître les matériaux et d'effacer du sol une ville qui occupe en superficie dix-huit millions de mètres carrés. Je suis tout à fait de l'opinion de Dureau de la Malle, lorsqu'il démontre que la destruction n'a pas été aussi complète qu'on a bien voulu le dire[2].

Malheureusement, Carthage resta déserte. Les Romains, en défendant qu'elle fût habitée, n'avaient point défendu qu'elle fût visitée[3]. Tous les habitants des villes voisines vinrent y chercher des pierres pour bâtir. C'était faire sa cour à Rome et achever sa vengeance. La colonie de Caïus Gracchus, celles de Jules César et d'Auguste, en fondant une ville nouvelle, durent employer tous les débris de l'ancienne. Bientôt même on s'accoutuma à regarder comme surannées les imprécations des pontifes romains et la défense de relever Byrsa. Auguste garda encore quelques ménagements[4]; mais les exigences d'une cité qui s'agrandit firent taire les scrupules: Byrsa fut habitée et ses monuments rebâtis.

On refit le temple d'Esculape[5], celui de Jupiter[6], le temple et le palais de Didon, auxquels on donna sans doute une magnificence qu'ils n'avaient jamais eue. Les citernes furent réparées, et les proconsuls romains fixèrent leur demeure sur la colline consacrée au dieu que les Romains identifièrent avec le dieu de la santé. Virgile avait puissamment contribué à rendre chères aux Romains les traditions de la vieille Carthage; ils regardaient comme une seconde patrie une ville où Énée avait trouvé un asile et refusé un trône. Ils s'attachèrent donc à réédifier les mêmes monuments à la même place, avec une piété qui désole

[1] « Omni murali lapide in pulverem comminuto (IV, XXIII). »

[2] *Loc. cit.* p. 103 et suivantes.

[3] *Οἰκεῖν αὐτὴν ἀπεῖπον ἅπασι..... ἐπιβαίνειν δ'οὐκ ἀπεῖπον* (Appien, *ibid.* CXXXVI).

[4] *Συνῴκισε τὴν νῦν Καρχηδόνα, ἀγχοτάτω μάλιστα ἐκείνης, φυλαξάμενος τῆς πάλαι τὸ ἐπάρατον* (App. VIII, CXXXVI).

[5] Apuleius, *Florid.* p. 145 et 146.

[6] *Monum. vet. ad Donatist.* loc. cit.

à juste titre l'archéologue. Car il est certain qu'en les construisant ils firent disparaître les débris de l'architecture punique. Le sol qui les protégeait fut creusé, retourné, afin de recevoir des fondations plus grandioses. On bâtit nécessairement dans le style romain, et toutes les pierres plus anciennes durent être retaillées. Ainsi le temple d'Esculape fut d'ordre corinthien, le temple de Jupiter d'ordre ionique; j'en ai trouvé les preuves. Mais partout où ces somptueuses constructions furent entreprises, on ne découvre aujourd'hui que des fragments romains.

Auprès d'Esculape, et peut-être dans la vaste enceinte de l'hiéron, étaient la Curie, ou salle des séances du sénat, et la bibliothèque de Carthage[1]. Quant au palais du proconsul, il était vraisemblablement au-dessous, sur la pente qui fait face à la mer, abrité des vents du nord, dominant le forum, les quais, les ports. Le récit que fait Tacite[2] d'une sédition du peuple de Carthage, qui voulait proclamer empereur le proconsul Pison, montre que la demeure des proconsuls était assez près du forum pour qu'on pût distinguer les cris de la multitude. On voit, en effet, que saint Cyprien, avant d'être interrogé par Galerius Maximus, est confié au chef des gardes à cheval qui habite non loin du proconsul, dans le quartier qui s'étend entre le temple de Junon Céleste et le temple d'Esculape[3]. Et, lorsque l'évêque de Carthage est conduit devant son juge, il *monte;* de même qu'il lui faut *descendre* pour quitter le palais[4].

Cette admirable situation frappa les Vandales, lorsqu'ils s'emparèrent de Carthage. Genséric s'établit dans un palais où le luxe romain ne devait rien laisser à désirer et où Bélisaire devait *monter*[5] à son tour et s'asseoir sur le trône de Gélimer. Un détail de la prise de Carthage par

[1] Dureau de la Malle, p. 152 et 153. Cf. Apuleius, *loc. cit.* p. 141.

[2] *Hist.* IV, XXXVIII.

[3] « In hospitio ejus, cum eo, in vico qui dicitur Saturni, inter Veneream et Salutariam (plateam?) mansit. » (Ruinart, *Acta Martyr.* p. 205.) On disait indifféremment Esculape ou Salus : mais c'était une traduction d'un mot par l'autre.

[4] « Ascendendo ad palatium et descendendo. » (Victor, Vitensis episcopus, *Historia persecutionis Vandalicæ*, p. 104.)

[5] *Ἐς τὸ παλάτιον ἀναβὰς, ἐν τῷ Γελίμερος θρόνῳ ἐκάθισεν.* (Procope, *De bell. Vand.* l. I, c. XX)

le général de Justinien fait sentir que rien n'avait été changé. Les prisons dans lesquelles saint Saturnin et sainte Perpétue avaient été enfermés existaient encore dans la demeure des rois vandales, comme elles avaient existé dans la demeure des gouverneurs romains. Le tyran Gélimer y avait fait jeter tous les commerçants de Byzance qu'il avait pu saisir, et les menaçait de mort. Pendant la nuit qui suivit la défaite des Vandales, avant que Bélisaire eût pris possession de Carthage, le geôlier vint offrir aux prisonniers de les délivrer, s'ils lui promettaient de le protéger à son tour. Comme ceux-ci ne voulaient point croire son récit, il poussa un volet et leur montra, à la faveur des rayons de la lune, la flotte romaine qui entrait silencieusement dans le port[1]. Il fallait, pour dominer le port, que les prisons regardassent le midi, ce qui justifie les conjectures des savants modernes.

Procope nous apprend encore que la salle destinée aux festins s'appelait *Delphica*, parce qu'un grand trépied, semblable à celui de Delphes, servait à poser les coupes[2]. Quant à la salle des jugements, on la désignait sous le nom d'*Atrium Sauciolum*[3]. Par l'ordre de Justinien, une église consacrée à la Vierge fut, en outre, bâtie dans l'intérieur du palais[4], qui devait présenter un ensemble de constructions considérables.

Il me reste à parler des fortifications de Byrsa, que Scipion s'était efforcé de détruire avec beaucoup plus de soin que les temples et les édifices civils, puisque la peur était le mobile principal de la colère de Rome. Ces fortifications étaient gigantesques, et les auteurs les décrivent avec détail. D'abord, il importe de constater que les murs de Byrsa et ceux de la ville basse devaient se ressembler beaucoup, puisque, en un certain point, ils se confondaient. Du côté du lac de Tunis, l'enceinte de Byrsa servait à la ville[5] : qu'on se figure deux cercles, le plus petit compris dans

[1] Procope, *De bell. Vand.* l. I, c. xx.

[2] *Ibidem.* c. xxi.

[3] Dureau de la Malle, p. 183, note 3.

[4] Procope, *De ædific.* VI, v.

[5] « Ex una parte, murus communis erat urbis et Byrsæ, imminens mari quod « mare stagnum vocabant, quoniam objectu protentæ linguæ stagnabatur. » (Orose, IV, xxii.)

le plus grand, et se touchant par un point commun. Ces murs étaient construits en pierres de taille, *saxo quadrato*[1]. Ils avaient quarante coudées de hauteur, environ soixante pieds[2], et vingt-deux coudées d'épaisseur, trente-trois pieds, si l'on en croit Diodore. Appien[3] leur donne la même épaisseur, mais il réduit la hauteur à trente coudées, ce qui ne fait que quarante-cinq pieds. Il ajoute que ces murs étaient creux et couverts : des étages avaient été ménagés dans l'intérieur. Au rez-de-chaussée, il y avait des écuries pour trois cents éléphants avec les provisions nécessaires à leur nourriture. Au-dessus d'eux[4], quatre mille chevaux trouvaient place avec l'orge et le fourrage pour un long siége. Enfin, vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers logeaient dans ces magnifiques murailles, que le consul Censorinus comparait avec raison à un camp[5].

Des constructions conçues sur un plan aussi grandiose coûtèrent donc beaucoup de temps et d'efforts à détruire, et les décombres qui s'entassèrent au pied du mur, à mesure qu'on le démolissait, durent bientôt former un immense et inextricable monceau. Le pied du mur en fut protégé, de même que le premier étage d'une maison qu'on démolit est bientôt enfoui sous les débris des étages supérieurs. Un moment arriva où le mur parut s'enfoncer dans le sol factice que créaient tant de ruines, et où il devint impossible de le poursuivre plus profondément. L'œuvre de Scipion n'en était pas moins réellement achevée : ce qui restait des fortifications ne valait pas mieux enseveli que rasé. La solitude se fit ; les habitants du voisinage vinrent retirer les pierres encore apparentes ; la poussière du tuf se pourrit et devint fertile ; l'herbe poussa. On oublia, pendant des siècles, les murs qui avaient rivalisé de beauté avec ceux de Babylone ; car la nouvelle Carthage fut une ville ouverte. Quel danger, sous les empereurs de Rome, pouvait

[1] Orose, IV, xxii.

[2] Reliquiæ, lib. XXXII, xiv. (Exc. Photii, p. 522) : *ὅτι δὲ τὸ τεῖχος τῶν Καρχηδονίων τῆς πόλεώς φησιν ὕψος μὲν εἶναι πηχῶν τεσσαράκοντα, πλάτος δὲ εἰκοσίδυο.*

[3] VIII, xcv.

[4] *Ἱπποστασία δ' ὑπὲρ αὐτοὺς ἦν τετρακισχιλίοις ἵπποις* (*ibid.*).

[5] *Τειχῶν ἐς στρατοπέδου τρόπον εἰργασμένων.* (Appien, VIII, lxxxviii.) Un peu plus haut, le consul les appelle *ὑποδοχαὶ στρατοπέδων τε καὶ ἵππων καὶ ἐλεφάντων.*

menacer les bords de la Méditerranée, ce lac romain? Mais, au cinquième siècle de notre ère, l'invasion des Vandales changea toute la politique. Théodose II, dès la seconde année de son règne (424), ordonna aux villes d'Afrique de se fortifier. Carthage se bâtit une enceinte[1], qui ne devait même pas la défendre plus d'un jour contre Genséric. Byrsa redevint une citadelle, et, si l'enceinte de la ville fut moins considérable qu'elle ne l'avait été au temps des Phéniciens, il n'en fut pas de même de la citadelle, dont les limites étaient tracées par la nature. On retrouva donc les fondations des vieilles murailles puniques; on les rechercha peut-être pour les dégager et établir sur leur immuable assiette les constructions nouvelles; c'était une économie notable à tous égards. Les fouilles nous apprendront comment les deux systèmes furent conciliés.

Cent neuf ans plus tard, l'an 553 de notre ère, Bélisaire répara des fortifications que les rois vandales avaient laissées se dégrader[2]. Cela n'empêcha point les Arabes de les escalader du premier coup, au siècle suivant. En 697, Hassan, gouverneur de l'Égypte, laissa une garnison à Carthage; mais cette garnison ne sut point se défendre contre le patrice Jean, qui reprit la ville et répara de nouveau les fortifications. Irrité, Hassan revint, chassa les Byzantins et prononça la ruine définitive de Carthage. Tout fut renversé, rasé. Les habitants s'étaient enfuis sur leurs vaisseaux ou avaient été massacrés. Carthage était destinée à ces catastrophes : deux fois capitale de l'Afrique, elle fut deux fois effacée du monde. Qui peut dire qu'elle ne se relèvera pas un jour et qu'un peuple civilisé, qui comprendra tous les avantages de sa situation, n'imitera pas l'exemple des Romains?

L'importance de Tunis date de cette époque. Auparavant, ce n'était qu'une petite ville qui servait de point de vue à Carthage. De Byrsa, on l'apercevait assise à l'extrémité du lac, avec ses maisons blanches, et l'on disait *le blanc Tanis*, λευκὸς Τύνης[3]. Tunis devint la résidence des

[1] Prosper d'Aquitaine, *Chronic.* p. 213.

[2] Procope, *De bell. Vand.* liv. I, p. 21; *De ædific.* VI, v.

[3] Diodore, XX, VIII. M. Barth prétend que c'est la traduction d'un mot punique (*loc. cit.* p. 77).

chefs arabes, et compte aujourd'hui plus de cent mille habitants. Les nouveaux conquérants ne se retirèrent pas loin de la mer, sans qu'il y eût quelque tentative pour rompre avec cette mauvaise politique. Tillemont rapporte « qu'un mausamuz sarrasin, qui était maître de presque « toute l'Afrique, entreprit de rétablir Carthage, vers l'an 1180, et tous « les Sarrasins de ces quartiers l'assistaient dans ce dessein [1]. »

Malgré ce zélé concours, le succès fut médiocre, car, au temps de l'expédition de saint Louis, la ville n'était guère qu'une bourgade. Les croisés s'en emparèrent sans difficulté et n'y firent que peu de butin, parce que tout avait été transporté à Tunis; on se demande même si elle était suffisamment défendue, puisqu'on voit le roi la faire fortifier « à la française [2]. » La lettre que saint Louis écrit à Mathieu, abbé de Saint-Denis, et celle que son chapelain, Pierre de Condet, écrit au prieur d'Argenteuil [3], montrent qu'ils attachaient peu de prix à cette conquête, où l'on trouva à peine quelques Sarrasins à passer au fil de l'épée. En lisant ces récits, éminemment dignes de foi, je remarque que Byrsa, où nous avons élevé une chapelle à saint Louis, est peut-être le seul point de Carthage que le roi n'ait point occupé. Débarqué sur la plage qui s'étend entre la Goulette et Byrsa, il vit que son armée souffrait de la disette d'eau; il la fit avancer d'une lieue, en passant au pied de l'acropole oubliée de Carthage, et alla camper dans une vallée percée de puits fréquents, c'est-à-dire à El-Mersa, où les Carthaginois avaient jadis leurs jardins, où les riches Tunisiens les ont encore. Un château, situé sur un cap, restait à prendre ; « les mariniers, » soutenus par quatre compagnies, s'en emparèrent, à l'aide de leurs échelles. Ce château s'élevait à la place même où s'élève aujourd'hui une tour armée de canons, rebâtie certainement, puisqu'elle s'appelle la *Tour neuve*, Bordj-Djedid. Le plus singulier, c'est que Bordj-Djedid portait aussi, dans le pays, le nom de Fort Saint-Louis, avant que la construc-

[1] *Histoire de saint Louis*, t. V, p. 154.
[2] *Ibid.*
[3] D'Achery, *Spicilegium*, t. III, p. 664, in-fol. Cf. Michaud, *Histoire des croisades*, t. V, pièces justificatives, n°s 1 et 2.

tion de la chapelle de Byrsa ne vînt contredire et effacer la tradition[1]. Peut-être le roi avait-il fait agrandir et fortifier l'ancien château.

Peu importe, au fond, la place choisie pour consacrer un monument à l'une des héroïques figures de notre histoire. Carthage tout entière n'a-t-elle pas appartenu à saint Louis? Le plateau de Byrsa pouvait seul être concédé au roi Louis-Philippe par les beys de Tunis, puisque seul il était libre de constructions. Il est d'un heureux augure que la France ait pris pied sur cette petite colline, qui a été le berceau de la puissance carthaginoise, et qu'ont habitée les proconsuls romains, les rois vandales, les grands généraux de Justinien. Les Arabes, eux-mêmes, ont traîné la statue de saint Louis, œuvre de M. Seurre, jusqu'au sommet de la colline. Un bataillon de nizams, envoyé par l'ancien bey, s'est attelé au char que les chevaux du pays tiraient en désordre, et l'a conduit comme un char de triomphe. Il faut dire que le souvenir de saint Louis est populaire dans le pays, et que le fanatisme musulman l'a consacré à sa manière. Au-dessus de Carthage est enterré un marabout vénéré pour sa sainteté; il s'appelait Bou-Saïd, et a donné son nom au village de Sidi-Bou-Saïd, qui domine tout le golfe. Les Arabes le confondent avec saint Louis: ils prétendent que le roi de France s'est fait musulman avant de mourir[2], et qu'il a changé de nom en embrassant la religion de Mahomet; Bou-Saïd signifie *le Père du bonheur*. Ceux qui connaissent les Orientaux savent ce que cette fable cache de respect et d'admiration; mais je la crois beaucoup plus moderne.

La croisade de saint Louis eut pour résultat de faire abandonner par les Arabes la ville qu'ils essayaient de relever. Les ruines ne furent plus visitées que pour être détruites; on y venait faire provision de colonnes et de marbres précieux. On reprit donc les constantes dévastations que l'historien Édrisi mentionnait dès le XIIe siècle:

« Depuis l'époque de la chute de Carthage jusqu'à nos jours, on a « continuellement pratiqué des fouilles dans ses débris, et jusque dans « ses fondements; ces fouilles ne discontinuent pas; on ne cesse d'ex-

[1] Grenville Temple, *Excursions in the Mediterranean*, p. 104.

[2] Sir Grenville Temple a recueilli aussi cette tradition (*ibid.* p. 108).

« traire et de transporter au loin une incroyable quantité de matériaux « de diverses espèces. D'après le rapport d'un témoin oculaire, on y « découvre quelquefois des blocs de 36 pieds de haut et de 63 pouces « de diamètre, et des colonnes de 36 pouces de tour[1]. »

Non-seulement les habitants de Tunis et des environs, mais les peuples les plus lointains, s'enrichissaient de ces dépouilles magnifiques. Les Pisans prétendent que leur cathédrale a été construite avec des marbres tirés de Carthage[2]. Les Génois imitèrent leur exemple, lorsque André Doria, amiral de Charles-Quint, se fut emparé de la Goulette, en 1535. La plupart des bâtiments de commerce, après avoir déchargé leur cargaison, prenaient sur la rive de Carthage un lest qu'ils vendaient avantageusement dans leur patrie. Marmol, compagnon de Charles-Quint, vit « quelques ruines de superbes bâtiments et de palais de marbre blanc « démolis[3]. » Les travaux de fortification entrepris par l'ordre de Charles-Quint contribuèrent à diminuer le nombre de ces précieux débris. Byrsa fut moins épargnée que tout le reste, parce que ses monuments étaient plus somptueux, et qu'il était aisé de laisser rouler jusque dans la plaine les fûts de colonne et les blocs de marbre. Lorsque Châteaubriand visita l'acropole de Carthage, déjà elle n'offrait plus « qu'un terrain uni, semé « de petits morceaux de marbre[4]. » Quelques années après, cependant, Ahmed-bey, le dernier bey de Constantine, faisait déterrer encore des richesses nouvelles pour décorer le vaste palais qu'il construisait dans sa capitale, et qui ne devait servir qu'à nos gouverneurs français. L'architecte qui a creusé les fondations de l'église de Saint-Louis a découvert également de belles colonnes de marbre; il en a fait dresser quelques-unes pour l'ornement du jardin, mais la plupart ont été sciées, et chaque matin, pendant le repas de mes ouvriers, j'avais le regret de m'asseoir, à l'ombre d'un portique, sur des bancs de marbre jaune de Numidie, qui ne pouvaient même plus témoigner de leur passé. Un consul anglais, sir Thomas Read, n'a pas eu plus de ménagements. Il

[1] J'emprunte ce passage traduit à l'ouvrage de Dureau de la Malle, p. 141.
[2] Falbe, *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, p. 12.
[3] Traduction française, t. II, p. 447 (Paris, 1667).
[4] *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, VII[e] partie, p. 167.

a fait fouiller une basilique bâtie par Thrasamond, roi vandale[1], et emporter en Angleterre les colonnes de marbre veiné qu'il y a trouvées. Il n'a laissé dans l'intérieur de la basilique que quelques fûts brisés; deux autres fûts, acheminés vers l'exil, ont été abandonnés sur la grève, où le flot les ronge chaque jour. Tous les étrangers qui ont entrepris des recherches sur le sol de Carthage, qu'ont-ils fait autre chose que détruire? Les mosaïques ont été défoncées et transportées, les tombeaux bouleversés. L'accès est facile, et les Africains nous laissent, avec autant d'indifférence que les musulmans d'Asie, le droit de dépouiller les cadavres des cités tombées. J'en vois une preuve à Tripoli également, où l'on accorde à Louis XIV, par un traité, la faculté de faire enlever de la ville de Leptis tous les objets que ses agents désigneront[2].

Faut-il s'étonner après cela si les souverains arabes suivent notre exemple et ne voient dans Carthage qu'une carrière à exploiter? En visitant les palais d'été que fait agrandir le bey de Tunis, le Bardo, dans l'intérieur des terres, et l'Âbdélia, au bord de la mer, j'ai remarqué que presque tous les matériaux venaient de Carthage, les pierres aussi bien que les marbres. Dans une cour du Bardo, on commençait à scier une énorme colonne de granit qui avait deux mètres de diamètre. Pour l'amener, on avait ajusté à chaque extrémité de la colonne un boulon en fer; on l'avait tranformée par là en rouleau auquel il était aisé d'atteler des chevaux et des hommes en nombre suffisant. C'est ainsi que Chersiphron avait fait descendre du mont Prion les colonnes colossales destinées au temple d'Éphèse; les anciens vantaient fort son procédé[3]. Voilà de quoi confondre cruellement l'orgueil des anciens!

Bien plus, lorsque j'ai commencé mes travaux à Byrsa, une colonne de granit, la dernière qui fût apparente, était couchée sur le bord du

[1] *Anthol. vet. Latinor.* III, p. 479, 483 (éd. Burm.). Le poëte Félix nous apprend que le roi bâtit, en outre, des thermes et un palais superbe.

[2] De Mas-Latrie, *Tableau de la situation de l'Algérie en 1840*, p. 420. M. Egger a l'obligeance de me signaler une mention de ce traité, faite par Dangeau, dans son *Mémorial*, à la date du 10 juillet 1693. La signature du traité est de 1692.

[3] Vitruve, X, vi.

plateau. Il faut dire que le plateau proprement dit appartient seul à la France; au moment où la pente commence, notre territoire cesse, et l'on entre dans le domaine du bey. La colonne était précisément sur cette limite, à demi engagée dans les terres du plateau, à demi suspendue sur le flanc de la colline. Était-elle à saint Louis? Était-elle à Mahomet? Je ne pensais guère à soulever cette question, lorsque le bey la trancha en envoyant un soir cinquante hommes de corvée avec des cordes. Le lendemain, en m'acheminant vers Byrsa, je trouvai, gisant sur mon chemin, la colonne qu'il n'était plus temps de sauver et qui allait rejoindre ses sœurs. Le bey s'était défié de moi, et comment l'en blâmer? Il me supposait, comme aux autres Européens, des vues intéressées et prenait de l'avance. C'est pourquoi on ne saurait trop exalter la conduite d'un musulman, vice-roi d'Égypte, qui donne le premier à ses coréligionnaires l'exemple du respect pour les antiquités. Conseillé par M. Mariette, à qui la direction de cette noble entreprise est confiée, le vice-roi non-seulement fonde un musée en Égypte, mais il fait déblayer les monuments enfouis sous le sable, il les protége contre les profanateurs et contre le temps, et assure ainsi à son pays la plus belle parure, à son règne la gloire la plus durable.

Je me suis appesanti sur les dévastations que Carthage a subies à toutes les époques, parce qu'elles ont contribué à accréditer parmi les modernes l'opinion qu'il ne restait plus une pierre de cette ville infortunée. Nous prenons l'histoire au mot dans ses conclusions et nous ne voulons point qu'elle soit tragique à demi. Elle nous dit que les Romains ont rasé Carthage, que les Arabes l'ont détruite à leur tour : donc il ne doit rien rester ni de la Carthage romaine, ni surtout de la Carthage punique. Depuis que Ninive et Babylone ont reparu au jour, on ne s'effraye plus de ces arrêts terribles, et l'archéologie ne désespère jamais de donner un démenti à l'histoire par ses patientes recherches. Quelle que soit la puissance de l'homme pour détruire, je crois qu'il lui faut plus de temps encore pour faire disparaître de la surface du globe les traces d'une grande cité que pour la bâtir. La terre bienfaisante, les débris même qu'il entasse, lui dérobent bientôt une partie de sa proie, et les œuvres mutilées des vieilles civilisations reposent à l'abri sous

quarante et cinquante pieds de ruines. Si Tunis, si des villes entières, si les temples de Pise, si les palais de Gênes et de Constantine sont sortis des flancs de Carthage, c'est de la Carthage romaine, qui s'élevait jadis comme une rivale de Rome, éclatante de marbres, riche à l'excès, réputée la seconde ville de l'Empire, parée à l'envi par les Vandales, ces barbares aussi prompts à se civiliser que les Goths ou les Lombards, par les Byzantins, ces infatigables bâtisseurs d'églises, et qui eut même l'honneur, au siècle de saint Augustin, d'être la capitale intellectuelle du monde. Malgré tant d'efforts pour la détruire, elle subsiste encore avec un plan reconnaissable, avec des débris assez nombreux pour qu'on puisse la reconstruire et s'y promener par la pensée. Pourquoi donc la Carthage des Phéniciens, qui dort à une profondeur qu'on n'avait point encore sondée, ne nous aurait-elle pas gardé aussi de précieux renseignements?

II. — Emplacement de Byrsa.

On conçoit que Posidonia, ville obscure dans l'histoire, ait pu être oubliée par les modernes[1]; car ce fut une véritable découverte, lorsqu'au milieu du XVIIIe siècle un voyageur[2] signala ses temples, autour desquels paissaient des buffles sauvages. Mais Carthage, aussi illustre par sa puissance que par ses infortunes, comment s'est-elle effacée de la mémoire du monde savant pendant un grand nombre d'années? Comment son emplacement même a-t-il été méconnu par les explorateurs qui l'ont visitée au siècle dernier? Ses ruines n'étaient pas moins visibles qu'aujourd'hui, la tradition n'était pas moins vivante dans le pays, car les habitants de Tunis et des environs savent tous montrer du doigt les lieux où fut Carthage.

Les historiens arabes, comme s'ils s'étaient souvenus que les Phéni-

[1] Posidonia (ou Pæstum) fut abandonnée en 1580. Les habitants, chassés par la disette d'eau et des fièvres terribles, allèrent s'établir à Capaccio, sur la montagne.

[2] Le baron Antonini, en 1745, dans son ouvrage sur la Lucanie. En 1750, Soufflot, qui devait être un jour l'architecte du Panthéon, mesura les temples : ses dessins furent publiés, en 1764, par Dumont, professeur d'architecture.

ciens étaient de la même race qu'eux, ont toujours un regard attentif pour Carthage. Abou-Obaïd Bekri, qui vivait au XIe siècle, cite ses citernes, son gymnase, son aqueduc, son amphithéâtre, son port[1]. Edrisi, cent cinquante ans plus tard, décrit avec admiration les mêmes édifices[2]. Ibn-Khaldoun, qui était de Tunis, se rappelle l'aqueduc grandiose qui amenait les eaux du mont Zaghwan et les belles pierres que les architectes tunisiens en tiraient[3]. Ibn-al-Ouardi, au XIVe siècle, donne les mesures des citernes et cite l'amphithéâtre[4]. Enfin, au XVIe siècle, Ibn-Ayas nomme encore des monuments considérables à Carthage, notamment l'amphithéâtre, qui était orné de sculptures représentant des oiseaux, des animaux, des personnages de toute espèce[5]. Lorsque saint Louis aborde à la Goulette, il n'ignore pas quel lieu célèbre il va conquérir, car il écrit à l'abbé de Saint-Denis : « Le vendredi nous avons « pris terre.... nous nous sommes avancés jusqu'à l'ancienne ville qu'on « nomme Carthage, et nous avons dressé notre camp[6]. » Les Pisans, les Génois et leur amiral Doria, Ahmed, bey de Constantine, n'ignoraient pas non plus la situation de Carthage, lorsqu'ils envoyaient détruire ses monuments et enlever ses marbres. Il est triste de voir que les dévastateurs ont été mieux guidés par leur cupidité que certains savants par leur goût des recherches désintéressées.

En 1738, un voyageur anglais, Shaw, décrivit le premier[7] avec quelque détail les antiquités de l'Afrique. Il visita le golfe de Carthage et reconnut avec une grande sagacité les déplacements du fleuve Bagrada,

[1] *Notice des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. XII, p. 497, 498, 658, 659; traduction et extraits de Quatremère. (Voyez la traduction complète de M. de Slane, dans le *Journal asiatique*, années 1858 et 1859.)

[2] *Géographie d'Edrisi*, traduction de M. A. Jaubert, t. I, p. 262; *Nouveau Journal asiatique*, t. I, p. 375; Dureau de la Malle, *Recherches sur la topographie de Carthage*, p. 141.

[3] *Notice des manuscrits*, t. XII, p. 497, en note.

[4] Traduction de M. Reinaud, publiée par Dureau de la Malle, p. 141 et 190.

[5] Manuscrits arabes de la Bibl. *Suppl. arabe*, n° 904.

[6] Michaud, *Histoire des croisades*, t. V, p. 538.

[7] *Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant*, in-folio, Oxford, 1738, p. 151.

qui s'est rapproché peu à peu d'Utique, en ensablant la rive carthaginoise. Mais, comme toute son attention était attirée de ce côté, il commit l'étrange erreur d'y placer également Carthage. Il savait qu'elle était située sur une presqu'île qui, de même que l'isthme de Corinthe, était coupée par un mur formidable. Seulement, la ville regardait l'orient, Shaw la tourna vers l'occident; il méconnut les ports, dont la forme si caractéristique est demeurée, et les supposa comblés par les atterrissements du Bagrada. Quant à Byrsa, qui devait dominer les ports, Shaw s'exprime d'une manière si vague, qu'on ne sait s'il l'identifiait avec le Djebel-Khawi, l'ancienne nécropole de Carthage, ou avec la colline de Bordj-Djedid. Ce système fut adopté par les savants européens, notamment par D'Anville[1], et ne fut même pas contredit par Stanley, qui publia, en 1786, un mémoire très-superficiel sur Tunis[2], et ne parla de Carthage que pour citer trois vers du Tasse.

L'erreur du XVIIIe siècle était tellement enracinée, qu'elle survécut au témoignage des voyageurs plus graves ou plus illustres. Le père Caroni, enlevé par des corsaires et conduit à Tunis, s'occupe peu, dans sa relation, de la topographie de Carthage[3]. Il est surtout épris de la numismatique et ne raconte l'histoire des Carthaginois que pour mieux décrire leurs monnaies. Dans son texte, il ne parle pas de Byrsa; mais, sur le plan de Carthage, qu'il donne à la planche III, il indique exactement à leur place et Byrsa et les ports. Toutefois, il prête à Byrsa une enceinte beaucoup trop grande et circulaire, ce qui prouve qu'il la trace de fantaisie, et il met le temple d'Esculape sur une colline séparée, ce qui est contraire à l'histoire. Je ne parle point du comte Camille Borgia, qui étudia les ruines de Carthage et y puisa les germes d'une maladie mortelle. Ses travaux n'ont point été publiés, et le major Humbert nous apprend qu'il n'en avait fait de satisfaisants que sur le port Cothon[4]. Hum-

[1] *Géographie ancienne*, t. III, p. 83. Bélidor a reproduit cette opinion.

[2] *Observations on the city of Tunis.*

[3] *Ragguaglio del viaggio compendioso di un dilettante antiquario, sorpreso dai corsari, condotto in Barbaria e felicemente ripatriato.* Milano, 1805, parte II, p. 66.

[4] *Notice sur quatre cippes sépulcraux découverts en 1817 sur le sol de l'antique Carthage.* La Haye, 1821, in-fol. à la première page.

bert lui-même, ingénieur hollandais qui résida longtemps à la Goulette, connaissait fort bien la topographie de Carthage. S'il n'a rien publié sur ce sujet[1], il a servi de guide à Chateaubriand, qui a pris ses idées comme il avait pris celles de Fauvel, à Athènes. Du reste, Chateaubriand revenait de Grèce; il avait vu trop d'acropoles pour se méprendre sur Byrsa. Voici la description qu'il en donne :

« Pour aller des citernes publiques à la colline de Byrsa, on traverse « un chemin raboteux. Au pied de la colline, on trouve un cimetière « et un misérable village. Le sommet de l'acropole offre un terrain uni, « semé de petits morceaux de marbre, et qui est visiblement l'aire du « palais ou d'un temple. Si l'on tient pour le palais, ce sera le palais de « Didon; si l'on préfère le temple, il faudra reconnaître celui d'Es- « culape[2]. »

Malgré le témoignage de Caroni et de Chateaubriand, le système du XVIIIe siècle, ainsi que je l'annonçais plus haut, resta en faveur. En 1821, le docteur Estrup publia sur Carthage, dans le recueil de Munter[3], une étude topographique où il reproduisit les vieilles erreurs. M. Ritter, dans son grand ouvrage de géographie comparée, les admit sur la foi de M. Estrup[4]. Comment s'étonner, après cela, si des auteurs tels que Heeren[5] et Mannert[6] ne donnent de Carthage qu'une description ou erronée ou confuse? M. Mannert, sur sa carte, place Byrsa au centre de la presqu'île, d'une façon tout à fait arbitraire.

En 1833, Falbe, capitaine de vaisseau et consul général de Danemark, publia un excellent plan de Carthage. Tous les détails topographiques y sont consignés avec une merveilleuse exactitude, et Byrsa est marquée de la manière la plus conforme aux vraisemblances et à l'his-

[1] Voyez la copie de sa carte manuscrite, à la planche I de Dureau de la Malle.
[2] *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. III, VIIe partie.
[3] *Lineæ topographicæ Carthaginis tyriæ, in Miscell. Havn. theologici et historici argumenti*, t. II, fasc. 1, 1821; edid. Munter.
[4] *Die Erdkunde, oder allgemeine vergleichende Geographie*, 1re partie, Berlin, 1822, p. 914-921.
[5] *Politique et commerce des peuples anciens*, trad. franç. t. IV, p. 31.
[6] *Geographie der Griechen und Römer*, X, pars II, p. 264-284.

toire[1]. C'est le plateau voisin des deux ports et du forum, il est élevé de cent quatre-vingt-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. On le trouvera dans le plan de Falbe, désigné par le n° 52; mais ses particularités n'ont point été relevées, et l'espace rectangulaire qu'occupe Byrsa est laissé en blanc. Falbe a signalé seulement aux points *a, a, a*, des voûtes qu'il croit les restes de la triple enceinte de Byrsa, et où j'ai reconnu des citernes; au point *b* il prend pour les ruines d'une tour carrée, un simple mur de soutenement[2]. Falbe, si parfait topographe, n'était point archéologue : il lui était difficile de distinguer le caractère et l'époque des débris épars sur le sol. C'est pourquoi Dureau de la Malle entreprit ses *Recherches sur la topographie de Carthage*[3], afin de compléter un travail auquel manquaient les données historiques et archéologiques. Il est certain qu'au point de vue historique le livre de Dureau de la Malle mérite une assez grande confiance. Les textes ont été recueillis et classés avec un zèle qui a nui peut-être à la critique. Mais l'archéologie n'a point été aussi heureusement traitée, et l'auteur s'est trompé plus d'une fois, parce qu'il n'était point sorti de son cabinet et décrivait, sans les avoir vues, des ruines qu'apprécient avec peine ceux mêmes qui sont sur les lieux. Pour Byrsa en particulier, Dureau de la Malle s'est fait un système qui n'est point sans partisans aujourd'hui, bien qu'il soutienne difficilement la discussion.

[1] *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, avec le plan topographique et cinq planches. Paris, Impr. royale, 1833, p. 26. M. Dedreux, architecte, a publié en 1839 un plan restauré de Carthage. Je n'ai point à en apprécier ici la valeur; je rappelle seulement que M. Dedreux adopte, pour Byrsa, l'opinion de Falbe, et isole la colline de Saint-Louis par un système de fortifications indépendantes.

[2] *Recherches, etc.* p. 27 et 28.

[3] In-8°, 1835, chez Firmin Didot. Dureau de la Malle apprécie lui-même, à la page 5, l'ouvrage de Falbe, et donne les motifs qui l'ont poussé à marcher sur ses brisées : « En rendant à ce travail consciencieux toute la justice qu'il mérite, on « peut, si l'on étudie avec soin les récits des anciens, ajouter quelques faits nouveaux « à la topographie de la ville punique, et donner un tableau assez exact de la Car- « thage romaine, même de l'état de ses ruines, jusqu'à l'époque actuelle. Ce sont ces « recherches dont M. Falbe a posé les bases pour la première époque, et qu'il a « négligées pour les deux dernières, qui seront l'objet de cet ouvrage. »

Au lieu d'accepter Byrsa comme une simple citadelle, Dureau de la Malle l'étend outre mesure et en fait un quartier de la ville qui renferme, outre le temple d'Esculape, les temples d'Astarté[1], de tous les dieux inférieurs[2], de Saturne[3], de la déesse Mémoire, les thermes de Gargilius, la *Platea nova*, et même l'amphithéâtre[4]. Il faut se hâter de dire que l'histoire n'autorise en rien cette hypothèse. Tous les témoignages des auteurs que j'ai réunis dans le premier chapitre prouvent exactement le contraire. Byrsa n'était qu'une acropole, escarpée et non pas composée d'une série de vallons, de collines et de plaines. Elle avait deux mille pas de tour[5], tandis qu'on compterait près de cinq mille pas, c'est-à-dire un peu moins de deux lieues, si l'on admettait l'enceinte tracée par Dureau de la Malle. L'*hiéron* de Junon avait été établi sur une hauteur voisine de Byrsa et isolée. Ce vaste sanctuaire, où l'on éleva successivement des temples aux divinités les plus diverses, ressemblait par son isolement aux sanctuaires célèbres de Samos, d'Argos, d'Olympie, d'Épidaure, de l'Isthme. La coutume orientale avait prévalu aux premiers temps de la Grèce, et fait constituer, à côté de la ville des hommes, une ville consacrée aux dieux. Il importe, de plus, de se rappeler que l'enceinte du temple de Junon avait une étendue aussi grande que Byrsa. Elle était entourée de murs et mesurait deux mille pas, selon le témoignage d'un Africain qui vivait à la fin du IVe siècle de notre ère[6]. Si l'on compare, en effet, les deux collines, on voit qu'elles

[1] « C'est dans l'enceinte générale de Byrsa, presque au milieu de l'ancienne « ville, qu'était placé le fameux temple d'Astarté. » (P. 21. Cf. p. 87.)

[2] « Cet *hiéron* renfermait les temples de tous les dieux inférieurs à Juno « Cœlestis, qui étaient groupés autour de leur reine. Ce lieu était certainement l'a- « cropole. » (P. 171.)

[3] Planche n° III et p. 20.

[4] Voyez les planches II et III.

[5] Orose, Servius et Eutrope, que j'ai cités plus haut, sont d'accord sur ce point.

[6] « Templum nimis amplum, omnium deorum ædibus vallatum, cujus platea li- « thostrata pavimento ac pretiosis columnis et mœnibus decorata, prope in duobus « fere millibus passuum protendebatur. » (*De promissis et prædictionibus*, pars III, ch. XXXVIII, n° 5.) Ce traité anonyme est inséré à la suite de l'édition in-folio des œuvres de Prosper d'Aquitaine. (Cf. Morcelli, *Afr. christ.* t. II, p. 344.)

sont de même longueur, parallèles, d'un périmètre équivalent. Byrsa ne l'emporte que par sa hauteur, sa force et sa position.

Je ne crois point nécessaire de démontrer combien est étrange l'idée de placer dans l'acropole des bains chauds et un amphithéâtre. L'amphithéâtre de Carthage, qui est encore très-reconnaissable, se trouvait même en dehors de la ville [1].

L'erreur de Dureau de la Malle ne fut rectifiée ni par les travaux de la Société de Carthage, ni par ceux du consul d'Angleterre, sir Thomas Read. La Société de Carthage n'a point fait entreprendre de recherches à Byrsa [2], et sir Thomas Read n'a fouillé que la basilique de Thrasamond, au bord de la mer. L'architecte français qui construisit la chapelle de saint Louis sur l'emplacement du temple d'Esculape aurait pu, en creusant les fondations de son église, pousser çà et là quelques tranchées vigoureuses, propres à éclairer la science [3]. Il s'est contenté de recueillir ou de scier les débris de marbre qu'il rencontrait dans le sol. Le système de Dureau de la Malle resta sans réfutation, et servit à encourager des hypothèses encore plus téméraires. Après avoir étendu à plaisir Byrsa dans l'intérieur des terres, il restait à l'étendre jusqu'au bord de la mer. C'est ce que soutient M. Nathan Davis, qui a passé plusieurs années sur les ruines de Carthage, et qui les a explorées pour le compte du Gouvernement anglais. M. Davis croit que Byrsa comprenait toutes les collines qui se succèdent en amphithéâtre depuis Saint-Louis jusqu'à la Tour-Neuve (*Bordj-Djedid*). Il place même le temple d'Esculape sur la colline de Bordj-Djedid, au-dessus de la mer, et, par cette seule innovation, bouleverse toute la topographie de Carthage, si prudemment restituée par ses devanciers.

M. Davis exposera sans doute, un jour, dans quelque publication, cette idée qu'il s'efforce de communiquer aux voyageurs qui visitent Carthage. Elle a déjà été publiée par un touriste anglais, qui l'adopte

[1] Voyez la carte de Falbe, n° 63.

[2] *Excursions dans l'Afrique septentrionale*, par les délégués de la société établie à Paris pour l'exploration de Carthage, 1838, p. 11, 17 et pl. IV.

[3] Cet architecte, qui est mort depuis, s'appelait Jourdain.

sans réserve [1], et qui aurait dû se souvenir qu'un autre Anglais, dont l'autorité est plus grave, l'avait signalée d'avance et condamnée [2]. Malgré les relations courtoises qui existaient entre M. Davis et moi, je n'ai pu être plus complaisant; je ne lui ai point caché que son hypothèse me paraissait inadmissible, et que ses arguments blessaient également l'histoire et l'archéologie. Jamais les anciens n'ont établi une acropole au bord de la mer, au-dessous de hauteurs qui la commandent, de telle sorte qu'un coup de main suffise pour la prendre. La facilité avec laquelle les matelots de saint Louis escaladèrent le fort arabe le fait bien voir. Nous savons d'ailleurs, par les récits des auteurs, que Byrsa était à une certaine distance du rivage, du côté des ports, au-dessus du forum, et que la ville l'entourait *comme un cercle* [3]. M. Davis allègue un indice spécieux, sur lequel repose tout son système. Sur la pente de Bordj-Djedid, on observe des substructions considérables, qui sont les rampes d'un escalier. Cet escalier, n'était-ce pas celui qui conduisait au temple d'Esculape? Par conséquent, le temple lui-même et Byrsa, qui l'enfermait, n'étaient-ils pas de ce côté? M. Davis n'hésite point à l'affirmer.

Il est très-vrai qu'un immense escalier couvrait la pente de Bordj-Djedid et descendait vers la mer. Six murs parallèles forment les rampes et contiennent les substructions en blocage qui portaient les degrés. Ces murs, dont l'épaisseur varie de $1^{m},20^{c}$ à $1^{m},90^{c}$, sont bâtis à des intervalles à peu près égaux, sur un développement de 48 mètres. Telle était la largeur de l'escalier. Il est divisé par deux paliers, dont les traces sont encore visibles. Les trois rampes, ainsi déterminées, diminuent progressivement de hauteur. La première a environ 12 mètres, la seconde 10 et la troisième 8. L'élévation totale de l'escalier est de 30 mètres, ce qui suppose, au moins, cent vingt ou cent trente marches, larges chacune de cent cinquante pieds. C'est le double de l'escalier des Propylées à Athènes, et nous sommes loin des témoignages anciens, qui ne comptent que soixante degrés au-dessous du temple d'Esculape.

[1] Blakesley, *Four months in Algeria*, p. 405 et suivantes.

[2] Grenville Temple, *Excursions in the Mediterranean*, p. 107.

[3] Strabon, liv. XVII, p. 832.

Du reste, M. Davis a entrepris des fouilles sur le plateau auquel conduit cette grandiose avenue. Le plateau est factice, et de gros murs le soutiennent, de manière à former un rectangle long de cent soixante-quatre pas, large de cent trente-cinq. Au milieu de ce rectangle, un autre rectangle, plus petit, long de quatre-vingt-dix-huit pas, large de vingt-sept, entouré de murs qui s'élèvent au-dessus du sol, a pu paraître le soubassement d'un temple, au milieu de son péribole. C'est là que M. Davis a fait creuser, et il aurait évidemment trouvé des pierres, des marbres, des fragments nombreux d'architecture, si, en effet, un temple s'était élevé à cet endroit. Rien de semblable n'a été découvert. La terre que renfermait ce soubassement exhaussé était de la terre végétale, rien de plus; tandis que, au contraire, en fouillant auprès de l'emplacement véritable du temple d'Esculape, à Saint-Louis, je retrouvais tous les éléments constitutifs du temple, qui était en marbre blanc, et d'ordre corinthien. Je reviendrai, plus tard, sur ce sujet.

L'explication de l'escalier qui couvre la pente de Bordj-Djedid est très-simple et je l'ai communiquée aussitôt à M. Davis. Victor de Vite nous apprend qu'il y avait à Carthage une *Place neuve*, avec des degrés, *platea nova cum gradibus in media civitate*[1]. Ce sont ces degrés que portaient les rampes qui subsistent encore. Rien n'était plus magnifique : du rivage on montait par cent vingt ou cent trente marches à la Place neuve. Cette place dominait la mer; on y jouissait d'une vue admirable, et, si le spectateur se tournait vers sa droite, il embrassait du regard toute la vieille Carthage, avec ses ports, son forum, ses temples, son acropole. Sur sa gauche, au contraire, et derrière lui, il voyait la nouvelle ville, le riche quartier de Mégara. Victor de Vite a donc raison de dire que la Place neuve était au milieu de Carthage, *in media civitate*. La place était dallée. Carthage pratiqua la première un luxe que Virgile a signalé[2], et auquel n'était point étrangère la nécessité de recueillir précieusement l'eau de pluie et de remplir les citernes d'une ville qui

[1] *Hist. persecut. Vandal.* p. 35, ed. 1535.

[2] «Strata viarum.» (*Æneid.* I, v. 422. Cf. Servius, *ibid.* et Isidore, *Orig.* XV, XVI.) J'ai déjà cité la *Platea lithostrata* de l'enceinte de Junon.

n'avait que quelques puits saumâtres, ainsi que l'a très-bien fait remarquer Dureau de la Malle [1]. Derrière la Place neuve, en effet, sont d'immenses citernes publiques avec lesquelles la place communique. Enfin, le rectangle du milieu était rempli de terre végétale, parce qu'on y avait sans doute planté des arbres, afin que les citoyens pussent s'asseoir sous un frais ombrage pendant les ardeurs de l'été. Tout ce système de décoration est écrit clairement sur le sol; l'erreur de M. Davis ne m'étonne pas moins que celle de Falbe, qui prend les escaliers de la *Platea nova* pour des contre-forts et des ouvrages de fortifications [2].

Il faut donc s'arrêter à l'opinion du major Humbert, de Châteaubriand, de Falbe, de Barth, et croire, non-seulement que la colline de Saint-Louis est l'antique Byrsa, mais que c'est Byrsa entière. Tout voyageur dont le coup d'œil est exercé reconnaît une acropole, soit qu'il navigue le long des côtes, soit qu'il aborde au rivage, soit qu'il se promène au milieu des ruines de Carthage. Le plateau est si nettement défini, si bien assis, si facile à défendre par des fortifications que la nature elle-même appelle et a préparées! M. Barth a été frappé de cette forme caractéristique, au point qu'il a voulu considérer Byrsa comme une hauteur factice, fabriquée par les Phéniciens à l'aide de terres rapportées et disposées artistement [3], pour la sécurité des assiégés autant que pour la régularité du plan. Peut-on faire d'une citadelle un plus bel éloge? Il est certain que les colons tyriens, en choisissant l'emplacement de Carthage, firent preuve d'un tact merveilleux. La plage était basse, formée de terrains d'alluvion où il était facile de creuser des ports. Après le port marchand, qui était rectangulaire, et le port militaire, qui était parfaitement rond, se présentait une plaine d'environ sept cents mètres, où le forum et les édifices destinés aux réunions politiques avaient la première place. Ensuite, trois rues bordées de maisons

[1] Page 78.

[2] «Des murs en talus ont été construits dans les endroits les plus roides afin «de soutenir ceux dont les traces se voient encore au sommet de la côte; tout «cet ensemble a un caractère de fortification.» (P. 39.)

[3] «Künstlich.» (*Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeers*, p. 93.)

à six étages [1] se dirigeaient vers Byrsa. Aristote, qui, dans ses écrits, a parlé du gouvernement de Carthage, eût approuvé cette disposition, favorable à des assiégés qui veulent défendre pied à pied leurs maisons [2]. Enfin l'acropole se dressait à pic au-dessus de cette partie de la ville, la plus ancienne et la plus importante. C'était de ce côté que Byrsa était escarpée et vraiment imprenable. Au levant, il y avait le grand bastion qui soutenait le temple d'Esmun; bâti par les Carthaginois, il était d'une hauteur telle, qu'en temps de paix il fallait un escalier de soixante marches pour monter au temple. En temps de guerre, et si l'ennemi pressait la ville de trop près, l'escalier pouvait être démoli, parce qu'il n'était qu'appliqué au bastion. Du côté opposé, le plateau s'abaissait d'une manière très-sensible; mais des murs épais de 30 pieds, hauts de 45, le défendaient suffisamment. Du quatrième côté, Byrsa faisait face au temple de Junon, situé sur une autre colline dont elle n'était séparée que par une rue. Comme l'enceinte de Junon était elle-même fortifiée, l'ennemi qui se serait engagé dans cette rue formidable pour attaquer Byrsa eût été criblé de traits de toutes parts et écrasé.

La beauté de la situation de Byrsa ne le cède point à sa force. Elle commande la plaine, l'isthme, la mer, et présente une vue que ni Rome, ni Athènes, ni Constantinople, ne surpassent en grandeur. A l'est, les temples, dont la façade est frappée par les premiers rayons du soleil, regardent le golfe profond, aux eaux plus bleues que le ciel, la plage sablonneuse, bordée encore par les énormes quartiers de roche qui protégeaient les quais de Carthage, la vaste mer qui s'ouvre entre le cap Hermæum et le promontoire d'Apollon. Au sud, sont les deux ports, orgueil de Carthage, le Cothon en forme de vase au col étranglé, le forum marqué par les débris du temple de Baal, la *Tænia*, cette langue de terre illustrée par l'attaque du consul Censorinus, tandis que la côte opposée s'élève insensiblement jusqu'au sommet de l'Ammam-el-Enf, semblable au Vésuve, du Djebel-el-Resas, dont les flancs recèlent le plomb, et que le mont Zaghwan montre dans le lointain ses belles

[1] Appien, VIII, CXXVIII.
[2] Aristote, *Politique*, VII, X.

lignes qui n'ont rien à envier à la Grèce, et ses ravins qui, au temps de l'empire romain, envoyaient leurs eaux à Carthage par un aqueduc de vingt-cinq lieues. A l'ouest, s'étend l'isthme fertile que bordent, d'une part le lac de Tunis, couvert de flamants aux ailes de feu, de l'autre le lac de Soukara, deux mers qu'une étroite bande de sable tient captives. Dans ces plaines, qui s'étendent derrière Tunis et les riantes collines de l'Ariana, Agathocle fut vainqueur, Régulus vaincu, les deux Gordiens battus par Capélien, les Vandales par Bélisaire; là encore se mesurèrent les croisés de saint Louis contre les Arabes, Charles-Quint contre Khair-ed-Din. Au nord enfin, Byrsa domine une vallée qui fut jadis Mégara, le plus vaste quartier de Carthage, le quartier des maisons opulentes et des jardins bien arrosés, les nécropoles de Qamart, où des milliers de tombeaux, creusés sous la première couche du roc, montrent leurs soupiraux circulaires; au delà paraissent les flots qui reçoivent le Bagrada, et qui, refoulés par les atterrissements du fleuve, s'éloignent chaque jour d'Utique. Je ne connais point de ville qui occupe un site aussi favorable et qui ait autour d'elle des horizons plus grandioses. La mer, découpée par des caps et des promontoires, qui invite de toutes parts un peuple de navigateurs, des lacs à la surface tranquille, des montagnes aux formes variées et aux lignes exquises, les collines semées d'orge verdoyante, la plaine où quelques palmiers dressent leur couronne élégante par-dessus les oliviers au feuillage pâle, tout rappelle, malgré tant de siècles de décadence, les richesses du sol africain unies à la poésie de la nature grecque ou sicilienne. Carthage fût devenue la reine du monde, si elle n'eût appartenu à des marchands. Les Romains, qui prêtaient aux Carthaginois leur ambition sans bornes, jugeaient si redoutables les conseils d'une semblable position, qu'ils voulaient, au début de la troisième guerre punique, que Carthage fût rasée [1] et transportée à dix lieues dans l'intérieur des terres.

J'avais plus d'intérêt que personne à ne point me tromper sur l'emplacement de Byrsa, puisque j'arrivais avec le projet d'y entreprendre des fouilles. Non-seulement j'ai examiné avec soin toutes les probabi-

[1] Appien, VIII, LXXXI.

lités, j'ai même cherché quelles objections pourrait soulever le système qui identifiait Byrsa avec la colline de Saint-Louis. J'ai commencé par mesurer le périmètre du plateau, et je n'ai point trouvé qu'il fût d'accord avec le périmètre marqué par les auteurs. Les auteurs nous disent qu'il avait deux mille pas de tour, ce qui équivaut à 2,600 mètres environ. Or, en suivant les crêtes du plateau, je n'ai compté que 1,400 mètres. Mais, d'abord, il est certain que ces crêtes ont été sensiblement réduites ou déplacées par les dévastations des différents âges et les éboulements. Ce qui est plus certain encore, c'est que les anciens ont mesuré Byrsa, non par le sommet, mais par le pied, ou, pour parler avec plus de justesse, par le flanc. Les murs se trouvaient à mi-côte, ainsi que j'en ai plus tard acquis la preuve, et étendaient considérablement l'espace que comprenait la forteresse. Ces murs avaient eux-mêmes dix mètres d'épaisseur, et une rue ou chemin de ronde en faisait le tour. C'était cette rue que les voyageurs parcouraient; c'est là que les historiens ont compté leurs pas, ceux du moins qui ont visité Carthage. On sait que la circonférence d'un cercle croît proportionnellement à son diamètre. Qu'on ajoute à la circonférence propre du plateau celle du talus, celle des fortifications, celle de la rue, et l'on trouvera aisément les 2,600 mètres qui sont nécessaires pour que les inductions de l'archéologie s'accordent avec le témoignage des auteurs. On pourra, comme contre-épreuve, descendre plus bas, tout à fait au niveau du sol, et faire le tour de la colline en la mesurant par le pied : on dépassera les deux mille pas.

La lecture d'Appien m'a suggéré une autre objection, que j'essayerai également de résoudre. Appien, qui reproduit sans doute le récit de Polybe, nous dit que Scipion s'empare du Cothon par surprise, reste la nuit sur le forum, et fait l'assaut des trois rues qui conduisaient à Byrsa. Les Romains, avec des planches et des échelles, passent de terrasse en terrasse, refoulent les Carthaginois, et mettent le feu aux maisons, afin de se ménager un vaste espace qui permette de faire avancer les machines de guerre et de battre en brèche Byrsa. Les maisons sont en pierre, à six étages, et l'incendie n'en consume qu'une faible partie. Il faut donc les saper, achever de les renverser et déblayer le terrain.

Pendant six jours et six nuits, Scipion presse cette destruction gigantesque. Le septième jour, Asdrubal capitule : avec lui sortent de la citadelle cinquante mille Carthaginois, tant hommes que femmes[1]. Orose compte même trente mille hommes et vingt-cinq mille femmes[2]. On se demande avec raison si tout ce peuple a pu tenir dans une citadelle qui n'a que 2,600 mètres de tour.

En supposant un quadrilatère de 800 mètres sur 500, on trouve 400,000 mètres carrés, c'est-à-dire 8 mètres carrés d'espace pour chaque personne, et, si l'on calcule combien de place prennent les fortifications, les temples, les constructions de tout genre, il ne restera plus que 4 mètres carrés environ, ce qui est encore suffisant. La saison d'été permettait à toute cette foule de dormir impunément à la belle étoile : d'ailleurs les trois étages des murs d'enceinte et les temples eux-mêmes fournissaient des abris immenses. Quant aux vivres, ils devaient se trouver en abondance dans les magasins de l'acropole, et l'on peut croire que la frayeur et non la disette porta les assiégés à se rendre après six jours. D'ailleurs, je remarque que Scipion n'était maître que d'une très-petite partie de Carthage, du quartier des ports. Le reste de la ville pouvait communiquer avec Byrsa, et nous avons même vu que, du côté du lac de Tunis, le mur de l'acropole et celui de la ville ne faisaient qu'un[3]. Il est donc très-vraisemblable que la ville basse capitula en même temps que Byrsa, qui était sa seule protection, de sorte que les cinquante mille personnes qui sortirent par la petite porte de la citadelle étaient tous les habitants qui n'avaient pu fuir de Carthage, avant ou pendant le siége, soit par terre, soit par mer.

Ainsi se formait en moi la conviction que la colline de Saint-Louis était Byrsa, et Byrsa tout entière. Mais, pour établir ce fait d'une manière scientifique, il fallait des preuves : ces preuves j'ai dû les demander au sol, et je me suis résolu à entreprendre des fouilles, quoique je fusse certain que les ressources d'un particulier ne pourraient suffire à les pousser bien loin. Je ne me dissimulais point non plus que

[1] Appien, VIII, CXXX.
[2] *Hist.* V, XXIII.
[3] « Ex una parte murus communis erat urbis et Byrsæ. » (Orose, IV, XXII.)

les débris de la ville phénicienne devaient être rares, singulièrement réduits, à une grande profondeur. C'est une opinion reçue qu'il n'en reste plus une seule pierre, et que les ruines qui subsistent encore sont l'œuvre de la colonie romaine, des rois vandales ou des gouverneurs envoyés de Constantinople. Les recherches conduites jadis par la Société de Carthage, et récemment par le Gouvernement anglais, n'ont fait que fortifier cette opinion, car aucun effort n'avait atteint jusqu'aux constructions primitives; l'architecture punique restait un problème, et l'on pouvait croire que la ville d'Annibal avait réellement été effacée du monde par les soldats de Scipion. Mais les cités illustres ne disparaissent point ainsi sans laisser de traces. Si implacables que soient les conquérants, leur puissance est limitée, même pour détruire : Ninive et Babylone en sont une preuve éclatante.

J'ai choisi Byrsa pour but de mes explorations, parce que c'était une acropole : il me semblait que le berceau d'un peuple avait dû être décoré d'œuvres plus grandioses, plus propres à résister à la rage des hommes et à l'action lente des siècles. En outre, Byrsa appartient à la France : ai-je besoin d'expliquer le sentiment qui m'a fait souhaiter d'étudier, d'enrichir peut-être un territoire français? Si mon dessein avait été de découvrir des mosaïques, je serais resté dans la plaine, poussant çà et là des tranchées peu profondes, sans dépasser la couche romaine et byzantine; c'est ce qu'a fait M. Davis, et, comme tout le sol de la seconde Carthage est revêtu de mosaïques, j'en eusse trouvé bientôt des centaines de mètres; mais la plupart de ces monuments n'ont qu'un intérêt très-secondaire, à cause de leur style et de leur grossière exécution. Si j'avais été curieux de médailles, d'objets en terre cuite, j'aurais été visiter les tombeaux de la nécropole, et, comme il arrive d'ordinaire, j'aurais été moins bien servi par ma passion que le premier pâtre venu par le hasard. J'ai cru, au contraire, que le moindre vestige d'édifice punique, qu'une seule pierre de la vieille Carthage trouvée à sa place aurait plus de prix pour la science, et aiderait à combler une lacune de la grande archéologie, qui s'attache à reconstituer l'histoire de l'art. C'était surtout à Byrsa que cette espérance semblait permise.

III. — Explorations préliminaires.

Mon premier soin fut d'examiner le plateau et de relever les moindres indications fournies par la surface du sol. Il est à regretter que Falbe, dans son beau plan général, ait laissé en blanc l'intérieur de Byrsa et n'ait pas noté tous les débris antiques qui y restaient, car il y en avait beaucoup plus de son temps, avant qu'on eût construit l'église de Saint-Louis, ses dépendances, et créé un jardin. Plus tard même on mit en culture tout le plateau, et, pour y semer de l'orge et des fèves, on enleva les pierres, on démolit les ruines, on les jeta pêle-mêle en bas de la colline, de sorte que je n'ai plus trouvé que des citernes souterraines et des massifs informes de blocage romain, qui avaient résisté à l'effort de tous les destructeurs. Cependant, j'ai dressé un plan aussi détaillé que possible, qui accompagne ce mémoire; et j'essayerai de raconter la série d'explorations qui m'ont amené à faire quelques découvertes.

Je commence par le côté de l'ouest. C'est là que mon attention s'est portée tout d'abord, parce que Falbe y signale, aux lettres *a, a, a*, des voûtes et des débris qui le font penser à la triple enceinte de Byrsa [1], et qui rappellent à Dureau de la Malle, tantôt les prisons de Gélimer [2], tantôt la caverne où Césellius Bassus prétendait avoir trouvé les trésors de Didon [3]. Ces voûtes sont tout simplement des citernes romaines, larges de 4 mètres, longues de 27; mais, comme leur partie antérieure a été rasée au niveau du sol, il faut ajouter sept mètres et demi à ce chiffre. Les deux citernes sont juxtaposées et parallèles; elles servent aujourd'hui de demeure à quelques familles arabes, qui les ont déblayées et appropriées à leurs besoins. Aucun doute n'est possible sur leur époque ni sur leur destination; les regards des citernes existent encore et la nature des enduits montre qu'ils étaient destinés à résister à l'action de l'eau. Elles sont figurées sur mon plan à droite du passage ancien dont

[1] *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, p. 29.
[2] Page 183; cf. Procope, *de Bell. Vand.* I, XX.
[3] Page 131; cf. Tacite, *Ann.* XVI, XII; *Hist.* IV, XLIX.

j'ai parlé au premier chapitre : par là sortirent les cinquante mille Carthaginois qui se rendirent à Scipion. Byrsa s'abaisse sensiblement de ce côté, c'est pourquoi on y fit beaucoup de citernes, où la pente du terrain portait les eaux de pluie. Toutes ces citernes m'ont paru d'époque romaine; toujours elles ont été une nécessité suprême dans une citadelle qui n'avait point de source. Vers l'angle sud-ouest, on voit sortir de terre une mosaïque, pavement d'un édifice disparu. Le gardien de Saint-Louis a enlevé avec beaucoup d'adresse quelques compartiments de cette mosaïque, qui représentait les douze mois de l'année, en costume byzantin, avec leur nom en lettres latines : les personnages sont un peu plus petits que nature.

Le versant occidental m'offrait donc peu d'encouragements. Les suppositions de Falbe et de Dureau de la Malle étaient sans fondement; les citernes, creusées au-dessous du sol primitif, avaient dû causer la destruction complète des ruines puniques; enfin, comme Byrsa avait sa façade à l'est, il était vraisemblable qu'elle était moins belle et moins décorée à l'ouest, c'est-à-dire par derrière. D'ailleurs, j'apprenais que les Arabes avaient, dans ces dernières années, bouleversé la pente et démoli les constructions qu'ils découvraient, afin de vendre les matériaux.

Du côté du nord, les conditions sont différentes, mais également défavorables. Là, Byrsa regarde la colline de Junon et en est séparée par un vallon au fond duquel était une rue. Le temple de Junon fut rasé en 421, sous l'empereur Constance, et le terrain fut consacré à la sépulture des morts [1]. Les Vandales, à leur tour, pour empêcher les païens d'aller sacrifier sur les ruines de leur plus célèbre sanctuaire, condamnèrent la rue qui y conduisait [2], se partagèrent le terrain et se bâtirent des habitations somptueuses. Comme nous savons que leur politique était de laisser les fortifications tomber et même d'aider à leur chute [3], il est vraisemblable que les murs de Byrsa ne furent point

[1] *De promissis et prædictionibus*, édition in-folio de Saint-Prosper d'Aquitaine, IIIe partie, XXXVIII, n° 5.

[2] Victor de Vite, *Hist. pers. Vandalicæ*, I, III, ed. Ruinart.

[3] Procope, *de Bell. Vand.* I, XXI; *de Ædific.* VI, V.

épargnés, et que les conquérants en tirèrent d'abondants matériaux. Ils se rapprochaient ainsi du palais de leur roi Genséric et se serraient autour de lui, comme du temps où ils campaient sous la tente. Déjà j'avais remarqué une tour byzantine dont il ne restait plus qu'un pan au-dessus du sol. J'ouvris une tranchée un peu plus loin [1], et rencontrai une autre tour, détruite par la moitié; ce qui restait avait été rasé en terre [2] jusqu'au niveau d'un égout qui s'y appuyait. Le rocher est à peu de profondeur : c'est ce qui fait que les murs puniques avaient été facilement supprimés. Il est donc permis d'en conclure que les tours ainsi mutilées par les Vandales avaient été rebâties à neuf en 424 par l'ordre de Théodose. Pour m'assurer que les Byzantins et les Vandales avaient remanié et effacé la couche punique, j'ouvris dans le flanc de la colline un boyau souterrain, jusqu'à une profondeur horizontale de 11 mètres. Je suivais le rocher qui remontait rapidement, je traversais des constructions grossières, faites à l'aide de matériaux plus anciens, de fragments d'architecture romaine, de dalles enlevées au sanctuaire de Junon Céleste [3], de bas-reliefs votifs représentant la déesse elle-même, une main levée, la main gauche rassemblant la draperie sur le sein [4]. Des tessons de poteries des bas temps étaient mêlés à d'autres débris; je trouvai même une lampe avec le monogramme du Christ. Il ne semblait point qu'on pût rien entreprendre avec succès de ce côté.

Je passe sur le flanc oriental de l'acropole, qui supportait jadis l'escalier de soixante marches et conduisait au temple d'Esculape. J'ai déjà

[1] Planche I, fouilles H.

[2] La tour a 2^{m},30^{c} de diamètre intérieur, et 3^{m},20^{c} de diamètre extérieur : le mur a 90 centimètres d'épaisseur. Il reste encore 9 pieds d'élévation.

[3] Où il y avait une *platea lithostrata*.

[4] Voyez planche III. Un fragment d'inscription qui mentionne un préfet de Rome, sans donner son nom, a été trouvé dans cet endroit :

C·V·PRAEF·VRB
ARRIANVS·V·F
F·F·P·P·OBMERIT

dit que je croyais que la chapelle de Saint-Louis était établie à la place du temple et gênait singulièrement les explorations. Quant à l'escalier, il n'était point nécessaire au temps des Romains, lorsqu'il n'y avait plus ni citadelle, ni fortifications. On y substitua peut-être une pente douce sur laquelle s'étendit librement le palais des proconsuls romains et ses dépendances. Huit citernes magnifiques, encore intactes, qui communiquent entre elles, divers murs de soutenement, des débris de petites salles effondrées, des voûtes construites en briques tubulaires, confirment cette supposition. Je me promis de revenir plus tard de ce côté et d'y chercher, en approchant autant que possible de Saint-Louis, un monument qui, pour n'être pas punique, n'en présentait pas moins un grand intérêt. Afin de constater jusqu'à quel point les architectes romains avaient remanié toute cette partie de l'acropole, je portai mes ouvriers sur la gauche et tentai à la fois deux sondages différents. Au point K, je fis une large tranchée, à dix mètres en contre-bas du plateau, afin d'atteindre la face d'un mur d'enceinte quel qu'il fût. Le mur que je rencontrai était en *opus reticulatam*. Ses fondations étaient formées de grandes assises en tuf, provenant de monuments plus anciens, mais replacées et assemblées avec du mortier; pour qu'aucun doute ne fût possible, je pénétrai à travers les fondations en descellant une pierre. Aussitôt, je vis tomber une quantité considérable d'amphores brisées. Ces fragments étaient neufs, il y en avait un lit épais au-dessus de nos têtes: on eût dit une cave ou un magasin écroulé. Les amphores avaient un mètre de haut, 3o centimètres de large. Les unes avaient de doubles anses arrondies et portaient l'estampille de *Manilius*[1]; les autres avaient de doubles anses, anguleuses et aplaties, avec le nom et le monogramme de *Mescellius*.

Au point E, au contraire, je fis un puits carré, afin de descendre dans l'intérieur du sol de Byrsa. Je vis bientôt paraître une épaisse

[1] Sur une grande brique, plaque striée, et dont les stries retenaient un enduit de stuc, j'ai retrouvé le même nom deux fois de suite répété :

MANI·
MANI·

muraille, le long de laquelle mes ouvriers creusèrent jusqu'à une profondeur de $7^{m},55$; là commençait le rocher. Le bas de cette énorme muraille était composé aussi d'assises rectangulaires provenant de monuments plus anciens, mal appareillées, unies par du mortier. Il était évident que les architectes romains avaient effacé les traces des constructions phéniciennes et employé les matériaux épargnés par le temps.

Il n'y avait plus que le versant méridional de Byrsa qui pût promettre à mes recherches quelque succès. C'est le plus escarpé de tous, et il a été impossible, pendant les siècles de décadence, d'y bâtir des habitations au détriment des édifices de la vieille Carthage. Comme cette partie de l'acropole dominait les ports et la *Tænia*, où les murs de la ville étaient particulièrement faibles[1], il est probable qu'on l'avait fortifiée avec plus de soin et que les fortifications avaient dû mieux résister à l'effort destructeur des Romains. D'ailleurs, la surface des terrains était intacte, sauf un point où les Arabes avaient enlevé des pierres. Tout m'encourageait donc, et ma résolution fut bientôt prise de pratiquer dans la montagne une vaste ouverture, dût-elle avoir trente ou quarante mètres de largeur, et d'arriver à tout prix à la couche des constructions puniques.

L'affaire délicate était de savoir à quel niveau seraient établis les travaux. Si la tranchée était entreprise trop haut, je pouvais passer pardessus les ruines carthaginoises; si elle était établie trop bas, je restais au-dessous et perdais ma peine dans les deux cas. Quoique le rocher ne fût nulle part apparent, il y avait nécessairement un noyau pour soutenir une colline de 188 pieds. Le caractère géologique de l'isthme, des côtes et des hauteurs voisines l'annonçait. Or les architectes carthaginois, pour peu qu'ils n'eussent point des habitudes contraires à toutes celles de l'antiquité, avaient dû fonder sur le rocher leurs constructions gigantesques. Il fallait avant tout chercher le noyau solide de Byrsa étudier sa configuration et ses mouvements, afin de déterminer avec certitude à quelle profondeur les ruines étaient enfouies. Une série de sondages préliminaires était indispensable.

[1] Appien, *Punica*, VIII, xcv.

Je m'établis au centre du plateau, jugeant qu'il cachait le sommet du rocher. Trois excavations furent commencées à la fois, à peu de distance les unes des autres; elles sont marquées sur le plan par les lettres A, B et C. Ainsi qu'il était facile de le prévoir, le rocher se montra d'autant plus près de la surface du sol qu'on se rapprochait davantage des ruines qui sont sur le point culminant de Byrsa et que je suppose avoir appartenu au palais de Didon, reconstruit par les Romains. Dans l'excavation B, il parut à 2^{m},36 de profondeur, dans l'excavation A à 3 mètres, dans l'excavation C à 3^{m},20. Je ne sais si j'ai dit qu'il était à 4^{m},25 dans la tranchée H, au nord de l'acropole. Il n'y avait donc qu'une légère dépression de ce côté, qui, du reste, offre peu d'intérêt. Le rocher est un grès argileux, d'un jaune pâle, friable quand il est sec, tenace quand il est mouillé, également susceptible d'être taillé avec la plus grande rapidité et de présenter une assiette solide pour les fondations. En effet, dans les fouilles A, il avait été creusé pour recevoir la base d'un mur large de 91 centimètres. Des trous de scellement prouvaient que des pierres y avaient été encastrées, sans doute au temps de l'indépendance de Carthage. Je n'oublierai pas de mentionner qu'au point C je trouvai les soubassements de plusieurs chambres et de nombreux fragments du marbre serpentin qui en revêtait les parois. Il y avait là quelque habitation vandale ou byzantine. Sous le pavement en stuc, était un lit de blocage, puis des charbons et des cendres; enfin, le sol d'une maison plus ancienne, qu'un incendie avait dévorée et sur laquelle on avait rebâti à la hâte. Quant aux fouilles B, elles tombèrent au milieu d'un cimetière arabe, assez ancien, puisque les ossements étaient malléables comme une pâte. Chaque tombe était formée par des petits murs grossiers, couverts de pierres plates ou de débris de dalles antiques, et orientés selon la coutume arabe. Ce cimetière remonte-t-il à l'occupation de Byrsa[1] par Hassan, en 697, ou à la colonisation de 1180[2]? La dernière supposition est plus vraisemblable. Une des tombes avait pour couvercle la partie supérieure d'une stèle en

[1] Cedrenus, II, p. 443; Zonaras, l. XIV, t. II, p. 94; Paul. Diac. VI, 1; Niceph p. 26.
[2] Tillemont, *Histoire de saint Louis*, t. V, p. 154.

marbre gris avec une palmette et des enroulements de style phénico-romain; ces ornements sont d'un très-beau caractère (voyez planche III). Malheureusement la partie inférieure, qui portait l'inscription, a été brisée.

Si le noyau solide de Byrsa n'était partout recouvert que de deux ou trois mètres de terre végétale, on devait craindre que les fortifications puniques n'eussent été détruites complétement. Cela me paraissait toutefois peu probable, et je me rapprochai de cent mètres vers l'angle sud-est de l'acropole, où l'escarpement était plus considérable. Je creusai, pour sonder de nouveau, les trois puits circulaires J, D et F. Au point J le rocher n'était qu'à un mètre et demi de profondeur[1]. Au point D il tombait à $3^m,40$. Là, le hasard fit que mes fouilles rencontrèrent un silo comblé, qui est sans doute du même temps que le cimetière dont je parlais tout à l'heure et qui atteste également l'occupation des Arabes. Au point F, à l'extrémité de la citadelle, j'eus la joie de ne plus trouver le rocher, et toutes les couches de terre à travers lesquelles je pénétrais étaient rapportées, car elles contenaient des tessons de vases (même de vases grecs venus de Sicile), des morceaux de ciment, de stuc, de mosaïques et des débris de toute sorte. Je descendais chaque jour dans le puits pour m'assurer que nous n'étions point arrivés au grès jaune et que mes ouvriers ne l'entamaient pas. Nous comptâmes bientôt dix mètres de profondeur, puis douze, puis quinze. Ce ne fut qu'au dix-neuvième mètre que le rocher bien connu se montra: j'avais traversé perpendiculairement 56 pieds de décombres. Sous cette accumulation à peine croyable, histoire parlante de tant de dévastations, reposaient selon toute apparence, les ruines de Byrsa. Dès lors, les fouilles véritables pouvaient commencer et être conduites avec certitude.

IV. — Les fortifications puniques.

On me demandera peut-être pourquoi j'ai cherché les murs d'enceinte de Byrsa, au lieu d'entreprendre des fouilles sur l'emplacement

[1] Le massif carré qui se trouve auprès de cette fouille n'est qu'un pan de mur écroulé et à demi enterré.

de quelque temple célèbre, dont les débris eussent offert un caractère d'art plus certain. La réponse est aisée. D'abord j'étais convaincu, et par les inductions historiques, et par la vue des lieux, que les temples de l'époque carthaginoise n'avaient point laissé de traces. Je ne parle que pour mémoire de la destruction de Carthage par Scipion, parce que les édifices, pour avoir été renversés, ne s'en trouveraient pas moins couchés sous le sol. Ce qui leur fut bien plus funeste, ce fut d'être reconstruits par les Romains. Lorsque la colonie de Carthage, languissante sous la république[1], devint prospère sous les empereurs, on s'efforça de rendre à cette capitale de la province d'Afrique son ancienne splendeur. Les traditions furent soigneusement recueillies, les monuments rétablis. La famille d'Auguste traitait comme une autre Rome la ville où son aïeul Énée s'était vu offrir une patrie et un trône. Virgile contribua plus que personne, par ses touchantes fictions, à changer en amitié pour Carthage les vieilles haines des Romains. Du reste, elle devait flatter doublement leur orgueil : ils l'avaient détruite, ils l'avaient de nouveau fondée. On s'attacha donc pieusement à refaire les mêmes monuments à la même place et à consacrer les temples aux mêmes dieux. Les indications étaient données par les Carthaginois qui revinrent dans leur patrie restaurée, car l'élément punique fut assez important dans la nouvelle colonie. Le rhéteur Apulée ne nous en donne-t-il pas une preuve sensible lorsqu'il raconte que le fils de Pudentilla, riche veuve qu'il avait épousée, ne voulait et ne pouvait parler que la langue punique[2], et cela à l'âge de vingt ans? Or, pour bâtir les nouveaux temples, on creusa des fondations, et l'on retrouva nécessairement les ruines des anciens ensevelies sous la terre. Les architectes

[1] Vingt-trois ans après la prise de Carthage (123 av. J. C.), Caïus Gracchus conduisit six mille plébéiens en Afrique et les établit sur l'emplacement même de Carthage, se jouant, par esprit d'opposition, des anciens arrêts du sénat et des imprécations des pontifes. Falbe (*Rech. sur l'emplac. de Carth.* p. 55) retrouve, d'après les divisions actuelles des propriétés, les trois mille *hæredia* distribués aux colons d'Auguste, car une seconde colonisation fut nécessaire.

[2] « Loquitur nunquam nisi punice; latine enim neque vult neque potest. » (*De magia*, p. 102). Voyez les inscriptions funéraires et Gesennius p. 339.

s'en servirent comme de matériaux, les firent retailler et entrer, sous une forme nouvelle, dans des édifices conformes, par leur plan et par leur style, au goût de leur époque; ils effacèrent ainsi jusqu'aux derniers vestiges de l'art phénicien. J'en ai des preuves abondantes.

Quel temple, en effet, aurais-je pu fouiller? Celui de Junon? Il fut rasé en 421, sous l'empereur Constance, et son enceinte fut convertie en cimetière[1]. M. Davis, qui a pratiqué diverses excavations sur le plateau, n'a trouvé que des citernes et des mosaïques grossières, qui feraient croire que les Vandales et les Byzantins s'y construisirent plus tard des maisons. Le temple de Baal? Les ruines subsistent en partie à la tête du forum[2]; on n'y voit que des pans de mur en blocage romain, et le sol, quand il est retourné, n'amène que des débris romains. Le temple d'Esculape? Il est protégé contre les recherches par la chapelle de saint Louis; les fragments de colonnes, de chapiteaux, de frises et de corniches que j'ai trouvés au-dessous de l'emplacement probable du temple, et qui en proviennent, sont en marbre blanc, d'ordre corinthien, de style romain. Le temple de Jupiter? Il était également d'époque romaine, d'ordre ionique, ainsi que me l'a appris un bas-relief sur lequel il est sculpté. Le temple de Saturne? Les rares débris qui en restent auprès du carrefour appelé *Vicus Senis*[3] et près du Bois des Vandales (*Lucus Vandalorum*)[4], sont romains[5]. Un autre temple, qui est le mieux conservé de tous ceux qui existaient à Carthage, est un temple rond[6]. Il a 26 mètres 63 centimètres de diamètre et est porté par douze piliers carrés à l'intérieur. Le plan, l'appareil, les matériaux, la mosaïque très-simple, dont un fragment a été mis au jour par M. Davis, tout est romain. Les murs en blocage étaient revêtus de marbre ci-

[1] *De prom. et prædict.* pars III, c. XXXVIII, n° 5.

[2] N° 55 du plan de Falbe.

[3] Saint Augustin, *De consensu Evangel.* I, XXXVI.

[4] *Geogr. Min.* t. III, p. 17, édit. Hudson.

[5] N° 58 de Falbe.

[6] N° 70 de Falbe. Ce temple ne pouvait être celui de la déesse Mémoire, que les Vandales rasèrent jusque dans ses fondements. Peut-être était-ce celui de Cérès et de Proserpine, bâti en vertu d'un traité avec Agathocle.

pollin dont les morceaux se retrouvent dans le sol. Ce revêtement avait deux centimètres d'épaisseur.

Au contraire, comme les fortifications de Byrsa étaient gigantesques, j'estimais qu'il avait été impossible aux soldats romains de les détruire complétement. Des murs épais de 30 pieds, hauts de 45, construits en blocs massifs et par assises (*saxo quadrato*), finissent par lasser les démolisseurs et par se dérober sous l'accumulation même de leurs ruines. En outre, l'histoire nous dit que la nouvelle Carthage ne fut point entourée de murs. La Méditerranée n'était-elle pas un lac romain, et une paix éternelle ne semblait-elle pas promise à un empire qui embrassait le monde? Pendant cinq siècles, la ville demeura ouverte et s'étendit librement, sans que personne songeât aux murailles ensevelies sous les décombres; l'herbe les recouvrait et le fenouil les atteignait de ses racines profondes. Elles ne furent point exposées, comme les temples, à être recherchées et remplacées par de nouvelles constructions. Lorsqu'en 424 la crainte des Vandales fit fortifier Carthage, elle le fut à la hâte, et les anciennes constructions durent être soigneusement déblayées, réparées, afin de servir d'assiette à celles qu'on voulait élever autour de Byrsa. Toutes les vraisemblances se réunissaient donc pour me donner de bonnes espérances. Quant à l'intérêt qu'offrait la découverte des murs puniques, il était de plus d'une sorte. D'abord il importait, pour la topographie d'un lieu aussi illustre, de réfuter par des preuves matérielles des erreurs trop accréditées. Que l'on suppose le Parthénon et les temples de l'acropole d'Athènes ensevelis sous le sol. Si quelque théorie agrandissait à plaisir l'enceinte de l'acropole, y comprenait l'Aréopage et le Pnyx, plaçait le Parthénon sur la colline de Thésée, ne serait-il pas urgent de la confondre? Ensuite, la construction des murs de Carthage était tellement particulière, qu'elle présente un problème très-curieux aux archéologues. On vantait dans l'antiquité les murs de Babylone, sur lesquels deux chars pouvaient passer de front. Il en aurait passé quatre sur les murs de Carthage, et à l'intérieur étaient ménagés d'immenses magasins, des écuries pour les chevaux et les éléphants, des casernes pour une armée entière, si bien que les Romains les comparaient à un camp. La connaissance d'une semblable

architecture ne devait-elle rien ajouter à l'histoire de l'art? Par ces raisons, je me déterminai à chercher les fortifications de Byrsa.

J'ai dit déjà pourquoi j'espérais les trouver plutôt du côté du sud[1] et comment j'avais constaté que le rocher qui devait leur servir d'assiette plongeait par là à 56 pieds au-dessous du niveau actuel du plateau. Il n'est point facile d'arriver à une telle profondeur, les tranchées étant sujettes aux éboulements, surtout au milieu d'un sol sans consistance, de couches diverses de débris, et de pierres détachées qui entraînent les terres. Des boyaux souterrains étaient encore moins praticables : je n'avais ni les planches ni le bois nécessaires pour étayer. Il me fallut employer un procédé plus long et plus dispendieux. Ce fut d'écrêter, de découronner par des tranchées superposées en gradins un espace d'environ quarante mètres de largeur. Mais, à mesure que mes ouvriers descendaient, cet espace allait se rétrécissant, de sorte que, pour découvrir un mètre carré du sol antique, à 56 pieds en contre-bas sur le flanc de la montagne, il était nécessaire d'enlever deux ou trois cents mètres cubes de terre. Qu'on se figure l'aire si différente de la base d'un entonnoir et de son sommet. En remuant une si grande quantité de débris, j'aurais dû en trouver de moins mutilés, de plus intéressants pour l'art ou pour la science. Mais tout attestait une dévastation si minutieuse, si effroyable, que j'ai compris le découragement de ceux qui ont interrogé successivement le sol de Carthage. J'ai recueilli avec d'autant plus d'attention tout ce qui pouvait servir de document historique ou archéologique.

Les couches supérieures ne contenaient, comme il est naturel, que des restes de l'époque byzantine et romaine. D'abord, un fragment d'inscription rimée, la fin de quatre vers dont le sujet se devine vaguement : ce pourrait être une dédicace à la déesse Cœlestis.

MVNDI
COELI
VRORBIS
SA]NCTIS•

[1] Voyez sur le plan général les fouilles G.

Un autre fragment présentait quelques lettres dispersées et dénuées de sens. Une lampe en terre cuite, entourée de petites rosaces byzantines, de la même fabrique que celles qui portent le monogramme du Christ, avait pour sujet principal, au centre, une tête de cheval grossière. C'est l'emblème monétaire de Carthage. Le bec de la lampe était noirci et légèrement brisé, noirci parce qu'elle avait servi pendant des funérailles, brisé parce qu'on y avait voulu introduire une pièce de monnaie. La pièce s'y trouvait encore; c'était une monnaie de bronze de style ancien, représentant le type si familier du cheval au galop. Ce rapprochement des deux sujets était manifeste sur la lampe et sur l'obole mortuaire. J'ai cité, au chapitre précédent, une autre lampe avec le nom du Christ, mais je n'ai point dit que cette lampe avait également le bec noirci, brisé, et contenait une monnaie de bronze à l'effigie de Constantin. C'était donc un usage à Carthage d'introduire l'obole de Charon dans la lampe funéraire, et cet usage ne fut point détruit par le christianisme. Du reste, les coutumes païennes furent vivaces à Carthage autant qu'à Athènes ou à Alexandrie. Nous voyons, au ve siècle, des chrétiens adorer l'Astarté phénicienne, la Junon céleste tant vénérée des Romains. Salvien leur reprochait de la préférer même à Jésus-Christ[1]. C'est pourquoi les évêques durent demander à l'empereur Constance de faire raser le temple, qui était un des plus fréquentés de l'univers[2]. J'attribue encore à l'époque byzantine des mosaïques d'une grande simplicité qui servaient de revêtement aux parois verticales de quelque édifice. Ce sont des cubes d'une pierre blanche, d'un grain serré, semblable à la pierre que nous préférons pour la lithographie et que les Carthaginois recherchaient pour leurs stèles et leurs inscriptions. Ces cubes, qui n'ont pas un centimètre de diamètre, ont été ajustés dans un mastic puissant, de manière à imiter l'*opus reticulatam;* puis ils ont été poncés jusqu'à ce qu'on obtint une surface égale et polie. Ce genre de travail s'exécutait également sur des surfaces courbes. Au-dessus des grandes citernes de Malqâ, auxquelles aboutit l'aqueduc romain qui apporte les eaux du

[1] *De gub. Dei*, VIII, II.
[2] Morcelli, *Afr. Christ.* anno 421, I.

Zaghwan, on voit encore les ruines d'une tour qui, jadis, en temps de guerre, défendait l'approche des citernes. Elle a été bâtie après l'an 424 de notre ère, lorsque Carthage eut été entourée de murs. Les citernes avaient été laissées en dehors de la nouvelle enceinte, parce que l'aqueduc très-élevé auquel elles se reliaient aurait servi de pont aux assiégeants, si on les eût comprises dans les fortifications[1]. Au moins, voulut-on assurer la provision d'eau si nécessaire à une ville assiégée. Des citernes aux murailles de Carthage il n'y avait pas vingt mètres de distance, et la tour, en écartant l'ennemi, assurait les communications. Or, à l'intérieur de cette tour, on observe des revêtements en mosaïque blanche exactement semblables aux fragments que je viens de décrire et qui en donnent l'époque. Ils s'appliquent aux parois courbes et verticales, et présentent une solidité inouïe.

Enfin, je dois mentionner des débris de poteries, épais, recouverts d'un vernis vert, qui ont le même aspect que la faïence et qui m'ont rappelé les vases que les Turcs fabriquent aujourd'hui aux Dardanelles. Au premier abord, j'ai cru que c'étaient des poteries arabes, postérieures à la conquête de Carthage par Hassan. Mais bientôt j'ai découvert une lampe de forme antique, qui portait la même couverte vernissée; la couleur répondait assez à ce que les modernes appellent de la cendre verte. Les Byzantins ont donc fait une sorte de faïence et transmis leur procédé aux artistes de Faenza aussi bien qu'aux potiers des Dardanelles. Nos musées possèdent des fragments du même genre

Lorsque je suis arrivé à la couche romaine, les découvertes de détail sont devenues encore plus rares: des débris d'inscriptions tellement petits, qu'on n'y voyait plus qu'une ou deux lettres; des restes de mosaïques, d'enduits, de terrasses; des tessons rouges, quelquefois avec des ornements en relief; des poids en marbre ou en terre cuite, plats et arrondis comme des disques. Un fragment de marbre gris avait appartenu à un Terme, du style le plus négligé. On reconnaissait une barbe

[1] Voyez dans Appien (*Punica*, VIII, CXVII) quel danger fit courir à la vieille Carthage une tour déserte (un *bordj*) appartenant à un particulier, et assez rapprochée des murs de la ville pour que les soldats romains pussent y jeter un pont.

mutilée et la poitrine qui se transformait en gaine équarrie comme il est nécessaire pour un Terme. Sur cette poitrine était sculpté en relief un serpent enlacé autour d'un bâton, attribut d'Esculape, que l'artiste avait ainsi placé, comme s'il se défiait de l'intelligence du spectateur, ou, avec plus de raison, de la valeur et de la clarté de son œuvre. Tombé de l'acropole, ce fragment appartenait à une statue qui devait être soit dans le téménos d'Esculape, à titre d'offrande, soit dans quelque édifice voisin, comme ornement. J'ai découvert également l'avant-bras d'une statue plus petite que nature, qui n'offrait d'autre intérêt que la qualité du marbre. C'était un marbre semblable au Paros, blanc, transparent, avec ces taches heureuses qui imitent le grain de la peau humaine. Les anciens le tiraient des carrières d'une montagne voisine de Philippeville, que l'on appelle aujourd'hui le Ras-Felfell ou Ras-Felfellah. Je ne sais si les Carthaginois s'en servaient; les Romains de la nouvelle Carthage s'en servirent, du moins, ainsi que nous le montre cette sculpture, qui est d'époque romaine. Ils suivaient en cela l'exemple de leur allié Juba, roi de Maurétanie, qui orna sa capitale de nombreuses statues en marbre de Felfellah. Avant de me rendre à Carthage, j'avais visité Julia Cæsarea (Cherchel), et n'avais pas été peu surpris de trouver dans le petit musée de cette ville des statues qui toutes étaient des copies d'antiques célèbres, la Vénus marine, le Faune flûteur, le Faune de Praxitèle, Bacchus et Ampélus; il y avait même une reproduction d'une des caryatides de l'Érechthéion d'Athènes. Le marbre de ces statues ressemblait au Paros à s'y méprendre, et ce ne fut qu'en voyant à Philippeville des échantillons des carrières du mont Felfellah et en apprenant que ces carrières, exploitées par les anciens, sont toujours visibles, que je compris d'où le roi Juba tirait cette matière magnifique. On ne me blâmera pas de continuer ma digression, si j'ajoute que le Gouvernement français ne doit pas, ne peut pas rester indifférent aux découvertes que le hasard seul, jusqu'ici, a fait faire à Cherchel. Les statues ont été trouvées soit sur l'emplacement supposé du palais de Juba, emplacement qui appartient à l'État, soit dans les thermes qui sont voisins de la mer. Rien de plus facile et de moins dispendieux que d'entreprendre des fouilles régulières dans ces deux

endroits. D'ailleurs ne seront-elles pas payées au centuple par la valeur des statues qu'elles feront reparaître au jour? Juba, qui avait épousé Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et de la fameuse Cléopâtre, était plein d'admiration pour la Grèce, et, ne pouvant posséder les chefs-d'œuvre de ses anciens sculpteurs, il en fit faire des copies. Non-seulement on trouvera à Cherchel les répétitions des antiques que possèdent nos musées, répétitions très-satisfaisantes, puisqu'elles sont du siècle d'Auguste, mais il est permis d'espérer (et c'est là un espoir merveilleux) des copies d'antiques que nous avons perdus.

Je reviens au but principal de mes recherches, les fortifications de Byrsa. Il était naturel que je rencontrasse d'abord celles qui avaient été construites à l'approche des Vandales, sous Théodose. Elles étaient à peu de profondeur, renversées par pans énormes, couchées en terre dans toute leur longueur; on reconnaissait l'effort des Arabes, qui, maîtres de la citadelle, les avaient détruites à loisir, en les attaquant par l'intérieur et par le sommet du plateau. Telle est l'excellence du mortier romain, que les petites pierres qui composaient ces vastes murailles n'ont été ni séparées ni ébranlées. Il s'est fait çà et là quelques fissures dans toute la hauteur, comme si les machines eussent battu un massif homogène ou un rocher; des blocs immenses ont été précipités sur la pente, s'y sont étendus et ont été ensevelis sous la poussière et les décombres. Il me fallait passer sous ces géants pour descendre plus bas. Mes ouvriers usèrent en vain leurs forces et leurs outils sur le mortier tenace dont la poudre seule pouvait avoir raison. J'eus recours à la mine, comme je l'avais fait jadis à Athènes pour ouvrir une brèche dans le bastion construit par Mahomet II.

L'appareil de ces murailles est fort singulier; quoique bâties avec du tuf, elles imitent la construction en briques. Le tuf de Carthage, de même que tous les tufs qui existent sur les bords de la Méditerranée, a été formé par les eaux, et les couches des sédiments se superposent horizontalement. Il en résulte que les blocs ont une tendance à se désagréger de la même façon; si on les frappe violemment, le contre-coup les sépare en tranches. Cette aptitude inspira sans doute l'idée de les scier à des épaisseurs réglées, qui ne dépassaient pas quatre à cinq cen-

timètres, opération facile, puisque le tuf est une pierre tendre, que l'on couperait avec un fil lorsqu'elle sort des carrières. On obtint donc de véritables briques, non pas en terre cuite au feu, mais en pierre taillée à la main. On les utilisa de la même manière en bâtissant les murs; on plaçait alternativement un lit de mortier, un lit de briques de tuf, un lit de mortier. Déjà les citernes qui sont près de la mer, au-dessous de la *Platea Nova*, et la basilique de Thrasamond, qui en est voisine, m'avaient donné lieu de noter un procédé analogue de construction. Les murs étaient en blocage, mais, de distance en distance, quelques rangs de pierres plates étaient interposés, comme pour régler l'appareil. C'est ainsi que les Romains, et surtout les Byzantins, plaçaient des rangs de briques véritables, pour mieux asseoir leurs murs en blocage; c'est ainsi que les Arabes, lorsqu'ils bâtissent en pisé, placent des planches à des intervalles égaux.

Ces observations m'ont amené tout d'un coup à me demander si la brique avait été en usage à Carthage, même au temps de la domination romaine. Il est certain qu'on n'en voit point dans les constructions qui subsistent à la surface du sol, et ces ruines, qui sont romaines, vandales ou byzantines, sont plus nombreuses que ne le supposent ceux qui n'ont point vu Carthage ou qui l'ont parcourue à la hâte. Elles sont bâties avec de petites pierres et une grande quantité de mortier où ces petites pierres sont noyées. Ces massifs, solides autant que grossiers, étaient revêtus, soit d'un parement de belles pierres taillées, soit de marbres précieux. Tous ces revêtements ont été enlevés par les Arabes. Lorsqu'on retrouve quelques assises plus importantes, elles sont, ou du tuf, ou un calcaire d'un grain plus dur et plus fin, qui provient de carrières situées derrière les collines de l'Ariana, à huit kilomètres de Tunis, à douze kilomètres de Carthage. J'ai visité ces carrières, qui n'ont pas été exploitées depuis l'antiquité et qui sont à ciel ouvert. Elles sont en forme d'entonnoir, taillées avec soin, en forme de gradins qui leur donnent l'aspect d'un amphithéâtre. Oubliées dans ce lieu désert, elles n'ont pas de nom, car j'ai interrogé des pâtres, qui les désignent par une longue périphrase, digne des Chinois, *Heufrath el-kasser fi oued el-kessab*, « le creux du château « fort dans la vallée des roseaux. » C'est de là que les Romains ont tiré les

matériaux nécessaires à la construction de l'aqueduc du Zaghwan. Enfin, on trouve assez fréquemment, parmi les débris de Carthage, des pierres volcaniques, rouges et noires, que l'on mêlait au blocage des voûtes, à cause de leur extrême légèreté. Les navires qui avaient déchargé leur cargaison en Sicile ou en Sardaigne rapportaient ces pierres en guise de lest; on les vendait au retour.

J'admets que les monuments en brique aient complétement disparu; au moins devrait-on remarquer des fragments de briques mêlés au sol. Lorsqu'on arrive sur l'emplacement d'une ville antique, on aperçoit d'ordinaire d'innombrables débris de ce genre dans la plaine et sur le rivage; les sillons en sont comme pétris, chaque coup de charrue amène de nouveaux échantillons, chaque vague en rejette sur la grève. On n'observé rien de semblable à Carthage. Les tessons y sont fréquents, mais leur forme et leur peu d'épaisseur attestent qu'ils proviennent uniquement des vases et des poteries dont se servaient les Carthaginois. On trouve aussi beaucoup de petits cylindres creux en terre cuite, rayés de stries horizontales, ouverts par la base, terminés au sommet par un goulot étroit. Ces cylindres s'engageaient les uns dans les autres, de manière à former des arceaux. Les arceaux, juxtaposés et entourés d'une épaisse couche de chaux, constituaient des voûtes légères, économiques, de courte portée, tout à fait en harmonie avec les modestes exigences de la vie privée. Les anciennes habitations des Carthaginois en offrent des exemples. Les Tunisiens ont conservé la tradition, ils emploient des cylindres semblables, quoique d'une fabrique beaucoup plus grossière, pour construire, non-seulement les dômes de leurs marabouts exigus, mais même des murs de séparation et des cloisons.

Enfin, les seules briques que contienne le sol de Carthage sont de grandes briques épaisses, d'une belle qualité, lisses d'un côté, striées de l'autre. Sur le côté strié est appliqué un stuc très-fin, qui nous apprend qu'elles servaient de revêtement dans l'intérieur des maisons. On les disposait probablement de la même façon que les Arabes disposent aujourd'hui les briques émaillées qui garnissent toute la hauteur de leurs appartements. Le stuc pouvait recevoir des couleurs et une décoration peinte, mais la rareté de ces grandes tuiles ferait supposer qu'elles

étaient importées par le commerce. Je ne dis pas qu'on ne trouvera pas à Carthage des édifices en briques; je cite à la page 69 un monument que j'ai découvert, dont une très-petite partie est ainsi construite. Mais ce sera une exception, et l'on peut affirmer que, ni chez les Carthaginois, ni dans la colonie romaine, la brique n'a été d'un usage répandu.

Pendant ce temps, comme pour donner plus de force à mes observations, mes ouvriers s'avançaient difficilement à travers une effroyable couche de pierres renversées, brisées, pulvérisées. C'était du tuf toujours, des blocs considérables qui avaient dû s'écrouler les uns sur les autres et se fendre en s'écroulant. Souvent les morceaux, encore emboîtés, ne se séparaient que lorsque la terre qui les pressait était retirée. Certains fragments, attaqués par le salpêtre et l'humidité du sol, étaient devenus friables sous les doigts. Ce vaste ensemble de débris était noyé dans une poussière subtile, jaunâtre, homogène, qui n'était autre chose que du tuf broyé, moins par l'effort des hommes qui avaient détruit Carthage que par l'action des siècles qui achèvent chaque jour de la faire disparaître. Car, si je me suis rappelé alors le passage d'Orose où il est dit que Scipion réduisit en poudre[1] les murs de la ville, j'ai cru Pline plus digne d'être écouté lorsqu'il accuse le tuf de Carthage[2] d'être sujet à se déliter par l'effet des intempéries et à s'anéantir. Toutefois, les sels terrestres n'avaient fait que continuer l'œuvre de destruction des Romains. Car j'étais arrivé aux restes des constructions phéniciennes : tout me l'annonçait, et l'énormité des blocs qui avaient été précipités, et leur caractère grandiose, simple, primitif, et cet océan de ruines, qui seul avait pu assouvir la colère de Rome. Pour qu'aucun doute ne fût possible, je rencontrai, en poussant plus avant dans l'intérieur de la colline, les murs eux-mêmes, ou du moins leur premier étage, qui n'avait point été atteint par les destructeurs. Les matériaux, l'appareil, attestaient que je venais de traverser les débris des étages supérieurs.

[1] « Omni murali lapide in pulverem comminuto. » (IV, XXIII.)

[2] « Tofus ædificiis inutilis est mortalitate mollitiæ. Quædam tamen loca non alium « habent, *sicut Carthago in Africa*. Exercetur halitu maris, fricatur vento et verbe« ratur imbri. » (Plin. *Hist. nat.* XXXVI, XXII.)

Quant au plan de ces constructions, il fallait étendre les fouilles dans tous les sens, avant de le pouvoir reconnaître et comparer à la description des historiens. Aussi bien ne devais-je point oublier mon but et voulais-je atteindre le rocher, garantie du succès, sécurité de mes travaux. Il n'y avait plus qu'à creuser en se laissant descendre le long de la muraille punique. Cinq mètres plus bas, le sol de grès argileux parut, et, avec lui, la base des fortifications. Nous étions, en effet, à 56 pieds au-dessous du niveau moderne du plateau de Byrsa. Mais une découverte vraiment émouvante me rendit moins sensible au plaisir de voir se vérifier mes calculs.

On sait que Scipion, maître des ports par surprise, trouva devant lui le forum et trois rues bordées de maisons à six étages, qui conduisaient à Byrsa. Soit qu'il craignît qu'un tel massif ne permît une défense désespérée, soit qu'il voulût ménager un espace libre, nécessaire à ses machines pour battre l'acropole, il fit mettre le feu aux trois rues. L'incendie dura sept jours selon certains auteurs[1], dix-sept selon d'autres[2], qui prétendent que les Carthaginois mirent eux-mêmes le feu à la ville. Nous voyons, en effet, Asdrubal incendier le port marchand[3], et les transfuges, un peu plus tard, réduire en cendres le temple d'Esculape[4]. Le côté méridional des fortifications de Byrsa, où nous pénétrons en ce moment, s'est trouvé au milieu de tous ces incendies. Les fortifications contenaient des magasins remplis d'armes, de provisions de toute sorte, et même de fourrages[5]; comme leurs trois étages n'étaient point sans ouvertures, ne fût-ce que pour tirer sur l'ennemi, il suffit de quelques flammèches parties de ce vaste embrasement pour tout consumer. J'en ai retrouvé les preuves les plus palpables en déblayant l'intérieur des murs de Byrsa.

[1] Appien, *Punica*, VIII, CXXIX.

[2] Florus, II, XVI; Orose, IV, XXIII. Grævius pense qu'une erreur s'est glissée dans le manuscrit de Florus et que le x est de trop. Cela paraît vraisemblable, si l'on veut faire concorder les circonstances du siége, tel qu'Appien le raconte.

[3] Appien, VIII, CXXVII.

[4] *Idem*, VIII, CXXX.

[5] *Idem*, VIII, XCV.

Le rocher était recouvert, dans plusieurs salles, d'une couche de cendres épaisse d'un mètre et d'un mètre et demi. Ces cendres n'avaient point été complétement réduites par le feu : elles étaient, non pas grises, mais noires, comme si elles avaient été étouffées. Elles tachaient la main ; les instruments et les paniers qui servaient à les transporter devenaient promptement couleur de suie. Des milliers de petits charbons s'y mêlaient, friables et humides. Il m'a semblé que la chute des étages supérieurs, de leurs plafonds, et des magasins qui remplissaient l'épaisseur des murs, avait dû produire une telle accumulation de matières embrasées, que l'air avait manqué; dès lors l'incinération n'avait pu être qu'imparfaite. Cette supposition devint presque une certitude, lorsque je remarquai, parmi les cendres, des gros morceaux de bois carbonisé. Ils s'émiettaient ainsi que de la tourbe, mais on reconnaissait leur forme constitutive et leurs nervures; c'était du pin, du cèdre[1] ou quelque arbre résineux. En arrivant au cœur du morceau, on le trouvait pourri avec sa couleur naturelle, et non plus carbonisé. Le feu ne l'avait pas atteint : ce qui prouvait bien que l'incendie s'était étouffé lui-même.

Les cendres étaient remplies d'innombrables débris, si menus qu'ils échappaient presque à l'analyse. Cependant je les ai interrogées avec la même patience pieuse que m'avaient inspirée jadis les cendres du vieux Parthénon[2]. L'infortune de Carthage fut plus grande que celle d'Athènes, et la main de Scipion a su, mieux que celle de Xerxès, laisser une empreinte ineffaçable. Ce qui frappait d'abord les yeux, c'était une grande quantité de fer, tordu, mâché par les flammes, et dont les parties encore vives étaient attaquées par la rouille. Tous les fragments

[1] On sait qu'il ne manque point de cèdres en Afrique. Près de Batna, dans la province de Constantine, on voit toute une montagne couverte de cèdres séculaires. La propriété qu'a le cèdre de se conserver pendant des milliers d'années est justement célèbre. En explorant les quais de Carthage, j'ai aperçu au fond de la mer des pieux ou des pilotis destinés à fortifier et à retenir les pierres. J'en ai fait arracher un morceau : c'était du bois de cèdre. Pénétré plutôt que pourri par l'eau de la mer, il offrait encore une grande consistance, après vingt-cinq siècles d'immersion.

[2] Voyez l'*Acropole d'Athènes*, t. II, p. 12. Cf. t. I, p. 289.

étaient informes, et l'on ne pouvait distinguer s'ils avaient appartenu aux armes entassées dans les chambres, aux ferrures des portes et des fenêtres, aux vis et aux boulons qui tenaient les charpentes assemblées. Il en était de même pour les morceaux de cuivre, de plomb, d'étain, de métaux de toute sorte, amalgamés, pétris de scories, nuancés de mille couleurs, et auxquels la violence du feu avait enlevé jusqu'à leur caractère et leur essence propres. Le verre se présentait en grande abondance, réduit en parcelles; cette abondance prouve de quel usage il était chez les Phéniciens, à qui les anciens en attribuaient l'invention. Les parcelles étaient de deux sortes, unies ou striées; malgré l'irisation produite par le temps, on voyait que le verre était blanc, mais surtout d'une finesse prodigieuse. Nos fabriques modernes n'obtiennent rien de plus mince ni de plus délicat dans le genre que nous nous plaisons à comparer à une mousseline légère.

La terre cuite, quoique brisée, s'était conservée encore mieux que le verre : du moins, si la forme des objets ne se laissait plus reconstituer par la pensée, le caractère de leur fabrication et leur provenance étaient appréciables. Ce que je vis de plus complet, ce furent des projectiles ovales et légèrement aplatis, d'une grande densité, sortis du même moule et destinés à être lancés avec des frondes. (Voyez planche III.) Ces projectiles étaient intacts; il était évident qu'on ne devait trouver dans l'intérieur des murs que ceux qui n'avaient point servi et qui étaient déposés çà et là sur les remparts, afin que les frondeurs des îles Baléares et les autres mercenaires pussent en accabler les assiégeants.

Les fragments de poterie étaient de trois sortes, très-différentes les unes des autres. D'abord, il était aisé de reconnaître des tessons d'une pâte jaunâtre, avec des traces de peinture brune, qui rappelaient singulièrement les vases archaïques que l'on exhume à Corinthe, à Athènes, dans l'île de Théra, sur plusieurs autres points de la Grèce, et en Étrurie. On s'accorde à soumettre à des influences orientales la céramique des premiers temps de la Grèce. Les fragments découverts à Carthage confirmeront cette hypothèse. D'un autre côté, je dois ajouter que j'ai extrait aussi de ces précieuses cendres des débris d'une époque plus rapprochée; leur légèreté sonore, leur vernis noir, déclaraient qu'ils avaient

appartenu à des vases grecs. Il y avait même, sur le fond mutilé d'un vase, trois estampilles en relief, représentant des dauphins de style grec. Le commerce de Carthage avec la Sicile explique de telles importations. L'histoire nous apprend combien les Carthaginois estimaient les œuvres de la sculpture hellénique[1], et la numismatique nous montre qu'ils empruntaient à la Sicile ses graveurs en médailles les plus habiles. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'ils eussent le même goût pour les vases sortis des fabriques siciliennes.

La troisième espèce de tessons était la plus nouvelle pour moi, quoique la moins belle. Elle n'avait aucun des caractères de la poterie grecque ni de la poterie romaine. Sa pâte était assez tendre, d'un grain peu serré, facile à briser et d'un ton orange des plus prononcés. Je n'avais jamais vu de terre cuite avec une couleur semblable. Par bonheur, parmi tant de débris, je découvris un vase presque entier, rond, avec un rebord peu saillant et se terminant sur un pied circulaire. Il avait huit centimètres de diamètre, onze de hauteur. Je le fis déposer dans une des chambres de Saint-Louis, où je réunissais les objets tirés de mes fouilles, dans la pensée d'y commencer un petit musée. Car de tels fragments, qui paraîtraient à peine curieux dans un des cabinets de l'Europe, sont vraiment instructifs lorsqu'ils restent sur les lieux, et doivent offrir de l'intérêt aux voyageurs éclairés qui visitent Carthage. Ce vase et tous les tessons du même genre que je rencontrais n'attestaient-ils pas l'existence d'une fabrique indigène? J'en eus bientôt une preuve aussi irrécusable que singulière. Lorsque toutes les cendres eurent été enlevées et que le rocher fut à nu, je remarquai que le grès argileux qui le compose n'avait plus sa teinte ordinaire. Il est d'un jaune très-pâle dans toutes les autres parties de Byrsa; là, il avait une teinte orange, exactement semblable à la teinte des poteries. Je fis entamer la surface du rocher; il reprenait aussitôt sa couleur naturelle de grès très-clair. Seulement, une croûte épaisse d'un centimètre à peine avait été cuite par l'incendie qui avait dévoré les salles intérieures des fortifications. En cuisant, cette croûte avait pris un ton orange qui m'apprenait, non-

[1] Appien, *Punica*, VIII, CXXXIII; Cicéron, *in Verr.* II, 35.

seulement que c'était à Carthage que les poteries que je viens de décrire avaient été fabriquées, mais que le grès de Byrsa, ou toute autre carrière de même nature, avait fourni les matières propres à cette fabrication.

Enfin, je signalerai quelques morceaux de mortier qui méritent l'attention, uniquement parce qu'ils sont mêlés aux ruines de la Carthage phénicienne, et qu'ils peuvent jeter quelque jour sur les procédés de construction d'une époque aussi peu connue. Les auteurs nous parlent toujours de l'appareil carré et des grandes assises des Carthaginois; ils disent même que les six étages des maisons privées étaient tous bâtis en pierres[1]. Il est croyable, toutefois, que les cloisons intérieures, les revêtements des murs, les enduits propres à la décoration[2] avaient quelque

[1] Appien, VIII, cxix.

[2] J'ai vainement essayé, en étudiant tous les ciments et tous les enduits que j'ai pu recueillir parmi les ruines de Carthage, d'en découvrir un que je pusse avec certitude attribuer aux Phéniciens, parce que je les savais communs à d'autres peuples. Outre les mortiers ordinaires et le ciment romain, j'ai noté onze espèces, que j'énumérerai rapidement :

1° Mortier très-épais, avec du sable et des cailloux roulés par la mer; il servait au revêtement intérieur des citernes publiques, des aqueducs, et résistait à l'action de l'eau;

2° Mortier mêlé de cendres et de petits charbons, pouzzolane artificielle que l'on trouve fréquemment employée dans les maisons et les citernes privées;

3° Stuc, enduit de la plus grande finesse, qui se durcit et prend un ton doré avec le temps;

4° Autre stuc, où le plâtre domine, propre à être moulé, sur lequel on faisait ressortir en relief des ornements;

5° Mortier cimenté par des morceaux anguleux de silex, qui se combine étroitement avec la chaux et forme du silicate de chaux;

6° Mortier avec de la brique pilée, qui participe aux qualités du ciment romain;

7° Mortier avec des morceaux de brique arrondis, roulés par les vagues de la mer et rejetés sur la grève;

8° Mortier avec des poteries et des tessons anguleux : les Byzantins en faisaient usage;

9° Mortier avec du son, qui rappelle celui dont on se servit pour la construction de Sainte-Sophie, au témoignage de Cédrénus : il y entrait de l'orge bouillie;

10° Mortier détestable, mêlé de terre; sans tenue, friable;

11° Pisé, terre séchée au soleil, réminiscence de l'Asie.

analogie avec ceux des nations voisines. En effet, le mortier que j'ai trouvé dans cette couche de débris, contemporains de la première Carthage, ressemblait au mortier des Grecs, très-fin, très-blanc, pétri d'un sable soigneusement choisi et presque imperceptible. Sur des débris de stuc, tombés du plateau de Byrsa et qui avaient échappé à l'incendie, la couleur était encore très-vive.

Pendant que je faisais ces observations, les fouilles avançaient peu à peu en divers sens, de telle sorte qu'il devint possible de reconnaître le plan des fortifications de Byrsa. Ainsi que je le disais plus haut, les tranchées allaient toujours se rétrécissant, à mesure qu'elles devenaient plus profondes. J'en fus bientôt réduit à suivre les murs et à procéder de nouveau par sondages. Un déblayement complet, même sur un développement de quarante mètres, eût exigé des dépenses qui dépassaient mes prévisions; car il fallait enlever les terres par milliers de mètres cubes. Cependant, j'ai pu me rendre un compte exact de la disposition intérieure des ruines puniques.

Qu'on se figure un mur épais de 10 mètres 10 centimètres, entièrement construit en grosses pierres de tuf. Cette épaisseur n'est point massive : elle contient des parties pleines et des parties vides qui se succèdent (voyez planche II, figure 1) ainsi qu'il suit. Si l'on se place en dehors de Byrsa, on a d'abord devant soi le mur qui faisait face à l'ennemi; il a 2 mètres d'épaisseur. Derrière, règne un corridor large de 1 mètre 90 centimètres, qui passe devant une série de chambres demi-circulaires séparées du corridor par un mur épais d'un mètre. De sorte qu'à proprement parler, le rempart qui s'offrait aux coups de l'ennemi était un massif de 4 mètres 90 centimètres dans lequel on avait évidé, à des hauteurs réglées, un passage couvert qui servait aux communications. Il restait donc une profondeur de 6 mètres 20 centimètres pour les salles en forme de fer à cheval. Elles étaient adossées à la colline de Byrsa, et leur cintre, appuyé et déguisé par un mur droit, épais d'un mètre, regardait l'intérieur de la citadelle. Ce mètre déduit, les salles avaient 4 mètres 20 centimètres de profondeur, parce qu'il faut compter encore un mètre pour le mur du fond. Leur largeur était de 3 mètres 30 centimètres. Séparées les unes des autres par des murs

transversaux de 1 mètre 10 centimètres, elles formaient une série continue, et leurs petites dimensions laissaient à la muraille gigantesque dans laquelle elles avaient été évidées toute sa massive puissance. Si la muraille avait trois étages, ainsi que nous l'apprennent les anciens, la même disposition devait se répéter aux deux étages supérieurs.

On n'a point oublié qu'Appien donne aux murs de Carthage 20 coudées, c'est-à-dire 10 mètres d'épaisseur[1], Diodore, moins bien renseigné qu'Appien, 22 coudées[2], c'est-à-dire 11 mètres, et qu'Orose ajoute qu'ils étaient en pierre de taille[3]. Appien, dans le même passage, rapporte que ces murs étaient *creux* et *couverts*, qu'ils contenaient des magasins, des écuries pour les chevaux et les éléphants, des logements pour la garnison. Tous ces témoignages sont confirmés de la façon la plus éclatante. Voilà bien les murs creux et couverts! Voilà les magasins qui occupent le rez-de-chaussée (il n'y a point de place pour les chevaux, et à plus forte raison pour les éléphants, qui ne pouvaient monter à Byrsa : ils étaient logés dans les murs de la plaine)! Voilà le passage intérieur qui conduisait à toutes les salles! Voilà les grandes pierres carrées d'Orose! Voilà l'épaisseur signalée par Appien, épaisseur qui répond si exactement aux 10 mètres que nous venons de compter! Du reste, l'architecture parle d'elle-même et atteste l'époque reculée de ces constructions. L'appareil des murs est colossal, c'est-à-dire que les blocs qui les composent sont d'une grande dimension : il en est qui mesurent 1 mètre 50 centimètres de large, 1 mètre 25 centimètres de hauteur, 1 mètre de profondeur, ce qui donne un cube considérable[4]. Les murs transversaux qui séparent les salles demi-circulaires les unes des autres sont les mieux conservés : ils ont encore 4 mètres, jusqu'à 5 mètres de hauteur : comme leur force massive augmente à mesure que les cintres se retirent à droite et à gauche, ils ont lassé plus vite les soldats romains. C'étaient de véritables contre-forts, propres à résister aussi bien à la poussée intérieure des terres qu'aux machines des assiégeants qui battaient

[1] *Punica*, VIII, XCV.

[2] Reliquiæ libri XXXII, XIV (*Excerpt. Photii*, p. 522).

[3] IV, XXII.

[4] Voyez planche II, figure 2.

les fortifications par le dehors. Peut-être le curieux principe qui a présidé à la construction de ces murs avait-il pour but d'ajouter à leur solidité. Quoique les assises paraissent, au premier aspect, réglées, elles ont cependant des saillies et des retraites, des tenons et des mortaises, qu'on dirait empruntés à l'agencement des charpentes. Un certain nombre s'engagent les unes dans les autres comme par des dents d'engrenage, et, devenues par là solidaires, elles offraient aux contre-coups du bélier une secrète élasticité, à laquelle se prêtait la mollesse un peu spongieuse du tuf.

Ce gigantesque travail m'a rappelé la muraille de Jérusalem, telle que nous la font connaître les ouvrages de M. de Saulcy[1] et les photographies de M. Salzmann. Il n'est pas sans une lointaine analogie avec celui de certaines constructions archaïques de la Grèce et de l'Étrurie. Mais il ne faut point presser ces comparaisons. J'insisterai plus volontiers sur le plan général des salles cintrées, qui se succèdent comme une série d'absides, toutes égales, juxtaposées sans interruption. Il aurait été beaucoup plus simple, et surtout plus économique, de faire des chambres carrées. Mais, si l'on considère les anciennes ruines que possèdent les îles de Malte et de Gozzo, on verra que le demi-cercle, ou cul-de-four, est une forme aimée des Phéniciens. A Crendi, on compte jusqu'à quatorze petites salles ainsi terminées. Le port Cothon offre un autre exemple de constructions tout à fait circulaires, tandis que les Grecs, au contraire, préféraient les constructions carrées : leurs tours elles-mêmes étaient le plus souvent carrées. Enfin, quoique les grandes citernes de Carthage aient été refaites et que leur appareil soit romain, il est permis de croire que leur plan est ancien, et que les architectes romains n'ont fait que copier les Carthaginois. Les citernes sont une série de bassins égaux, parallèles, ouvrant sur un corridor commun. N'est-il pas singulier que la même définition se puisse appliquer aux constructions de Byrsa? *Une série de salles égales, parallèles, ouvrant sur un corridor commun.*

J'ai cherché inutilement des traces de l'enduit qu'on appliquait sur le tuf pour le protéger contre l'action de l'air. Pline nous apprend que

[1] *Histoire de l'art judaïque*, p. 170 et suivantes.

les Carthaginois avaient soin de le couvrir de poix ou de bitume, parce que la chaux elle-même l'eût attaqué[1]. En admettant même que ni l'Afrique ni la Sicile ne pussent fournir les matières nécessaires[2], l'emploi du bitume dans les constructions de Babylone[3], et les relations commerciales de Carthage avec l'Asie, rendraient plus vraisemblable une coutume dont l'art devait fort peu s'accommoder. Il est vrai que la nécessité doit passer avant l'art. L'état dans lequel j'ai trouvé les ruines enfouies sous la terre prouve que le tuf avait grand besoin d'être protégé. Les joints intérieurs et secrets sont demeurés intacts et d'une remarquable précision; mais les angles et les joints des surfaces, toutes les parties exposées au contact de l'air, de l'eau, des sels terrestres, ont été rongées. Çà et là sur les blocs, on remarque de grandes plaques friables; si l'on y touche, elles tombent en poudre et laissent un trou, comme pour mieux justifier les critiques de Pline.

J'ai déjà dit que les murs démantelés de Byrsa restèrent enfouis et oubliés pendant plus de cinq siècles, jusqu'au moment où Théodose ordonna de les relever. Les habitants de la nouvelle Carthage ne pouvaient ignorer l'existence de ces ruines. S'ils l'ignoraient, ils la reconnurent bientôt en creusant les fondements des fortifications qu'ils voulaient bâtir. C'était un grand avantage, pour des gens que menaçait l'approche des Vandales, de trouver ainsi des constructions considérables prêtes à servir leurs desseins. Je dois dire maintenant quel parti ils en tirèrent, ainsi que j'ai pu le constater par mes fouilles. Ils commencèrent par chercher les murs puniques de Byrsa, mieux conservés alors qu'ils ne le sont aujourd'hui, on le suppose aisément. Ils en dégagèrent scrupuleusement le plan pour s'y conformer. Quand le soubassement ancien reparut dans un état satisfaisant avec ses assises saines, ils bâtirent simplement par-dessus : c'est pourquoi les pans de

[1] « Sed cura tuentur picando parietes, quoniam et tectorii calce roditur. » (*Hist. nat.* XXXVI, XXII.) Quelle était cette cire *punique* dont les artistes grecs se servaient?

[2] Voyez le Mémoire de M. Dusgate annexé à l'ouvrage de Dureau de la Malle, sous le titre d'Appendice II, page 239.

[3] Pline, *Hist. nat.* XXXV, XV.

murailles romaines, en pierres plates imitant des briques, que j'ai trouvés couchés sur la pente de la colline, affectaient une forme cintrée correspondant au cintre des salles puniques. Elles ont été précipitées par les machines des Arabes, qui renonçaient à défendre Carthage et la démantelaient; mais leur base punique, toujours inébranlable, a résisté à cette seconde ruine, comme elle avait résisté aux efforts de Scipion. Lorsque les architectes romains jugèrent un peu altérées certaines parties des soubassements antiques, ils les visitèrent jusqu'au rocher, s'assurèrent que la surface seule était gâtée, la recrépirent avec du mortier, puis bâtirent également sur cette assiette. J'ai observé des traces de mortier sur certains joints compromis, mais sur les joints extérieurs seulement et sur quelques assises du sommet qu'on avait replacées. Enfin, lorsque les murs puniques n'offrirent point des garanties suffisantes de solidité, on les démolit jusqu'au rocher, et on refit, toujours sur le même plan, des cintres entiers. J'en ai déblayé un qui a encore huit mètres de hauteur, et qui porte avec lui sa date, puisqu'il est construit tout entier en *opus reticulatum*, c'est-à-dire en petites pierres carrées, posées en losange, et qui imitent les mailles d'un filet bien tendu : travail élégant, si goûté sous les empereurs.

Ce n'est pas tout; l'histoire nous apprend que les Vandales laissèrent les fortifications romaines se dégrader à leur tour, et que Bélisaire les fit réparer[1]. Un des cintres, bâti à la hâte, en matériaux irréguliers et de diverses sortes, que déguisait un grossier enduit, atteste ces réparations. Les Vandales qui habitaient Byrsa avaient sans doute ouvert, de ce côté, une brèche par laquelle ils jetaient mille débris. Ces débris, auxquels sont mêlés d'innombrables os d'animaux et de volailles, des cendres qui encombraient le foyer domestique, forment un talus jusqu'à une hauteur de vingt-cinq pieds. Bélisaire ferma cette brèche pour compléter l'enceinte rajeunie de Byrsa.

Un dernier problème reste à résoudre, ou plutôt une dernière justification des historiens qui ont parlé de Carthage doit être produite. Ils disent que les fortifications contenaient plusieurs étages. Leur témoi-

[1] Procop. *De bell. Vand.* I, XXI; *De ædif.* VI, v.

gnage est-il confirmé par les faits? Comme les murs puniques n'existent que jusqu'à la hauteur de 5 mètres, ils ne peuvent porter l'indication des étages. Toutefois, les morceaux de bois à demi brûlés que j'ai trouvés sur le rocher, parmi les cendres, me paraissent provenir des planchers supérieurs. Mais des preuves incontestables sont restées sur le cul-de-four refait par les Romains, le cul-de-four en *opus reticulatum*. Il a encore 8 mètres, plus de la moitié de sa hauteur totale, qui devait être de 15 mètres. Or, à 6 mètres au-dessus du rocher, le cul-de-four est percé d'une rangée de trous où s'engageaient de petites poutres carrées. Certaines entailles sont même légèrement obliques, parce que la forme circulaire du mur l'exigeait. On conçoit que les poutres n'eussent qu'une faible grosseur; elles étaient toujours assez solides, puisque le plancher n'avait que 3 m. 50 cent. de portée, les salles n'étant pas plus larges. On remarquera, en outre, combien les mesures répondent à celles que donnent les historiens. D'ordinaire, les étages superposés vont en diminuant, c'est une loi de construction aussi bien que de perspective. Puisque le premier étage avait 6 mètres de hauteur, le second en devait avoir 5, le troisième 4, ou peu s'en faut. En additionnant ces trois chiffres on retrouve les 15 mètres qui sont la hauteur totale des fortifications, selon les auteurs.

Enfin, j'ai découvert au pied des remparts certains fragments dont je m'exagère peut-être l'importance, car j'ai cru, non-seulement qu'ils indiquaient l'existence des étages, mais qu'ils avaient dû servir à la décoration extérieure des murs. On doit accueillir les suppositions qu'ils m'ont inspirées avec la plus grande défiance. Ces fragments sont dessinés à la planche II; ils se ressemblent beaucoup, quoique de proportion et de matière différentes. Le plus grand (fig. 3), qui n'a pas cependant plus de 20 centimètres de largeur, est en calcaire gris, beaucoup plus dur que le tuf[1]. Il représente une croix dont les quatre bras ont pour centre une rosace très-simple, avec un contour saillant et un contour creux

[1] Les temples de Sélinonte, ville dont le territoire touchait aux possessions des Carthaginois, en Sicile, étaient en tuf; leurs corniches et les parties destinées à recevoir des ornements peints ou sculptés étaient en calcaire plus dur.

qui se fondent; c'est tout à fait la rosace qu'on voit sur les stèles phéniciennes. La croix ressort en demi-relief sur une pierre unie, dans laquelle elle est sculptée; le relief est de 10 centimètres, le dessin ne l'indique point assez. La seconde croix (fig. 4) est un peu plus petite, elle n'a que 11 centimètres. Ses branches sont nécessairement plus minces et elle est en marbre, au lieu d'être en calcaire[1]. Elle a 3 centimètres de relief. Enfin, la troisième est en marbre également, plus petite encore, avec 1 centimètre seulement de relief; le nombre de ses bras a été augmenté pour éviter la maigreur (fig. 5). Toutes les extrémités de ces trois fragments sont brisées; elles représentent ce qu'on appelle en architecture un *arrachement*, preuve assurée qu'elles tenaient à autre chose et se rattachaient à une décoration plus générale. Cette triple décoration, de proportion décroissante, trouvée à une telle place, paraissait si bien répondre aux trois étages de la muraille, que je n'ai pu m'empêcher d'y voir une frise extérieure, d'un caractère primitif qui convenait à un édifice militaire. On verra à la planche II la restauration que j'en propose. La différence des teintes indiquera suffisamment les parties qui existent, les parties que je restitue. La répétition d'une figure géométrique, reportée à l'infini sur elle-même et variée par la fantaisie, est le principe de l'ornementation qu'aiment les Arabes et à laquelle ils ont donné leur nom. Les Arabes, cependant, n'ont rien inventé: ils n'ont fait que transformer l'héritage des Byzantins et du vieil Orient. Les arabesques remonteraient-elles donc jusqu'aux Phéniciens?

[1] On ne saurait admettre que les Romains, en restaurant à la hâte les murs de Byrsa, aient voulu reproduire leur décoration ancienne aussi bien que leur plan. Il est certain que le travail de ce second fragment et celui du troisième est plus délicat que celui du premier. Toutefois il ne faut point oublier que les sculptures de Sélinonte (j'aime à citer la ville grecque qui avait le plus de relations avec Carthage) nous offrent des têtes, des mains et des pieds en marbre blanc, ajustés sur des bas-reliefs en pierre. Les Carthaginois, voulant exécuter une frise d'une proportion plus petite, employèrent une matière qui se pouvait tailler avec plus de finesse, c'est-à-dire le marbre. Quant au fragment n° 5, il ressemble tellement à un fragment d'arabesque, que je l'aurais attribué à un plafond arabe, sans sa provenance. C'est ce fragment, surtout, que je ne publie qu'avec toutes sortes de réserves.

Je m'arrête; je serais blâmable, si j'osais, devant un si petit nombre d'éléments, établir une théorie au lieu de poser une simple question.

V. — Le palais romain au-dessous de Saint-Louis.

L'acropole de Carthage n'est d'un accès facile que du côté de l'orient. Du côté de l'occident, elle n'offre qu'un passage oblique, qui devait correspondre à la petite poterne [1]. L'entrée de l'acropole était donc à l'est, selon toutes les vraisemblances, et la façade des monuments regardait la mer. Dans les anciens temps, on y montait par un escalier de soixante marches, qui pouvait s'accommoder aux exigences des fortifications et disparaître en cas de guerre. J'ai déjà dit qu'il était croyable que les Romains n'avaient point eu besoin de rétablir l'escalier, puisqu'ils n'avaient point rétabli les fortifications. Ils changèrent la pente et disposèrent au-dessous du nouveau temple d'Esculape des édifices considérables, dont l'histoire nous apprend l'existence et la situation. Le palais du proconsul romain, la curie ou salle des réunions du sénat, la bibliothèque publique, étaient de ce côté. Plus tard, Justinien fit ajouter au palais une chapelle consacrée à la Vierge. De toutes ces constructions, il ne reste d'apparent que huit citernes, figurées sur mon plan général, des murs qui soutiennent les terres, quelques débris épars sur le sol. Il n'était donc pas sans intérêt d'éclaircir un point capital de la topographie de Byrsa. Je ne pouvais espérer découvrir aucune ruine punique dans une partie bouleversée par les architectes romains. Mais, comme les monuments romains eux-mêmes étaient les plus importants de Carthage, ils suffisaient pour exciter tous mes efforts.

Les murs qui entourent l'église de Saint-Louis forment une enceinte octogonale, où il n'est point aisé de faire des fouilles. L'entrée principale est à l'ouest; dès qu'on l'a franchie, on voit les logements du chapelain, du gardien et diverses dépendances de leurs habitations; ensuite, un petit bois de pins, trop précieux, dans un pays brûlé par le soleil, pour qu'on ose y toucher. L'église est située à peu près au centre de l'enceinte;

[1] Appien, VIII, cxxx.

une esplanade la précède, à droite est un bassin sans eau avec un fond de mosaïque; à gauche, une belle statue de Mercure et quelques fragments antiques lui font pendant et sont dominés par des colonnes de marbre avec des chapiteaux rapportés. Jusqu'ici il ne m'était point permis de faire donner le moindre coup de pioche, ce qui eût été d'autant plus dangereux, que l'église n'est point établie sur des fondations bien solides. Elle est bâtie en partie sur une ancienne citerne qu'on a comblée, et qui a dû s'affaisser un peu, comme le prouve une lézarde qui fend du haut en bas l'abside.

Mais, quelques mètres plus loin, l'esplanade cesse et le jardin de Saint-Louis descend en pente. Cette partie est à peu près inculte; je pouvais la retourner sans scrupules, en ne touchant pas toutefois à l'angle sud-est, où des marins français morts à la Goulette avaient été enterrés. L'examen des lieux m'assurait que le temple d'Esculape n'avait pu s'élever que sur le plateau que l'architecte français avait choisi instinctivement comme la situation la meilleure pour son église. Cette supposition se changea en certitude lorsque j'eus découvert le gros mur qui devait servir de péribole au temple. Le mur a plus de deux mètres d'épaisseur[1], et il se continue en dehors de l'enceinte de Saint-Louis. Je l'ai suivi par une série de sondages pendant près de cent mètres. Cette puissante construction retenait les terres, et je n'avais point à craindre que mes travaux nuisissent à la solidité de l'église. Je plaçai mes ouvriers en deçà du mur et fis ouvrir deux tranchées perpendiculaires à la face de l'acropole, au milieu de la pente et dans l'axe d'un mouvement général qu'elle suivait avec une certaine régularité. Il me semblait sentir à travers le sol la main des hommes et leurs œuvres enfouies.

En effet, à quelques mètres de profondeur, mes Arabes rencontrèrent le sommet d'une abside, ou cul-de-four, qui avait dû terminer une voûte d'une assez grande portée, ainsi que les arrachements en faisaient foi. Nous pénétrâmes sous ce cul-de-four, dont la demi-coupole s'avançait en saillie au-dessus de nos têtes. Il avait 6 mètres 25 centimètres

[1] Voyez le plan général, planche I, fouilles I.

de diamètre et annonçait un édifice considérable, comblé ultérieurement par des débris de toute sorte, et qu'il faudrait déblayer dans toute sa hauteur. Sans descendre davantage, je résolus de reconnaître par les crêtes le plan du monument. Un fossé fut creusé le long de ces crêtes : à droite du cul-de-four, je trouvai un mur de séparation, puis un autre cul-de-four, puis un troisième et un quatrième, juxtaposés, parallèles, d'un diamètre égal. Là paraissait finir le monument. Je me reportai donc à gauche du cul-de-four qui avait été découvert le premier et qui, par sa décoration plus soignée, semblait être le centre de tout l'édifice. Mes prévisions se réalisèrent. Un cinquième cul-de-four existait sur la gauche, et je ne doute point que le sixième et le septième, nécessaires à la symétrie, n'eussent été reconnus sous terre, si le cimetière ne m'eût arrêté. J'aurais pu demander à l'évêque de Tunis l'autorisation d'exhumer les morts pour les ensevelir à une autre place. Mais cette autorisation était très-difficile à obtenir, et je jugeais, du reste, que la partie du monument que j'avais à déblayer exigerait plus de temps et plus de ressources que je n'en avais devant moi. Le développement des sept salles parallèles était de plus de 50 mètres de façade, chacune comptant, avec son mur de séparation, 7 mètres 25 centimètres. Nous entrions par la voûte : il fallait donc enlever une quantité énorme de terre et de débris pour arriver jusqu'au dallage. Forcé de me restreindre, je choisis l'abside centrale et l'abside adjacente à droite. Les travaux devaient être singulièrement compliqués par la nécessité d'emporter les déblais hors de l'enceinte de Saint-Louis et de les jeter sur la pente de la colline à une assez grande distance. Je les employai à former une esplanade au delà de la route carrossable qui monte à Saint-Louis. Cette esplanade s'avance vers la mer, domine la plaine, le forum et les ports de Carthage.

Pour bien comprendre la position du monument que je vais décrire, il faut se rappeler qu'il est situé sur la pente de Byrsa et que les niveaux des divers édifices étaient nécessairement différents. Au sommet était le temple d'Esculape, sur une terrasse qu'entourait le mur massif du péribole. Au-dessous de cette terrasse, adossé au péribole, un monument avait été construit, mais à quarante pieds plus bas, afin de ne point masquer le temple. Ce monument, composé de sept salles parallèles et

voûtées, appuyait les culs-de-four qui terminaient le fond de chaque salle sur le mur d'enceinte du temple [1]. C'est pourquoi, plus tard, lorsque les voûtes s'écroulèrent sous la main des Arabes, les culs-de-four résistèrent par la force de leur position bien plus que par leur propre force. Je commence par décrire le cul-de-four central.

J'ai déjà dit qu'il a 6 mètres 25 centimètres de diamètre. Sa hauteur est d'un peu plus de 8 mètres, mais, comme le sommet de la voûte manque, il est probable que la hauteur totale était de 10 mètres. Toute la partie supérieure, qui a la forme d'une demi-sphère, est ornée de caissons en stuc blanc. Ces caissons sont des losanges qui suivent les contours de la coupole, en s'élargissant ou en se rétrécissant, selon les besoins de la perspective. Ils sont décorés de moulures en relief, qui représentaient des oves, des fers de lance et des canaux de beaucoup plus petite proportion. J'ai remarqué encore quelques traces de couleur, que l'action de l'air a fait promptement disparaître. On devine que cette décoration, aussi bien que le monument tout entier, sont de style romain et remontent aux empereurs, qui ont voulu embellir à l'envi la colonie de Carthage.

Au-dessous des caissons il y a un rang de briques, épais de 40 centimètres. C'est le seul échantillon de construction en brique que j'aie trouvé à Carthage. Plus bas commencent des assises de tuf d'une grandeur modérée et qui vont jusqu'au sol. Elles portent des trous de crampons, qui annoncent un revêtement de marbre enlevé ou tombé. On voyait, en effet, mêlés à la terre qui remplissait l'édifice, de nombreux fragments de serpentin, de porphyre, de cipollin, de marbre veiné de Numidie. Le peu d'épaisseur de ces plaques mutilées prouvait assez qu'elles servaient de revêtement. Ces plaques, outre les crampons de bronze qui les retenaient, avaient pour lit cinq centimètres de ciment romain; le ciment reste encore par places. Les racines de fenouil, qui pénètrent à une grande profondeur, se sont glissées entre le mortier et la pierre, et ont peu à peu détaché le mortier.

A un mètre et demi au-dessus du sol, l'abside est rétrécie par une

[1] Voyez le plan de Byrsa, fouilles I et lettres *a*, *b*.

sorte de base circulaire qui en remplit le contour. La face horizontale et la face verticale étaient revêtues de marbres précieux : non-seulement le ciment mêlé de grands tessons se voit encore, mais des crampons de bronze sont restés en place. On avait craint sans doute que des crampons en fer ne fissent éclater le marbre ou n'en altérassent la pureté, en se rouillant. La première idée que ce banc fit naître en moi (il est indiqué sur le plan général à la lettre *a*) fut celle d'un triclinium. Je me demandai s'il n'avait point servi de lit à des convives illustres et si cette salle n'était point la fameuse *Delphica*, la salle des festins où s'élevait un grand trépied, souvenir du trépied de Delphes, pour poser les coupes[1]. Il serait possible aussi que ce banc, qui remplit le fond de l'abside, eût servi de piédestal continu à une série de statues, de bustes, décoration digne d'une bibliothèque ou du lieu où se réunissait le sénat, puisque nous savons que la curie et la bibliothèque publique étaient près du temple d'Esculape. Mais il faut convenir que, dans ce cas, le piédestal eût été bien bas. Nous verrons si la salle voisine fournira quelques renseignements de plus. Cette salle centrale était pavée avec une grande magnificence. Une mosaïque de marbres précieux lui servait de dallage, mosaïque qui formait de grands dessins géométriques, des rosaces variées. Tous les éléments en étaient dispersés, mais on les retrouvait dans la dernière couche de débris qui recouvrait le sol. J'ai recueilli une grande quantité de ronds, de triangles, de carrés, de losanges, de quarts de rond, de trapèzes, en marbre blanc de Felfellah, en porphyre, en serpentin, en marbre veiné de Numidie. Le sol était revêtu d'un ciment épais, dans lequel ces marbres étaient jadis scellés. La chute des voûtes et des décombres qui ont rempli les salles a détruit cette belle décoration, qu'on serait presque tenté de recomposer ainsi qu'un jeu de patience.

Le cul-de-four qui est à droite du spectateur (lettre *b*), lorsqu'il se place en face du centre de l'édifice, est moins richement orné que le cul-de-four central. Il n'a ni caissons, ni moulures, ni revêtements de marbre, mais seulement un enduit de stuc qui a dû jadis être peint.

[1] Procope, *De bello Vandal.* l. I, c. XXI, et II, XXVI.

De grandes taches noirâtres, qu'on aperçoit çà et là, paraissent provenir de couleurs décomposées. L'enduit est double, c'est-à-dire qu'une couche très-mince de stuc est étendue sur une couche de mortier plus épaisse. L'humidité a fait soulever le stuc, qui tombait à mesure qu'on emportait les terres qui le pressaient. Plus bas, la construction est la même que dans le cul-de-four principal. Ce sont des assises de tuf régulières; malheureusement, les Arabes, qui ont l'industrie des taupes pour pénétrer dans le sol par d'étroits boyaux et y chercher des matériaux qu'ils vendent, ont jadis rencontré ce mur. Ils ont retiré sur le côté plusieurs rangs de pierres, puis se sont arrêtés précipitamment, menacés sans doute par un éboulement, car j'ai retrouvé, enfoncé entre deux assises, un coin de fer qu'ils ont abandonné et que la rouille rongeait depuis nombre d'années. L'éboulement qu'ils ont craint et préparé était inévitable; j'ai dû m'y résigner, et il s'est produit sans accident dès que les terres ont été enlevées. Toutefois, comme je déblayais de haut en bas et ne connaissais point l'état des fondations, je n'ai poussé mes travaux qu'avec une extrême circonspection, de peur d'accidents graves, et ne les ai point étendus autant que je l'aurais souhaité. Je suis descendu jusqu'au sol, c'est-à-dire jusqu'au rocher, parce que le dallage a disparu.

Au fond de cette seconde salle se trouve, non plus un banc circulaire, mais un grand piédestal carré, qui a pu être aussi un tribunal sur lequel siégeait un magistrat. Si c'était un piédestal, telle est sa dimension, qu'il n'a pu porter qu'une statue colossale ou équestre. Si c'était un tribunal, il faudrait croire que le monument qui nous occupe est bien réellement le palais du proconsul romain et qu'à côté de la Delphica, salle des festins, nous rencontrons la salle des jugements où les proconsuls romains, les rois vandales, Bélisaire, Salomon, Héraclius et tous les gouverneurs envoyés de Byzance, auraient rendu la justice[1].

Sur le côté gauche du cul-de-four, presque au sommet du mur et à la naissance du cintre, on voit une très-petite niche, qui n'a que 20

[1] L'*Atrium sauciolum*, dont parlent les *Actes des martyrs* (Ruinart, p. 217) était dans une autre partie de la ville, *ad Sexti*.

centimètres de haut sur 10 de large. Elle a été taillée après coup dans la muraille et porte des traces de couleur rouge. Quatre trous de scellement aux quatre coins, des rainures d'engagement, attestent que cette niche était fermée anciennement par une porte solide. Je n'ai pu encore m'expliquer quelle était sa destination. Ce qui est certain, c'est qu'elle a été creusée d'une façon grossière et dans les bas temps, plusieurs siècles après la construction du palais.

Enfin, deux autres salles à droite de cette dernière et une cinquième salle, à gauche de la salle principale, sont terminées également par des culs-de-four. J'en ai dégagé seulement le sommet, qui est revêtu de stuc et n'offre aucune particularité digne d'être remarquée. Là se sont arrêtées mes explorations; la nécessité de revenir à Paris pour ouvrir mon cours d'archéologie me forçait de quitter l'Afrique. D'ailleurs, je ne pouvais me dissimuler combien de temps et de dépense exigerait le déblai d'un monument qui avait 152 pieds de largeur, une longueur indéterminée, et qui était enseveli dans toute sa hauteur. J'avoue cependant mon profond regret de n'avoir pu en découvrir une étendue assez considérable pour me permettre d'apprécier le plan complet et de décider, d'après ce plan, quel édifice de la Carthage impériale j'avais retrouvé. Nous savons par les historiens que plusieurs monuments étaient situés auprès du temple d'Esculape : une église consacrée à la Vierge, bâtie par l'ordre de Justinien[1], la curie où se réunissait le sénat[2], la bibliothèque publique de Carthage[3], le palais du proconsul, qui fut aussi le palais des rois vandales[4].

On ne peut reconnaître l'église de la Vierge dans un édifice composé de sept salles différentes. Si l'on voulait supposer que ces salles sont des absides plus profondes et doivent s'ouvrir sur un espace commun, on sera arrêté par cette considération que la hauteur des voûtes n'est que de dix mètres, tandis que la largeur de l'église eût été de cinquante

[1] Procope, *De ædific.* VI, v.

[2] Voyez Dureau de la Malle, p. 153.

[3] *Ibidem.*

[4] Dans le premier chapitre de ce mémoire, j'ai réuni tous les textes qui fixent la position du palais du proconsul.

mètres : disproportion inadmissible. Comment croire qu'on eût fait rien de pareil à Carthage, la troisième ville de l'empire, sous Justinien, le fondateur de Sainte-Sophie? D'ailleurs l'église de la Vierge n'était point isolée : elle était annexée au palais des proconsuls.

Il semble qu'il faille écarter aussi l'idée de la curie; car les réunions d'un sénat demandent une vaste enceinte, et non point sept chambres séparées. Au temps de la Carthage punique, la curie était sur le forum, de même qu'à Rome la curie Hostilia. Par un nouveau trait de ressemblance, le sénat de Carthage, lorsque ses séances devaient être secrètes, se réunissait dans le temple d'Esculape; ainsi le sénat de Rome s'assemblait dans le temple de la Concorde, pour délibérer en secret. Il est inutile de dire que, dans la colonie romaine, le sénat n'eut plus sa grandeur passée, sans que cependant cette décadence permette d'affirmer qu'il n'y avait plus deux curies. Du moins ne connaissons-nous, à cette époque, que la curie qui était dans Byrsa et que je serais tenté d'identifier avec le temple d'Esculape, ce qui mettrait hors de cause les ruines dont nous cherchons en ce moment la destination. Car le rhéteur Apulée, prononçant un discours dans le théâtre de Carthage, à l'occasion d'une statue qui lui était votée, disait qu'il se croyait dans la curie ou dans la bibliothèque, lieu ordinaire de ses leçons[1]. Or, d'après son propre aveu, il professait dans le temple d'Esculape, car, dans ses *Florides*, je trouve cette phrase : « Percontari quæ ego pridie in templo Æsculapii disse« ruerim[2]. » Il est vrai qu'on pourrait donner un sens extensif aux mots *in templo Æsculapii*, et en conclure que la curie et la bibliothèque étaient dans l'enceinte consacrée à Esculape. Alors même, les ruines récemment découvertes étant en dehors du mur du péribole et adossées à ce mur, on ne saurait leur appliquer les désignations d'Apulée.

Les mêmes considérations m'empêchent de nommer la bibliothèque publique de Carthage, quoique le plan paraisse mieux se prêter à une telle attribution. On conçoit, en effet, des salles séparées, des piédestaux et des statues pour les décorer, des supports continus pour les

[1] *Florid.* p. 141.
[2] *Ibid.* p. 146.

boîtes à manuscrits. Mais la bibliothèque était dans l'enceinte consacrée à Esculape, comme si le même dieu devait présider à la santé du corps et à la nourriture de l'âme. Il ne reste donc que le palais des proconsuls. Sans trancher prématurément une question qui ne peut être résolue que par un déblai complet, j'avoue que les ruines répondent assez à l'idée qu'on se fait d'une habitation consulaire. Ces sept grandes salles, voûtées, ornées de reliefs et de peintures, avec des statues et des marbres précieux, ouvrant toutes sur la mer, étaient la partie la plus importante d'un vaste ensemble de constructions. Les traces de ces constructions percent çà et là sous le sol, en dehors de l'enceinte de Saint-Louis. J'ai marqué sur mon plan huit citernes encore intactes, qui recevaient toutes les eaux des terrasses et qui indiquent la limite du palais de ce côté. Non loin, un grand mur de soutenement donne également cette limite; il y avait là jadis une esplanade qui dominait la ville basse, les quais, les ports, le forum, dont le bruit montait jusqu'aux oreilles du proconsul Pison[1]. La situation était admirable, en face de la mer, à l'abri des vents du nord, sur la colline la mieux aérée et la plus saine de Carthage. Ce ne serait point, non plus, une coïncidence sans valeur, que de pouvoir reconnaître, dans les deux salles que j'ai commencé à découvrir, la *salle des festins* et la *salle des jugements*. Mais je n'insisterai point davantage sur une hypothèse que des fouilles ultérieures peuvent seules justifier.

VI. — Les temples d'Esculape et de Jupiter.

Pendant que mes Arabes déblayaient le palais romain, ils retiraient fréquemment, parmi des débris de toute sorte, des fragments de colonnes, de chapiteaux, de frises, en marbre blanc de Felfellah. Ces fragments, que je faisais mettre à part aussitôt, offraient les mêmes proportions, le même style; ils provenaient d'un monument d'ordre corinthien, dont la beauté était certainement bien supérieure au caractère de l'édifice où ils se trouvaient. Il était sensible, d'ailleurs, qu'ils

[1] Tacite, *Hist.* IV, xxxviii.

ne pouvaient avoir appartenu à aucune partie de cet édifice, qui était revêtu, soit de marbre de couleur, soit de stuc peint. Enfin, comme ils ne se rencontraient que dans les premières couches de terrain et disparaissaient à mesure que l'on arrivait aux couches plus basses, il était évident qu'ils étaient tombés du sommet du plateau auquel le palais romain était adossé. Or nous savons que, sur ce plateau, s'élevait le temple d'Esculape. Lorsque Carthage fut détruite pour la seconde fois, les ruines du temple roulèrent en partie sur les ruines du palais qui était situé quarante pieds plus bas : la poussière, la terre entraînée par les pluies, les herbes et les fenouils, dont les racines pénètrent à trente pieds sous le sol, les recouvrirent. Ainsi averti, je reconnus, parmi un certain nombre de fragments de sculpture et d'architecture qui ont été recueillis sous les portiques qui entourent l'église de Saint-Louis, des morceaux de chapiteaux et de corniches exactement semblables à ceux que je réunissais moi-même. L'architecte français qui avait bâti la chapelle les avait trouvés en creusant les fondations, et il avait eu le soin de les faire encastrer dans les murs des portiques, à l'abri des intempéries. Comme la chapelle de Saint-Louis occupe une partie de l'emplacement du temple d'Esculape, il était naturel de faire ces découvertes, et il est très-regrettable que M. Jourdain ne les ait point poussées davantage, avant que l'église achevée écartât définitivement les recherches.

Le temple d'Esculape était le plus célèbre et le plus riche parmi les temples de l'ancienne Carthage[1]. Les auteurs nous apprennent seulement que les Romains l'avaient rebâti[2]; nous saurons désormais avec quelle magnificence. L'édifice tout entier était en marbre blanc, comme le Parthénon, comme le temple de Jupiter Olympien et les autres monuments de la magnifique Athènes. Il était d'ordre corinthien : les débris de chapiteaux, de pilastres, les rinceaux des frises montrent avec quelle élégance et quelle pureté l'ornementation avait été traitée. Le style me

[1] Appien, VIII, cxxx.

[2] Apulée, *Florid.* p. 146. A chaque pas, on trouve des preuves de la fidélité scrupuleuse des nouveaux Carthaginois à relever les anciens temples. Non-seulement ils refirent aussi le temple de Saturne, mais ils rétablirent les sacrifices humains, qui durèrent jusqu'au proconsulat de Tibérius. (Tertull. *Apolog.* VIII, 2.)

paraît celui des beaux temps de l'architecture romaine sous l'empire. Les colonnes étaient cannelées et concaves dans leur partie supérieure; dans la partie inférieure les cannelures étaient convexes. Chaque cannelure avait 9 centimètres de corde; les baguettes qui les séparaient avaient 3 centimètres de largeur; donc, en supposant vingt-quatre cannelures, on compte que les colonnes avaient 2 mètres 88 centimètres de circonférence, près de neuf pieds. Parmi les fragments de corniches et de frises, j'ai mesuré des oves qui ont 10 centimètres de hauteur sur 16 de largeur, des perles qui ont jusqu'à 8 centimètres de diamètre dans leur plus grand axe. Les feuilles d'acanthe qui forment, soit les chapiteaux, soit les rinceaux des frises, sont d'un travail délicat et d'un effet large. Je ne doute point qu'en continuant à enlever les terres on n'y découvre de nouveaux morceaux qui fourniraient à un architecte expérimenté tous les documents d'une restauration scientifique. C'est ainsi que les fouilles au-dessous de Saint-Louis, non-seulement confirment nos hypothèses sur l'emplacement du temple d'Esculape, mais jettent une lumière précise sur le temple lui-même.

Une autre temple m'a été révélé par un bas-relief en marbre que j'ai découvert en exécutant les fouilles D. Ce bas-relief est brisé (il n'a plus que 34 centimètres de haut sur 23 de large); mais, par une rare fortune, il représente encore dans sa hauteur un temple d'ordre ionique, d'une charmante proportion, avec son péribole qui masque la base des colonnes. En avant de ce monument, qui est figuré en petit et en perspective, comme un fond de tableau, il y a une couronne de chêne, avec des glands entremêlés au feuillage. La plus grande partie de la couronne manque : peut-être portait-elle au centre une inscription votive, car le bas-relief est lui-même votif. (Voyez planche II, figure 6.) Le chêne était consacré à Jupiter, Jupiter avait un temple à Carthage[1]; je me suis donc demandé si ce n'était point le temple de Jupiter, tel que l'ont bâti les Romains, que j'avais sous les yeux. Une autre question s'offrait ensuite tout naturellement : le temple de Jupiter n'était-il pas situé dans Byrsa? les Romains ne l'ont-ils pas élevé dans l'acropole, en souvenir

[1] *Momum. vet. ad Donatist.* p. 162, Dupin, 1702.

de Jupiter Capitolin? J'ai examiné avec soin le terrain autour du lieu où le bas-relief avait été trouvé. A peu de distance, un mur de soubassement, qui est dessiné sur le plan général de l'acropole, existe encore à fleur du sol. Entre ce mur et l'angle sud-est de Byrsa s'étend un espace tout à fait propre à contenir un temple, qui aurait été parallèle au temple d'Esculape, orienté comme lui. Mais je ne voudrais point insister sur des suppositions qui se déduisent de telle sorte et qui finiraient par paraître chimériques. Tout ce qu'il m'est permis d'affirmer, c'est que ce fragment de bas-relief est d'une grande importance, puisqu'il nous fait connaître un temple ionique de Carthage et peut-être de Byrsa[1].

VII. — Les futures explorations à Carthage.

Le temps m'était compté à Carthage : je n'ai pu prolonger mes recherches autant que je l'aurais voulu. Bientôt j'irai les reprendre, et m'établir pendant quelques mois encore en Afrique; mais je ne me dissimule point que les efforts d'un particulier, si persévérants qu'ils soient, ne peuvent obtenir que de modestes résultats. Il faut les ressources dont un gouvernement dispose : puisse l'exemple de l'Angleterre, qui vient d'enfouir une somme considérable dans le sol de Carthage, être tôt ou tard

[1] Deux inscriptions, l'une grecque, l'autre latine, ont été retrouvées sur le plateau de Byrsa et y ont été sans doute apportées jadis. L'inscription grecque paraît votive :

ΑΝΤΙΦΙΛΩ ꝺ ΗΡΩΙ
ΔΕΜΑϹΚΑΙΑΤΕΙΡΕΑ
ΦΩΝΗΝ

L'inscription latine est une épitaphe chrétienne :

LOCATA INNO
CA IN PACE
VIXIT ANNIS
XVIIII
☧

suivi! Seulement, on devra adopter un système tout opposé au système de M. Davis, qui ne cherchait que des objets propres à orner le Musée britannique. Ce sont les monuments eux-mêmes, leurs ruines mutilées mais instructives, les traces de la vieille cité phénicienne, presque effacées et si précieuses, les splendeurs de la colonie romaine, que n'ont pu complétement détruire les dévastations de quinze siècles, c'est l'architecture, reflet fidèle de l'histoire d'un peuple, souvent aussi éloquente que ses souvenirs, qui doit être le but de fouilles désintéressées. J'appelle fouilles désintéressées celles qu'on entreprend, non pour rapporter des objets antiques dont la valeur excède facilement ce qu'on a dépensé, mais pour faire reparaître au jour une cité perdue, une civilisation oubliée, des édifices qui ne se peuvent transporter. Quel que soit le pays qui revendique un jour cette tâche, j'ai cru devoir consigner, à la fin du présent mémoire, des observations qu'une longue étude du sol m'a suggérées; peut-être épargneront-elles aux futurs explorateurs des débuts pleins d'incertitudes et de déceptions. J'indiquerai les points de la topographie de Carthage qui me paraissent promettre aux fouilles d'intéressants résultats.

Avant tout, le palais romain qui est au-dessous de la chapelle de Saint-Louis sera aisément déblayé. La France, qui possède dans l'enceinte même de Saint-Louis la ruine la plus belle et la mieux conservée qu'il y ait à Carthage (je n'excepte que les citernes), ne peut négliger d'embellir un territoire qui lui appartient. Par une rare fortune, l'axe de cet édifice est l'axe de l'église; et l'abside centrale, qui est plus richement décorée, correspond exactement à la grille du jardin et à la porte de l'église; de sorte qu'en enlevant les terres, on exhaussera Saint-Louis sur un soubassement de sept coupoles, qui lui formeront un piédestal grandiose. Les déblais serviront à terminer l'esplanade en avant de la grille, que j'ai déjà sensiblement étendue, afin qu'elle commande la mer et une vue qui est admirable. A mesure que le plan deviendra distinct, on pourra se faire une idée plus précise de la destination de ce monument et lui assigner un nom que je n'ai point osé lui donner. Il est à supposer que les salles se prolongeront en dehors des murs de Saint-Louis et passeront sous la route carrossable qui tourne autour des murs. Mais

il sera facile de reporter cette route sur l'esplanade, et de démolir le mur lui-même pour le reconstruire plus loin, en agrandissant l'enceinte dans laquelle toutes les ruines seraient comprises. Ce soin regarde évidemment le Gouvernement français, et j'aime à croire qu'il revendiquera tous ses privilèges de propriétaire.

A l'angle nord-est de l'enceinte, on voit des débris de constructions arrachés et jetés sur le sol, tandis qu'on sent quelques murs percer sous terre. Il sera important de faire là des recherches, de même qu'un peu plus bas, sur la pente de la colline. Je suis porté à croire que le chemin qui montait à Byrsa passait de ce côté, et qu'il devait être bordé de constructions. En ouvrant une large et profonde tranchée et en rejetant les terres sur la pente qui est au-dessous de la route, on découvrira peut-être les éléments du problème. L'escalier de soixante degrés qui, au temps de la Carthage punique, conduisait au temple d'Esculape, fut-il refait par les Romains? Le remplacèrent-ils par une rampe douce et accessible aux chars? Le palais du proconsul, substitué aux anciennes fortifications, n'exigea-t-il pas un changement complet dans le système qui donnait accès à l'acropole? Dans toute cette partie de Byrsa, il y a une accumulation assez considérable de terre et de débris qui ont dû protéger des ruines dignes d'être cherchées.

J'en dirai autant de la petite entrée que je suppose avoir existé à l'ouest de Byrsa. Elle est marquée sur mon plan. En sondant le sol, en ouvrant les talus qui s'avancent obliquement de chaque côté du passage, il est possible qu'on trouve quelques indications antiques.

Les murs puniques de Byrsa, que je n'ai découverts que sur une longueur de 40 mètres, offrent une ample matière aux recherches. Il est naturel de penser qu'on les retrouvera sur tout le flanc méridional de l'acropole, inégalement conservés, remaniés à diverses époques, mais à des époques si diverses, qu'il est aisé de reconnaître la main des Carthaginois, celle des Romains et celle des Byzantins. Il est même permis d'espérer qu'en déblayant toute la ligne des fortifications, travail considérable, on fera reparaître au jour des ruines plus complètes et plus instructives. Non-seulement on doit attendre des détails mieux caractérisés, des appareils plus beaux, des accidents plus curieux; il est, en outre,

probable qu'on retrouvera tel élément du problème qui m'a échappé, par exemple la trace des communications avec l'intérieur de la citadelle et quelques débris incontestables des portes qui devaient s'ouvrir, soit sur le derrière des salles circulaires, soit plutôt sur le corridor qui les desservait toutes. Il ne faut point se dissimuler que la quantité de terres à enlever sera énorme, sur une longueur de 400 mètres. Mais on peut choisir un ou deux points : la direction et le plan des murs de Byrsa étant connus, on prendra ses mesures avec une précision mathématique, de façon à économiser le temps et la dépense.

Le problème des fortifications puniques n'a point été complétement résolu par la seule découverte des murs de la citadelle. Les murs qui défendaient la ville basse et coupaient l'isthme, quoiqu'ils fussent semblables à l'extérieur, devaient différer sensiblement par leurs dispositions intérieures. Il fallait, au rez-de-chaussée du moins, des salles et des passages plus larges, afin de loger les trois cents éléphants dont parlent les historiens. Ce qui servait de magasin dans l'acropole, lieu peu accessible à des animaux monstrueux, se transformait en écurie dans la plaine. Combien il serait à souhaiter qu'on trouvât les ruines de cette muraille! Elles existent vraisemblablement, à une assez faible profondeur, sous les champs d'orge et sous les oliviers. Des mouvements de terrain qui forment de longues lignes droites, entre le lac de Tunis et le lac de Soukara, m'ont fait songer plus d'une fois à interroger le sol. Il était malheureusement difficile de m'entendre avec les propriétaires des moissons qu'il fallait détruire, des arbres qu'il fallait arracher. D'ailleurs, ces mouvements de terrain ne pouvaient-ils être plutôt la trace des circonvallations creusées par les Romains pendant leurs différents siéges? Toutefois, pour encourager ceux qui voudront tenter l'entreprise, je leur dirai que les Arabes n'ont ni connu ni détruit les restes des fortifications puniques qui sont ensevelies dans la plaine. Je n'ai aperçu aucune marque de leur fatal passage, tandis que, sur les hauteurs, il est aisé d'admirer avec quelle minutieuse patience ils ont détruit l'enceinte romaine bâtie sous Théodose. Cette enceinte était beaucoup plus petite que celle de la Carthage phénicienne. Les Romains étaient remontés sur les collines qui terminent la presqu'île et

avaient établi leur système de fortifications sur une ligne de défense plus restreinte, mais préparée par la nature. Falbe, sur sa carte, a très-bien indiqué une partie de ces fortifications du n° 110 au n° 111, c'est-à-dire depuis la maison de campagne du Sabab-taba jusqu'à la route qui conduit aux citernes de Malqâ; mais il en a omis la partie la plus considérable, que j'ai reconnue jusqu'au village de Douar-el-Schott et au delà. Les Arabes ont jadis découvert cette muraille, qui était enterrée à peu de profondeur au-dessous du sol. Ils l'ont démolie pierre par pierre, avec soin, de façon à ne point toucher à la terre, qui s'était tassée et durcie par l'effet des siècles. Les pierres enlevées, il est resté un fossé large de près de quatre mètres, qui est comme le moulage en creux de la muraille disparue. Grâce au ciel, les Arabes n'ont rien fait de semblable pour les fortifications puniques.

Je ne puis rien dire du forum et des monuments qui touchaient à ce grand centre de la vie politique. C'était, au printemps dernier, une plaine couverte de riches moissons, et je n'ai pu y faire aucune exploration. M. Davis, jadis, a fouillé l'emplacement supposé du temple de Baal et n'a trouvé que des débris de constructions romaines et une petite statue d'Apollon, d'époque romaine également. Mais cette première épreuve ne doit décourager personne, puisque l'on sait que les temples de l'ancienne Carthage, refaits scrupuleusement par les Romains, n'ont pas dû laisser de traces.

Les ports de Carthage méritent une attention spéciale. Leur forme est assez bien conservée, quoiqu'ils soient aujourd'hui à demi comblés. Ils appartiennent au khasnadar du bey (ministre des finances) et au général Khaïr-ed-din, qui ont fait planter tout autour des jardins. Ceux qui tenteront de les explorer ne doivent point ignorer que l'entreprise présente des difficultés. D'abord, le port militaire, le Cothon, reconnaissable à sa forme ronde, excitera plus d'espérances que le port marchand, qui communique avec lui. Le Cothon, en effet, était bordé de quais, de loges qui pouvaient contenir deux cent vingt vaisseaux; sur la petite île qui en forme le centre était bâti le pavillon de l'amiral carthaginois. En avant de chacune des loges, ménagées tant sur le port que sur l'île, s'élevaient deux colonnes ioniques qui formaient deux

portiques circulaires et concentriques, ne comptant pas moins de quatre cent quarante colonnes[1]. Malgré l'acharnement des Romains qui détruisirent ces ports, malgré les travaux de la colonie qui dut les refaire, malgré la construction du monastère fortifié que Salomon, par l'ordre de Justinien[2], fit bâtir auprès du port, qu'on appelait alors *Mandracium*, on peut croire que des restes de la décoration punique se retrouveront sous le sol. Mais qui peut dire à quelle distance dans l'intérieur des terres sont enfouis les bords primitifs du Cothon? Les ruines successives ont dû peu à peu le combler et faire avancer un quai factice, tout composé de débris sur lesquels on bâtissait de nouveau, comme sur des remblais. Il faudra donc ouvrir d'assez loin une large tranchée, pour chercher l'ancienne circonférence du port creusé par les Phéniciens. Outre la difficulté de bouleverser des champs cultivés, où jeter les débris et la terre qu'on extraira de la tranchée? Si l'on se place dans la petite île qui portait le pavillon de l'amiral, l'embarras sera encore plus grand, parce que la place sera plus étroite; à moins qu'on ne prenne le parti barbare d'achever de combler le port et de refouler les eaux dans la mer. Il faudra se défendre aussi contre les infiltrations, inévitables dès qu'on atteindra une certaine profondeur.

Sur le rivage même, rien ne paraît plus facile que de déblayer un grand nombre de petites salles, toutes parallèles et de grandeur semblable, qui regardent la mer et semblent une série de magasins. Ces salles, qui ont été construites par les Romains, se multiplient le long des quais. Elles sont remplies de sable aujourd'hui. Non-seulement on voudrait les déblayer, mais il semble qu'on puisse espérer, en pénétrant au-dessous de la couche romaine, retrouver des restes puniques. Les quais de l'ancienne Carthage, construits en matériaux gigantesques, les roches noires qui formaient une digue pour les protéger contre les vagues, se reconnaissent encore çà et là. On peut même, par une patiente étude, en restituer le plan par la pensée et admirer le système que les Phéniciens avaient employé pour rompre la vio-

[1] Appien, VIII, xcvi.
[2] Procope, *De ædific.* VI, v; *Bell. Vand.* II, xxvi.

lence de la mer, lorsque le vent soufflait de l'ouverture du golfe. Je ne puis entrer ici dans ces curieux détails : je dirai seulement que le danger de ces fouilles, en apparence si faciles, ce seront encore les infiltrations. J'ai essayé moi-même de creuser au pied d'un mur en pierres colossales, qui m'indiquait un ancien passage pour monter du quai à la ville : aussitôt l'eau a paru, mes ouvriers ont tenté en vain de l'épuiser et ont dû s'éloigner.

Les explorateurs qui recherchent particulièrement les petits objets tels que vases, pierres gravées, monnaies, trouvailles qui dépendent beaucoup du hasard, pourraient entreprendre des fouilles à El-Mersa et à Qamart. El-Mersa répond à l'ancien quartier de Carthage qu'on appelait Mégara. Là étaient les maisons des riches, et il ne serait pas impossible que la terre eût gardé quelque trésor; car Mégara perdit beaucoup de son importance et fut peu habitée sous les Romains, qui réduisirent considérablement l'enceinte de Carthage. De plus, le vent, depuis bien des siècles, a jeté sur les terrains qui sont près de la mer une grande quantité de sable, qui a dû cacher de bonne heure les antiquités aux dévastateurs. Mais il faudrait tenter la fortune sans indication précise, ce qui réussit mieux souvent au laboureur qui retourne son champ ou creuse les fondations de sa chaumière qu'à l'archéologue le plus circonspect. Il en sera de même à Qamart, quoique le Djebel-Khawi cache dans ses flancs la nécropole de Carthage. Le sol y est sec, stérile, et ce n'était point une grande perte que de l'abandonner aux morts. Autant le village de Qamart est riant avec ses orangers et ses palmiers, autant le Djebel-Khawi est désolé : de maigres oliviers et des orges qui refusent de pousser en sont tout l'ornement. A quelques pouces de profondeur, souvent à fleur du sol, existe une couche de roche, facile à exploiter, dont on fait d'excellente chaux, aujourd'hui comme dans l'antiquité. Les Carthaginois laissaient subsister cette couche horizontale de rocher en guise de plafond, et par-dessous creusaient leurs tombeaux. Les terres entraînées par les pluies, la poussière, les débris de toute sorte les ont comblés. Il faudra donc beaucoup de temps pour vider des souterrains qui, probablement, ont déjà été pillés plusieurs fois.

Mais qui peut deviner les secrets enfouis sous le sol d'une cité qui

a été une des plus grandes et des plus riches du monde? Carthage, malgré les préjugés qui éloignaient d'elle les recherches, malgré les souvenirs exagérés de la vengeance romaine, malgré les difficultés que présentent des fouilles qui doivent atteindre à une profondeur considérable, Carthage aura son tour, comme l'Égypte, comme Ninive et Babylone. On interrogera un jour ses ruines et celles de Tyr avec passion, pour connaître l'art et la civilisation des Phéniciens, comme on a découvert la civilisation et l'art de la haute Asie. L'archéologie sera appelée encore une fois à venir au secours de l'histoire. Les gouvernements seuls pourront entreprendre des fouilles vastes et vraiment fécondes. Qu'on ne juge point alors trop sévèrement ceux qui les premiers, abandonnés à leurs propres ressources, auront enfoncé la pioche jusqu'à la couche des ruines puniques et entrevu une moisson que de plus heureux recueilleront.

Mai 1859.

LES PORTS.

LES PORTS.

I. — Détails historiques.

J'étais revenu en France au printemps de l'année 1859; je repartis pour Carthage l'automne suivant, dès que les ardeurs du ciel africain me parurent supportables. J'avais appris, dans cet intervalle, que le Gouvernement anglais renonçait à continuer ses fouilles sur l'emplacement de Carthage, et qu'il cessait d'allouer des fonds à M. Davis, son agent. Cette nouvelle avait modifié mes projets; au lieu de me renfermer dans Byrsa, sol français, je pouvais étendre partout mes explorations, et n'avais plus à respecter les droits des premiers occupants. Or j'avais toujours eu le plus vif désir d'étudier les ports de Carthage et la nécropole : les ports, parce qu'ils avaient dû attirer l'effort principal d'un peuple de navigateurs; la nécropole, parce que les tombeaux sont d'ordinaire les œuvres les plus durables des peuples anciens, et parce que les tombeaux carthaginois promettaient à l'histoire de l'art des documents nouveaux. Tel fut le double but de mon second voyage, dont il me reste à exposer les résultats.

Mais, d'abord, je répondrai à une question qui m'a été faite souvent et que tout le monde pourrait me faire encore : « Pourquoi n'avoir pas « repris les fouilles de Byrsa? Pourquoi n'avoir pas déblayé le palais du « proconsul romain, dans l'enceinte de Saint-Louis? Pourquoi n'avoir « pas découvert, sur une étendue plus considérable, les vieilles fortifica- « tions puniques? » Il n'est point inutile de rappeler que la Carthage phénicienne avait près de cinq lieues de tour, que ses débris sont en-

fouis à une grande profondeur, sous plusieurs couches de ruines, et qu'il est peu de particuliers auxquels leurs ressources permettent de faire reparaître au jour des quartiers, ou même des monuments entiers. En enfonçant la pioche dans le sol de Carthage, je m'étais proposé de réfuter un préjugé universellement répandu, de prouver qu'une ville ne pouvait être effacée du monde dans le sens absolu du mot, et que des efforts persévérants devaient retrouver quelques traces de la cité primitive. La découverte des fortifications gigantesques de Byrsa me donna gain de cause; mais il convenait de renouveler cette expérience sur des points différents. Une fois les murs de Byrsa connus sur une longueur de quarante mètres, il était moins important de les étudier sur une longueur de cent ou de mille mètres. A part quelques détails imprévus, on ne devait observer que la répétition du même plan; tandis que, s'il était possible d'atteindre d'autres monuments phéniciens, de mesurer toute la grandeur des ports qu'un peuple aussi illustre se creusait, de pénétrer la disposition des tombeaux qu'il se préparait, le problème serait résolu d'une façon décisive, en même temps que la science archéologique étendrait ses conquêtes.

Quant au palais romain qui sert de piédestal à la chapelle de Saint-Louis, il appartient, de fait, au Gouvernement français, puisqu'il est situé sur le plateau qui lui a été concédé et dans l'enceinte même des murs. C'est un devoir pour la France de le faire un jour déblayer : il était donc peu convenable que je prisse à ma charge des travaux d'utilité publique, au lieu de continuer ma tâche d'explorateur. Telle était l'opinion de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lorsqu'elle voulait bien, à ce sujet, faire écrire à M. le ministre d'État. M. Guigniaut, secrétaire par intérim pendant l'absence de M. Naudet, annonçait au ministre mon départ pour Carthage, ainsi que les projets de travaux qui m'étaient absolument personnels, et auxquels je continuerais de subvenir seul; mais il lui signalait, en même temps, l'intérêt que l'Académie attachait aux fouilles de Saint-Louis, l'honneur que notre pays en pourrait recueillir, l'occasion qui s'offrait au Gouvernement de faire exécuter ces embellissements dans des conditions rares d'économie, puisqu'il trouvait, tout porté sur les lieux, l'agent le plus désintéressé du monde,

et n'avait à payer que la main-d'œuvre. L'Académie marquait même un chiffre, assurément bien modeste, de six mille francs, maximum que je saurais ne point dépasser. La lettre de l'Académie ne reçut point de réponse. Je partis d'autant plus résolu à ne plus toucher à Saint-Louis.

L'emplacement des anciens ports de Carthage est bien connu, j'ajouterai qu'il est tellement aisé à reconnaître, qu'on admire l'aveuglement des anciens voyageurs qui les cherchaient du côté opposé de la presqu'île, les tournant, non pas vers le lac de Tunis, mais vers le lac de Soukara. Il est inutile de réfuter le système de Shaw[1], de d'Anville[2], d'Estrup[3], ou même l'erreur de Mannert[4], qui met le Cothon à sa juste place, mais le fait communiquer avec le lac de Tunis et non pas avec la mer. L'ingénieur hollandais Humbert[5], Châteaubriand[6], Böttícher[7], Falbe[8] et M. Dedreux, architecte[9], ont rétabli la topographie exacte; Dureau de la Malle l'a consacrée par son savant commentaire[10]. Il ne faut pas oublier les travaux inédits du comte Camille Borgia, dont le major Humbert eut connaissance[11], et qu'il trouvait satisfaisants, précisément dans la partie qui concernait le port Cothon. Mais toutes ces études ne s'appliquent qu'à la surface du sol et aux apparences. Ni la forme des ports, ni leur grandeur réelle, ni leur plan et leurs détails de cons-

[1] *Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant*, in-folio, Oxford, 1738, p. 151.

[2] *Géogr. anc.* t. III, p. 83.

[3] *Lineæ topographicæ Carthaginis Tyriæ*, in *Miscell. Havn.* t. II, fasc. 1.

[4] Voyez sa carte reproduite dans l'ouvrage de Dureau de la Malle, à la pl. I.

[5] Sa carte manuscrite est également publiée par Dureau de la Malle, sur la même planche.

[6] *Itinéraire*, t. III, 7e partie.

[7] Carte reproduite à la planche I des *Recherches sur la topographie de Carthage*.

[8] *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, avec le plan et cinq planches. Paris, 1833.

[9] *Esquisse de la restauration de la ville de Carthage*, carte autographiée d'après un dessin à la plume.

[10] *Recherches sur la topographie de Carthage*. Paris, 1835, p. 1 à 18.

[11] *Notice sur quatre cippes sépulcraux découverts en 1817 sur le sol de l'antique Carthage*. La Haye, 1821, à la première page.

truction n'ont été pénétrés. Tout se borne à une question d'emplacement, et les calculs mêmes que Dureau de la Malle[1] et le docteur Barth[2] ont faits n'ont rien que d'approximatif et d'arbitraire. Des fouilles pouvaient seules conduire à des résultats précis. Avant de raconter ces fouilles, je dois rappeler quels secours m'ont offerts les historiens anciens, ce qu'ils nous disent des ports de Carthage, et quelles transformations ces ports ont subies jusqu'à nos jours.

Appien en donne une description assez détaillée, qu'il avait certainement empruntée à Polybe, et qui, pour cette raison, offre toutes les garanties d'exactitude, car Polybe, esprit sérieux, bon observateur, ami de Scipion, témoin du siége et de la ruine de Carthage, est digne de tant de confiance, que les historiens des âges suivants n'ont pu mieux faire que de le copier.

« Les ports de Carthage, dit Appien[3], étaient disposés de telle sorte, « que les navires passaient de l'un dans l'autre; du côté de la mer, ils « n'avaient qu'une seule entrée, large de soixante et dix pieds, qui se fer- « mait avec des chaînes de fer. »

Il y avait donc deux ports, l'un intérieur, qui ne communiquait point avec la mer, l'autre extérieur, que l'on traversait pour pénétrer dans le second port, et qui lui servait de rempart contre les attaques de l'ennemi.

« Le premier port, destiné aux bâtiments marchands, était garni d'a- « marres nombreuses et variées. Au milieu du second, était une île en- « tourée de grands quais, de même que les bords opposés du bassin. Les « quais présentaient une série de cales qui pouvaient contenir deux « cent vingt vaisseaux. Au-dessus des cales, on avait construit des maga- « sins pour les agrès. En avant de chaque cale s'élevaient deux colonnes « d'ordre ionique, qui donnaient à la circonférence du port et de l'île « l'aspect d'un portique. »

[1] Page 15, note 2. Dureau de la Malle estime l'aire des deux bassins aux deux tiers de celle du Champ de Mars, à Paris.

[2] *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeers*, t. I, p. 90. Barth donne 1540 mètres au bassin circulaire, ce qui est trop, et 500 mètres sur 100 au bassin rectangulaire, ce qui est beaucoup trop peu.

[3] Livre VIII, XCVI.

Il faut bien remarquer, dans le texte grec, le mot περιφέροντες[1], qui indique la forme ronde du second bassin, et les mots *ἐς εἰκόνα στοᾶς τὴν ὄψιν*, qui nous avertissent que ce n'était point un véritable portique, mais l'*image*, l'*apparence* d'un portique, en d'autres termes que les colonnes étaient engagées. Je reviendrai plus tard sur ce sujet, et je reprends la description de l'historien grec.

« Dans l'île, on a construit pour l'amiral un pavillon (σκηνή), d'où « partaient les signaux de la trompette, les ordres transmis par le héraut, « et d'où l'amiral exerçait sa surveillance. L'île était située vers le goulet « et s'élevait sensiblement, afin que l'amiral vît tout ce qui se passait au « large, sans que les navigateurs pussent distinguer ce qui se faisait dans « l'intérieur du port. Les marchands mêmes, qui trouvaient un abri dans « le premier bassin, ne voyaient point les arsenaux du second; une « double muraille les en séparait, et une entrée particulière leur donnait « accès dans la ville, sans passer par le port militaire. »

Quant à la forme des deux bassins, nous la connaîtrons, si nous lisons le récit de l'assaut donné par Scipion[2] :

« Au commencement du printemps, Scipion voulut attaquer Byrsa et « celui des ports qu'on appelle *Cothon*. Pendant la nuit, Asdrubal incendia « la partie quadrangulaire du Cothon, croyant qu'elle serait exposée de « nouveau aux assauts de Scipion, et toute l'attention des Carthaginois « était tournée de ce côté; mais Lélius escalada, par surprise, la partie « opposée du Cothon, qui est de forme circulaire (περιφερές). Une cla- « meur s'éleva en signe de victoire; aussitôt les assiégés s'effrayèrent, les « Romains, pleins de mépris pour eux, montèrent de toutes parts, « franchirent les fossés et l'intervalle du double mur à l'aide de machines, « de poutres et même de planches. Les défenseurs du port, exténués par « la maladie et par la faim, avaient perdu tout courage. Maître des forti- « fications qui entouraient le Cothon, Scipion s'établit sur le forum, qui « était voisin. »

Appien, en transcrivant Polybe, a commis une erreur que je ne

[1] Strabon dit aussi, comme on le verra une page plus loin, νησίον περιφερές.

[2] Livre VIII, CXXVII.

crains pas d'indiquer à l'avance. Il dit d'abord que Scipion veut attaquer un seul port, celui qui s'appelle Cothon, mais il ajoute qu'une partie de ce port était circulaire et l'autre carrée. De deux choses l'une : ou le nom de Cothon s'appliquait à l'ensemble des deux ports, car nous verrons par les fouilles que le port militaire était rond et le port marchand carré, ou il s'appliquait seulement au port militaire, et alors Appien n'aurait pas dû considérer comme deux parties du même tout le bassin rectangulaire du port marchand et le bassin circulaire du port militaire. Asdrubal s'attendait naturellement à ce que le port extérieur fût attaqué le premier, et il brûlait tout ce qui pouvait gêner les défenseurs ou servir l'ennemi. Le port intérieur paraissait moins menacé, et c'est pour cela qu'il fut aisé à Lélius de s'en emparer par surprise, tandis que Scipion dirigeait une fausse attaque contre Asdrubal, enfermé dans le port marchand; car nous savons que des clôtures considérables séparaient l'un de l'autre les deux bassins, puisque les étrangers ne pouvaient voir ce qui se passait dans l'arsenal, et que la défiance la plus sévère avait pourvu au secret des armements. Il est donc nécessaire de rectifier les expressions d'Appien pour ce qui concerne la forme des ports : il est plus difficile de savoir comment le nom de Cothon leur doit être appliqué[1]. Les Carthaginois appelaient-ils Cothon la réunion des deux ports ou seulement le port militaire? On ne fera de réponse plausible à cette question que le jour où l'on aura découvert une étymologie incontestable; malheureusement la science hésite encore.

Festus[2] et Servius[3] nous apprennent qu'on appelait *cothons* des ports

[1] Strabon (XVII, p. 832) l'applique très-improprement à l'île seule qui était au milieu du port circulaire : « Au-dessous de l'Acropole sont situés les ports et le Co- « thon, petite île ronde, entourée d'un euripe, dont les deux quais circulaires con- « tiennent des loges pour les vaisseaux. » *Ὑπόκεινται δὲ τῇ ἀκροπόλει οἵ τε λιμένες καὶ ὁ Κώθων, νησίον περιφερὲς, εὐρίπῳ περιεχόμενον, ἔχοντι νεωσοίκους ἑκατέρωθεν κύκλῳ.* On voit que les anciens n'étaient pas d'accord sur ce point.

[2] Au mot *Catones*, erreur manifeste; il faut lire *Cothones* : « Cothones appellantur « portus in mari arte et manu facti. »

[3] Servius, *in Æneid.* v. 427. Tout le monde sait le vers de Virgile : « Hic portus « alii effodiunt . . . . »

artificiels, pour lesquels la nature n'avait rien fait, et qui étaient creusés de main d'homme. Les Phéniciens avaient coutume de se tailler ainsi des ports en terre ferme. Non-seulement les habitants de Carthage, mais ceux de Tyr, leur métropole [1], d'Hadrumet [2], d'Hippo-Diarrhytos et d'Utique [3], colonies africaines, pratiquèrent ainsi des abris pour leurs vaisseaux. L'indication de Festus est donc juste, et les orientalistes ont été fondés à chercher, comme étymologie du mot *cothon*, une racine sémitique signifiant « couper, tailler. » L'arabe en donnerait une peut-être, et l'hébreu lui-même, à condition de s'en tenir à la forme la plus élémentaire, car le mot *katham*, qui a été proposé par Bochart [4], n'a point été admis par Gesenius, et le mot *kethon*, que Gesenius a proposé à son tour avec toute assurance [5], excite quelques doutes. Il est certain, toutefois, que le radical *kt*, dans les langues sémitiques, implique l'idée de « couper. » Aussi, l'explication de Quatremère, qui croit que *cothon* vient de *caton*, *petit* [6], sera-t-elle accueillie avec plus de défiance encore; rien ne la motive, car les cothons sont aussi grands, et quelquefois plus grands, que les ports naturels. Si la philologie n'ose se prononcer, faute d'un mot, l'archéologie est plus hardie, parce que les faits lui donnent raison. Il est constant que la race phénicienne ne reculait point devant une aussi vaste entreprise. Lorsqu'une côte offrait aux colonies un éta-

[1] « Le village de *Sour* est assis sur la jonction de cet isthme à l'ancienne île, « dont il ne couvre pas plus du tiers. La pointe que le terrain présente au nord est « occupée par un bassin qui fut un port *creusé de main d'homme*. Il est tellement « comblé de sable, que les petits enfants le traversent sans se mouiller les reins. « L'ouverture, qui est à la pointe même, est défendue par deux tours correspon- « dantes, où jadis l'on attachait une chaîne de cinquante à soixante pieds, pour fer- « mer entièrement le port. »

[2] Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeers*, t. I, p. 150.

[3] Je donnerai plus loin les mesures du Cothon d'Utique. Quant aux travaux faits par les Phéniciens pour unir le lac d'Hippo-Diarrhytos à la mer, ils sont plus difficiles à apprécier, parce que la ville arabe de *Benzert* est bâtie sur les canaux anciens.

[4] *Geogr. sacr.* p. 512.

[5] « Ego nil dubito quin sit ipsum *kethon* primaria incidendi abscindendique potes- « tate. » (*Scripturæ linguæque Phœniciæ monumenta*, p. 422.)

[6] *Journal des Savants*, année 1857, p. 133.

blissement désirable, peu importait qu'elle n'eût point de port; on en créait un. Si la ville s'agrandissait et se voyait à la tête d'une puissante marine, on creusait un second port derrière le premier. C'est ce qui est arrivé à Carthage.

Mais ces travaux gigantesques, qui avaient dû être exécutés à des époques différentes, furent détruits par les Romains. Les arsenaux, les murs, les tours, les quatre cent quarante colonnes ioniques, tout fut abattu; car l'on supposera sans peine que l'armée de Scipion rasa avec un soin particulier ce qui rappelait la grandeur maritime de Carthage[1]. Les ports restèrent à demi comblés par tant de débris, jusqu'au jour où la colonie romaine eut besoin de les déblayer. Les quais furent refaits, et on pourvut au plus nécessaire, mais à la hâte, en retaillant les anciens matériaux, sans aucune prétention à la magnificence. Non-seulement les cales et les arsenaux ne furent point rétablis, on en fit même disparaître les traces. Carthage, sous la domination romaine, n'était qu'un port de commerce, et les flottes de Rome n'y cherchaient qu'un asile temporaire, ou venaient s'y charger de blé.

Lorsque l'empire fut transféré à Constantinople, Carthage vit s'accroître encore son importance. A cette époque, sans que la cause nous en soit connue, le nom de Cothon était complétement oublié, et on lui avait substitué celui de *Mandracium*[2]. Procope ne désigne point le port autrement[3], et peut-être cette dénomination remonte-t-elle déjà au temps de la conquête des Vandales, lorsque Genséric, digne prédécesseur des pirates barbaresques, partait de Carthage avec ses flottes redoutables et portait la désolation sur les côtes de la Méditerranée. Plus tard, quand les vaisseaux de Bélisaire parurent dans le golfe, les Carthaginois, qui savaient déjà la défaite de Gélimer et qui attendaient impatiemment leur délivrance, s'empressèrent de lever les chaines de fer qui barraient l'entrée du Mandracium[4]. Mais les amiraux n'osèrent y entrer pendant la

[1] Cf. Appien, VIII, LXXXI.

[2] Μανδράκιον. La racine est probablement le mot μάνδρα, auquel s'est ajoutée la terminaison άκιον, si familière aux Byzantins.

[3] *De bello Vandalico*, l. I, c. XX, l. II, c. VIII; *De ædif.* l. VI, c. V.

[4] *De bell. Vand.* I, XX.

nuit, malgré le clair de lune. Ils croyaient que le port ne pourrait contenir les cinq cents bâtiments qui composaient la flotte. Ils allèrent s'abriter dans le lac de Tunis[1], où jadis pouvaient stationner les flottes carthaginoises et romaines, mais où de légères barques passent à peine aujourd'hui, tant la vase l'a comblé.

Le Mandracium était donc fermé par des chaînes, comme au temps de l'autonomie de Carthage. Quant à la crainte des amiraux, qui pensaient qu'une flotte de cinq cents bâtiments n'y tiendrait pas, je crois que ce ne fut qu'un prétexte allégué, parce qu'ils se défiaient des surprises de la nuit, et surtout des Vandales qui restaient encore à Carthage. Car le lendemain, lorsqu'il fit jour, la flotte entra et les ports ne furent pas trop petits. Justinien, qui avait la passion de bâtir, n'oublia point Carthage, lorsqu'il l'eut reconquise; entre autres monuments, il fit élever, au bord de la mer et très-près du port (ἀγχιστα τοῦ λιμένος), un monastère si bien fortifié, qu'il était inexpugnable et contribuait à la sûreté du Mandracium[2]. Les travaux furent entrepris pendant que Salomon était gouverneur de Carthage; c'est pour cela que les Arabes appelaient plus tard les ruines du château et du cloître la citadelle d'Abou-Soleiman[3]. Mais le port fut de nouveau ruiné, quand les Arabes démantelèrent Carthage en 697, et déjà au temps d'El-Békri[4], c'est-à-dire au milieu du XIe siècle, ce n'était plus qu'un marais saumâtre.

Lorsque les Pisans, les Génois, les Espagnols, emportaient de Carthage des marbres et des matériaux de toute sorte, on juge que les

[1] Les anciens l'appelaient *λίμνη*, *stagnum*. (Voyez Appien, VIII, XCVIII.)

[2] Procope, *De ædif.* VI, v. Si le port Mandracium n'était pas antérieur à la construction de ce monastère, on aurait pu croire qu'il lui devait son nom, car le mot *μάνδρα* signifiait quelquefois *monastère*. (Voyez H. Estienne.)

[3] Barth, *Wanderungen*, I, p. 92.

[4] *Description de l'Afrique septentrionale*, traduction de M. de Slane, p. 107 : « Le « port était situé dans l'intérieur de la ville, et les navires y entraient voiles dé« ployées, mais il n'est plus maintenant qu'un marais saumâtre. Sur la hauteur qui « le domine (?), on voit un château et un *ribat* nommé Bordj Abi Soleiman, *la tour « d'Abou-Soleiman.* » Si l'expression de M. de Slane, *sur la hauteur qui le domine*, rend bien l'expression arabe, je conteste l'exactitude d'El-Békri, car il n'y a pas de hauteur qui domine le port.

ports ne furent point épargnés. Ils furent les premiers dépouillés, parce qu'il était facile aux bâtiments sans cargaison de se charger, sur le rivage même, d'un lest qu'ils vendaient avantageusement au retour. Ce que les étrangers n'emportèrent point, les Arabes le prirent, et je suis presque certain que la Goulette a été bâtie avec les débris du Mandracium. En même temps, la nature, reprenant ses droits, effaçait peu à peu la trace du travail des Phéniciens : elle comblait des ports qu'elle n'avait point creusés. A l'ouverture du golfe de Carthage se jettent les eaux limoneuses et souvent violentes du fleuve Bagrada (aujourd'hui Medjerdah). Lorsque la mer est calme, on voit un courant qui va de la pointe de Porto-Farina à celle du cap Bon et forme comme une barre jaunâtre. C'est le fleuve qui a rongé son lit, et qui apporte au sein des flots les terres les plus fertiles du monde. Bientôt la mer rejette ces terres, mais après en avoir fait le triage. Le limon proprement dit est immédiatement déposé et forme des atterrissements qui croissent chaque année, comme ceux du Delta. C'est pourquoi Utique, port de mer dans l'antiquité, est aujourd'hui à deux lieues du rivage : ce qui était jadis un golfe bien abrité est devenu une plaine. Le sable, au contraire, une fois séparé du limon, est roulé par les flots, emporté vers Carthage, et jeté sur les dunes de Qamart, sur les vignes d'El Mersa, et sur la plage où fut creusé le port Cothon. Naturellement, le port s'est ensablé, puis comblé. Le port militaire, plus reculé, a gardé sa forme, excepté du côté du rivage, où le vent pousse chaque jour le sable que le soleil a séché. Mais le port marchand a disparu en grande partie, et les murs qui en défendaient l'entrée sont ensevelis sous un sol qui ne cesse pas de s'exhausser. C'est au point que les Arabes ont planté des vignes et des figuiers là où se balançaient jadis, bien assurés sur leurs amarres, les navires venus de tous les points du monde ancien. Quelques palmiers essayent de sortir du sable, qui monte toujours, leur corbeille plus lente à pousser; les figuiers, jeunes encore, sont déjà à demi enterrés; ils donnent cependant de bons fruits, et, comme ils forment tout un verger, le lieu s'appelle pour cette raison *El Kram;* nous dirions en français *Les Figuiers.*

En outre, le premier ministre du bey de Tunis, Sidi Mustapha-

Khasnadar, qui possède l'emplacement même des ports, a fait bâtir au bord de la mer une maison de plaisance. Le général Khaïr-ed-din, ministre de la marine, en a construit une autre deux cents mètres plus loin. Des clôtures ont été établies, des fossés creusés, des chemins remblayés, des trous comblés, des jardins dessinés. On juge combien des fouilles sont devenues difficiles au milieu de ces obstacles qu'il faut respecter. Cependant Sidi Mustapha et le général Khaïr-ed-din, à la prière de notre consul général et chargé d'affaires, M. Léon Roches, m'accordèrent généreusement l'autorisation de bouleverser toute leur propriété, à la condition qu'avant mon départ les tranchées seraient remplies de nouveau et les choses remises dans leur premier état. Rien n'était plus juste, quoique j'eusse le regret de ne point laisser apparentes les découvertes que je pourrais faire. Mais ce regret était diminué par le souvenir de ce qui était arrivé à Byrsa. Pendant mon absence, une partie des murailles que j'avais fait reparaître au jour avait été démolie la nuit et emportée par les Maltais ou les Arabes, malgré les ordres du bey, malgré la surveillance du gardien de Saint-Louis. Au contraire, une fois le plan des ports relevé et leurs ruines dessinées, la terre les devait recouvrir, c'est-à-dire protéger de nouveau. Mais quels éloges ne méritent pas les hommes qui livrent ainsi leurs propriétés à des explorations dont ils ne tirent aucun profit? Si l'on songe aussi à l'Égypte, où le vice-roi fait entreprendre de vastes fouilles, n'admire-t-on pas que ce soient aujourd'hui des princes musulmans et les ministres des pays barbaresques qui donnent aux nôtres l'exemple de si nobles sacrifices?

Les difficultés que présentait la nature du sol étaient plus sérieuses. En fouillant l'emplacement d'un port comblé, je savais que je serais arrêté au moment où j'atteindrais l'ancien niveau des eaux; en outre, les ports n'étant séparés de la mer que par une étroite langue de sable, les infiltrations devaient être immédiates, les couches inférieures perpétuellement détrempées. Cependant il fallait descendre plus bas pour trouver les restes des constructions puniques, car il était vraisemblable que les Romains avaient dû tout raser au niveau de l'eau. En effet, à peine mes ouvriers eurent-ils creusé jusqu'à deux ou trois mètres de profondeur que les infiltrations jaillirent de toutes parts.

Entreprenaient-ils de les épuiser par de continuels efforts, ils n'en trouvaient pas moins sous leurs pieds une fange noire, fétide, compacte, mêlée de débris méconnaissables, car les pierres de tuf étaient elles-mêmes comme pourries; la pioche et la bêche restaient prises dans cet affreux mélange, les paniers de jonc, bientôt déformés et déchirés, ne pouvaient plus servir au transport. A chaque coup, l'eau et les taches volaient au visage de mes pauvres Arabes et sur leurs blancs burnous, qu'ils n'osaient quitter de peur de la fièvre; jamais pourtant leur patience et leur douceur ne se démentirent. Après divers essais, voici le système que j'adoptai. Au lieu d'épuiser l'eau qui envahissait les tranchées, on laissait son niveau s'établir; ce niveau était presque toujours celui des constructions carthaginoises quand elles avaient été seulement rasées et quand les colons romains ne les avaient pas plus tard détruites à plaisir. Quelquefois ces constructions étaient à trente ou quarante centimètres au-dessous de l'eau. Mes Arabes suivaient sous l'eau les murs, ils les tâtaient avec leurs pieds nus, s'y tenaient établis, et retiraient la fange à droite et à gauche afin de les bien dégager. Quand une longueur suffisante était nettoyée, ils abandonnaient la tranchée et allaient en faire une autre quelques pas plus loin. Le lendemain, la vase s'était déposée, l'eau était redevenue limpide, les murs se voyaient clairement avec leur appareil; il était facile de les dessiner et de les mesurer avec précision. Dès que j'avais relevé un ensemble et raccordé mes dessins, on comblait les trous, afin de ne point multiplier les foyers d'infection. La mort du comte Camille Borgia, qui avait respiré des miasmes mortels en étudiant les ports de Carthage, me servait d'avertissement. Je fis faire plus de trois cents tranchées semblables sur un espace de deux kilomètres de tour. C'est ainsi que j'ai obtenu d'une manière précise, à quelques détails près, le plan, les mesures et les documents que je publie.

II. — L'île.

L'île qui forme le centre du port militaire a été le premier objet de mon attention. Sa forme mieux conservée, l'importance de sa position, le pavillon de l'amiral qu'elle contenait, me donnaient quelque espoir

de succès, bien que cet espoir fût singulièrement affaibli par le peu d'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer. L'île était plantée de fleurs et de jeunes amandiers, mais sur des lignes régulières, de sorte que je pouvais, en me plaçant entre chaque rangée d'arbustes, la traverser par des tranchées dans tous ses sens. Les quais devaient d'abord être retrouvés, afin de déterminer l'exact périmètre du cercle. Il était évident que ce périmètre était moins considérable dans l'antiquité, et qu'il avait dû être accru par les terres et les débris de toute sorte, qui avaient formé talus et gagné sur les eaux. En effet, il me suffit de placer mes ouvriers au bord de l'eau et de leur faire entamer le rivage en y pénétrant en ligne droite, pour retrouver bientôt les murs d'appui qui supportaient jadis le quai.

Le premier mur, dont l'épaisseur varie de $0^m,95$ à $1^m,05$, parut, du côté du nord et du forum, à $9^m,50$ en deçà des bords actuels de l'île; du côté du sud et du port marchand, à $14^m,50$. Il y avait un talus plus considérable, il y avait eu plus de ruines du côté du sud. Je pouvais déjà calculer l'étendue réelle de l'île, qui était, dans l'antiquité, moins considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Aujourd'hui, son diamètre est de 130 mètres; en déduisant $9^m,50$ d'une part et $14^m,50$ de l'autre, nous obtenons le diamètre ancien, qui était de 106 mètres. Le périmètre de l'île était donc, au temps où Carthage existait, de 333 mètres, c'est-à-dire d'un tiers de kilomètre; sa surface de 8,824 mètres carrés, ou, si l'on veut, de 88 ares 24 centiares, ce qui fait 9/10 d'hectare. Par conséquent, quelle que soit l'étendue que nous trouverons plus tard pour l'ensemble du port, il faudra en déduire 88 ares, qui étaient terre ferme et domaine de l'amiral.

Un seul mur ne suffit pas pour établir un quai; il en faut deux, parallèles, égaux de hauteur, sur lesquels on assied le pavage. En poussant toujours mes tranchées vers le centre de l'île, j'arrivai à ce second mur, qui est à $7^m,50$ de distance, exactement concentrique au premier[1]. Le quai avait donc, en comptant les deux épaisseurs de ces murs, $9^m,35$ de

[1] Tous les deux sont marqués sur le plan par un double cercle qui borde l'île (voyez pl. IV), et par les lettres *a* et *b*.

largeur. Une fois les distances bien constatées, je n'eus qu'à tracer sur le papier la continuation régulière et normale des deux cercles; ensuite, je fis la vérification sur les lieux par des fouilles à point nommé. Je retrouvai les murailles à coup sûr et je pus reconnaître ainsi tout le périmètre de l'île sur son développement de 333 mètres. Deux places me parurent mériter une recherche particulière, parce qu'elles sont dans l'axe général des deux ports et regardent, l'une, au nord, le forum, l'autre, au sud, le port marchand. Au nord, une petite jetée, large de 9^m,60, se rattache aux flancs de l'île et à la terre ferme. C'était le passage qui servait à l'amiral et à tous ceux qui le visitaient ou se rendaient à ses ordres, aux ouvriers peut-être qui venaient travailler dans les arsenaux de l'île. Car, sur une étendue de près d'un hectare, on avait dû bâtir autre chose qu'un pavillon pour l'amiral; l'espace était trop précieux, au temps de la puissance carthaginoise, pour qu'on n'en eût pas mieux profité. Au milieu de la jetée, qui est rasée et couverte par l'eau une partie de l'année, il existe une interruption transversale de 4^m,55. Cette interruption était un passage[1] pour les barques. Un pont avait dû être bâti, sous lequel on naviguait comme sous les ponts des canaux de Venise. Quant aux galères, elles avaient de libres manœuvres à droite et à gauche de la jetée, qui constituait le fond du port, et c'était du côté opposé qu'elles entraient ou sortaient, en traversant le port marchand.

Au sud de l'île, en face précisément de ce port marchand et du goulet, j'ai mis à nu le mur du quai et l'ai scruté avec soin. Il s'en détache un embarcadère, large de 2^m,30, qui n'a plus que 1^m,40 de saillie, mais qui devait en avoir davantage, lorsque l'escalier n'avait point été détruit et descendait jusque dans l'eau. Quoique les marches aient été enlevées, le massif en blocage[2] sur lequel elles posaient reste encore en partie et forme gradin. Cet embarcadère servait à ceux qui se rendaient dans l'île ou qui en sortaient par eau. Par là se faisait le service intérieur des ports; la jetée, au contraire, facilitait les communications avec la ville et conduisait directement au forum, qui était immédiatement voisin.

[1] Voyez pl. IV, lettre A.
[2] Voyez la lettre B.

Est-il besoin de dire que toutes ces constructions sont d'époque romaine, qu'elles sont formées de petits matériaux ou de pierres assemblées par du ciment, et que leur aspect est assez triste, parce que tous les revêtements plus riches et tous les dallages ont été enlevés? La couche de terre a quelques mètres à peine d'épaisseur; les dévastateurs modernes ont emporté sans peine tout ce qu'ils ont voulu. Mais ce que les Romains ont refait répond trop bien aux descriptions d'Appien pour qu'on ne soit pas certain qu'ils ont suivi le même plan. Les cales des vaisseaux ont seules été supprimées; et les quais, au lieu d'être interrompus par une série de coupures, ont été continus et de plain-pied. Du reste, j'ai cherché, en pénétrant sous la vase et sous l'eau, à découvrir les moindres débris des fondations antiques et les traces de la main des Carthaginois. Par là, j'ai d'abord acquis la preuve que le port Cothon était l'œuvre des hommes, et non pas de la nature. Le noyau de l'île, comme celui de Byrsa, est un grès argileux de couleur jaune. Ce noyau solide se retrouve çà et là sous les murs de quai et au delà des murs, puis plonge tout à coup pour former le bassin circulaire des ports. Il plonge, non par un mouvement naturel, ainsi qu'il arrive à des rochers disposés par couches obliques sur le sol, mais par de brusques ressauts et des interruptions qui montrent que le fer l'a taillé. Ce travail ne présentait point, d'ailleurs, d'immenses difficultés, car le grès argileux, amolli par les eaux qui le pénètrent ou plutôt qui séjournent à la surface, se laisse entamer sans trop de résistance. Il me fallait de la vigilance pour arrêter mes ouvriers à propos, et les empêcher d'enlever à coups de pioche des couches qu'ils prenaient pour du sable durci, et qui pouvaient me donner d'utiles indications. Le même noyau de grès reparaissant sur l'autre rive, si l'on descend à la profondeur voulue, il en résulte que tout le bassin a dû être creusé, les terres emportées, le grès taillé.

Je me suis demandé ce qu'était devenue une quantité aussi considérable de déblais; j'ai regardé autour de moi et j'ai aperçu une colline, une seule, qui s'élève de cinquante pieds environ au dessus de la plaine, car, tout est plaine de ce côté de Carthage jusqu'à Byrsa. Cette colline est marquée du n° 74 sur le plan de Falbe. Là se tenait Scipion, pendant que ses soldats démolissaient les trois rues qui conduisaient à l'Acropole

et poussaient les machines qui devaient battre la citadelle. Pendant six jours et six nuits, il ne cessa de surveiller et de presser les travailleurs; enfin, épuisé de fatigue, il s'assit sur un lieu élevé, *ἐκαθέζετο ἐφ' ὑψηλοῦ*, d'où il voyait toutes les opérations[1]. Ce lieu élevé était l'œuvre des Carthaginois; ils avaient déposé au même endroit les terres et l'argile extraites des ports et formé la colline d'où, par un jeu cruel de la destinée, Scipion devait assister à la destruction de leur patrie[2].

Le noyau de l'île du Cothon n'atteste pas seulement que le port a été taillé de main d'homme; il porte la trace des constructions puniques. Çà et là, lorsque le rocher naturel manque, on voit que de grandes assises de tuf ont été encastrées pour établir un sol égal et solide. Ce sol était sensiblement plus bas que le sol actuel, et même que le sol romain; l'île, dans les temps primitifs, ne devait s'élever que d'un ou deux mètres au-dessus du niveau des eaux. J'ai retrouvé sur quelques points plusieurs assises si bien juxtaposées, qu'elles faisaient comme un dallage, comme un soubassement en pierre, et je ne serais pas éloigné de supposer que jadis l'île entière avait été ainsi préparée autant pour écarter l'humidité que pour assurer l'assiette des édifices qu'on devait y construire. Quant à l'art d'encastrer des pierres dans le rocher, pour en niveler et fortifier la surface, il n'étonnera pas ceux qui connaissent les ruines de la Grèce, celles de Stymphale, de Syracuse, d'Athènes notamment, et qui ont vu comment les Athéniens disposaient les rochers de l'Acropole, de l'Aréopage et du Pnyx, pour recevoir leurs temples ou leurs demeures privées.

En me plaçant dans l'axe de l'île, en face du forum et de la jetée qui y conduisait, je fis ouvrir une vaste tranchée, espérant découvrir les fondations du pavillon de l'amiral carthaginois. Mon espoir ne fut point déçu; je les retrouvai en partie, mais rasées au niveau de l'eau, et

[1] Appien, VIII, cxxx.

[2] Au-dessus des citernes de la Malqâ, j'ai remarqué une autre colline factice (n° 59 du plan de Falbe), formée par l'accumulation des terres extraites pour faire place à ces immenses citernes. Pour m'assurer de l'exactitude de mes soupçons, j'ai fait creuser un tunnel sous la colline. J'ai reconnu, en effet, qu'elle était formée uniquement de terres rapportées.

même plus bas encore. Les murs ont $1^{m},27$ d'épaisseur, et sont formés de grandes assises rectangulaires, ajustées sans ciment, semblables aux assises de Byrsa, plus régulières, et tout à fait dignes de l'art grec par la précision du travail et leur belle proportion. Elles sont en tuf et ont fort bien résisté aux infiltrations de la mer. Au point C, sur le plan des ports, on verra un mur principal, long de 29 mètres, et deux murs transversaux qui s'y rattachent. Ces murs, que j'ai poursuivis, s'interrompent brusquement, sans doute parce que les Romains étaient venus chercher de ce côté des matériaux tout prêts pour leurs constructions nouvelles. Il est digne de remarque qu'au point D le mur transversal prend une forme courbe au moment où il disparaît. Il y avait là sans doute une nouvelle application du goût des Carthaginois pour les constructions demi-circulaires, goût que j'ai constaté déjà dans leurs temples, dans leurs fortifications, dans leurs citernes. Ces fondations supportaient jadis le pavillon de l'amiral qui commandait le port, pavillon assez étendu, à en juger par les traces qui restent, pavillon construit entièrement en pierre, ainsi que me l'apprirent des découvertes que je fis en poussant mes fouilles vers le centre de l'île.

En effet, au point E, à l'intersection des deux murs et dans les environs, je rencontrai, à 3 mètres au-dessous du sol, un monceau de grandes pierres écroulées les unes sur les autres. Je reconnus que plusieurs de ces pierres portaient des moulures. Je fis aussitôt élargir les tranchées, afin qu'on pût enlever les terres avec plus de facilité, et par conséquent avec plus de précaution. Les pierres furent mises au jour, séchées, nettoyées avec soin, et je vis des corniches de différente grandeur, ornées de moulures différentes, dont les profils sont reproduits à la planche V (fig. 1, 2, 3, 4, 5). Des assises rectangulaires, qui avaient dû former des murs, étaient mêlées à ces corniches. Quelques-unes gardent encore des traces très-sensibles, incontestables, de couleur rouge et jaune, sur le stuc qui les recouvre. Les entablements sont eux-mêmes revêtus d'une couche de stuc épaisse de 2 centimètres, d'une grande ténacité, et sur lequel se voient quelques restes de couleur rouge. Les matériaux, les moulures, le travail, tout porte un cachet de singulière pesanteur, et j'ai pensé involontairement aux ruines

massives des temples les plus archaïques de Sélinonte. J'ai cherché en vain des tambours de colonnes, des chapiteaux; il n'y avait rien de semblable. Le pavillon n'avait point de colonnades ni de portiques; des murs pleins le formaient, surmontés de corniches ou de bandeaux à moulures, comme le mur de la Pinacothèque, à Athènes; il y avait plusieurs étages, car ces fragments, si l'on compare leurs dimensions, se partagent en deux classes très-distinctes : les uns (n°s 4 et 5) mesurent jusqu'à 0^{m},75 de hauteur, les autres (n°s 1, 2 et 3) ne dépassent pas 0^{m},46, ce qui donnerait la décoration de deux étages.

On me posera une question que je me suis aussitôt posée à moi-même : sont-ce là des œuvres authentiques de l'ancienne époque? sont-ce des débris qui jettent quelque jour sur l'architecture punique et son système de décoration? Ce que je puis dire avec quelque assurance, c'est que ces débris n'appartiennent ni à l'art grec ni à l'art romain. Jamais l'art grec n'a eu des profils aussi mous et aussi lourds. On peut établir un rapprochement lointain avec la moulure à bec de corbin, chère à l'ordre dorique; mais, d'un côté, je ne vois qu'un germe, qu'un tâtonnement indécis, de l'autre, au contraire, une fermeté et une énergie caractéristiques, dès l'enfance de l'art dorien. Il est vrai que la coupe des pierres, le stuc qui recouvre le tuf, certains détails de construction, établissent comme une parenté avec les plus vieux monuments grecs. Mais il n'est point nécessaire aux vraisemblances historiques que les Carthaginois aient eu une architecture différente de celle de tous les autres peuples. De même que les Phéniciens ont subi tour à tour, en matière d'art, l'influence de l'Égypte et de l'Assyrie, et communiqué à la Grèce plus d'un procédé ou plus d'un modèle, de même l'art carthaginois peut avoir eu avec l'art grec bien des points de contact, en attendant qu'il se reconnût vaincu, et que Carthage eût recours à des artistes siciliens, comme le prouvent les monnaies qu'elle a fait frapper.

Quant aux Romains, je ne sais à quelle époque de leur art on pourrait attribuer des moulures d'un tel style. Ce ne sera, certes, ni au siècle d'Auguste, alors que Carthage se relevait, ni au temps de la décadence, alors que l'ordre dorique était complétement oublié et que l'ionique et surtout le corinthien étaient exclusivement pratiqués, avec

une profusion de sculptures dont l'Afrique nous offre encore de nombreux échantillons. Au contraire, les corniches dont il s'agit sont d'une simplicité toute dorienne, d'une gaucherie toute primitive. En outre, les Romains n'employaient guère les grands matériaux de cette façon, ni le stuc avec cette épaisseur, ni surtout la couleur avec ces tons crus dans les moulures. Le marbre obtenait leur préférence, et l'Afrique fournissait des marbres aussi abondants que variés. Du reste, j'ai découvert quelques débris du monument que les Romains bâtirent eux-mêmes dans l'île du Cothon, et ces débris confirment mes suppositions. Vers le centre, au point F, j'ai marqué un tronçon de colonne monolithe, en marbre de Numidie, qui mesure encore, quoique brisé, 3m, 80 de longueur, et qui devait en avoir le triple, car il a 87 centimètres d'épaisseur, et l'on sait que les colonnes romaines ont en hauteur jusqu'à dix fois leur diamètre. Un tronçon de colonne semblable est enterré quelques pas plus loin. Des colonnes qui ont servi à l'ornement de la maison du Khasnadar viennent du même endroit. J'ai retrouvé, en outre, plusieurs fragments de corniches en marbre, sculptées et refouillées, portant des oves, des denticules, des feuilles d'eau, des feuilles d'acanthe. Cachés sous la terre, ces fragments ont échappé aux Pisans, aux Génois, aux Espagnols, aux Arabes, qui ont emporté pendant des siècles tous les marbres qui jonchaient le sol. Voilà ce que les Romains ont bâti dans l'île, quand Carthage redevint une ville florissante de l'Empire; et, comme ils ne bâtirent point à l'emplacement de l'ancien pavillon, mais plus au sud, une partie des ruines puniques restèrent ignorées d'eux, c'est-à-dire préservées. Je ne voudrais point affirmer positivement que j'ai découvert des fragments d'architecture carthaginoise, il convient d'attendre le jugement des autres savants sur ce point délicat; je ferai seulement remarquer que la corniche que M. de Vogüé[1] a découverte et dessinée parmi les ruines phéniciennes d'Omm-el-Aamid offre une ressemblance frappante avec les corniches dont il est question.

Avant de quitter cette partie du port, je dirai rapidement quels objets

[1] *Fragments d'un journal de voyage en Orient*, page 48.

j'ai recueillis dans les fouilles. Ceux qui sont d'époque romaine offrent moins d'intérêt : lampes, débris de terre cuite[1], amphores à vin et à huile[2], boucles de ceinturons, anses de vases en bronze, clous en cuivre pour les bâtiments, grandes aiguilles longues de 15 centimètres, qui servaient peut-être à coudre les voiles, monnaies rongées par l'humidité, petit mortier en marbre, tête de pieu revêtu de fer. Je ne sais si l'on doit attribuer aux Carthaginois un fragment de lécythus avec une frise de poissons pointillés en creux sur la terre cuite, et deux pieds de coupes en verre strié. Je donne, à la planche V, deux stèles (fig. 6 et 7) qui me paraissent plus dignes d'attention, quoiqu'elles représentent le sujet favori des bas-reliefs carthaginois. Sur la première, Astarté est figurée avec des fleurs de lotus en guise de mains, et sa tête est un disque surmonté d'une sorte de croissant qui rappelle les ornements d'Isis. Le personnage à mitre, à oreilles pointues, à épaules ramassées, que donne la même planche (fig. 10) paraît être un pateik phénicien. Il est de petite proportion, et, ce qui est surtout remarquable, c'est le trou de scellement A, qui est au sommet de la tête, et ce sommet lui-même, aplati comme pour porter un fardeau. Ce pateik servait de support à un petit monument, à un autel peut-être; en le rapprochant des Télamons grecs et des colosses de l'Égypte, on se demandera si les diverses civilisations de l'antiquité ne faisaient pas des échanges beaucoup plus fréquents que nous ne le supposons.

III. — Les grands quais, la coupure, le goulet intérieur.

L'île explorée, je voulus reconnaître les quais opposés, et, pour les rencontrer à coup sûr, je suivis la jetée qui menait au forum et cherchai ses attaches sur la rive opposée. Elles parurent, en effet, aux points G et H, au delà du talus surmonté de nopals et du grand fossé

[1] Sur le fond d'un vase rouge, en terre fine, j'ai lu l'estampille C. MNE.

[2] Au lieu d'avoir le fond pointu, comme les amphores ordinaires, qui se piquaient dans le sol de la cave, les amphores que j'ai trouvées dans l'île ont le fond rond et sensiblement plus large. Était-ce parce qu'elles devaient être chargées sur les bâtiments ?

qui forment la clôture du jardin de Sidi Mustapha-Khasnadar. Mais, quoique nulle part je ne pusse, à cause de la vase et de l'eau qui jaillissait aussitôt, pénétrer à plus de trois ou quatre mètres de profondeur, j'eus la fortune, cependant, de trouver distinctes et caractérisées les constructions romaines et les constructions puniques. D'abord la jetée elle-même, qui, dans l'intérieur du port, est composée d'enrochements et de blocages, reparaissait avec de grandes assises de tuf rectangulaires, pour attester une antiquité plus reculée. A deux mètres au-dessous du sol actuel, le quai romain existait par parties, avec un pavage assez grossier, travail manifeste d'une basse époque. On conçoit, puisque la nouvelle Carthage a eu sept siècles d'existence, depuis César et Auguste jusqu'à la conquête des Arabes, que le dallage fait par les Romains n'eût pu durer aussi longtemps et qu'on eût dû le refaire, soit sous les Vandales, soit sous les empereurs de Byzance. Peut-être Bélisaire, qui fit réparer Carthage à la hâte, ou Salomon, qui fit bâtir un monastère fortifié près du port, avaient-ils commandé cette restauration. Sous ce pavage, certains égouts qui venaient de la ville et se jetaient dans les ports se sont retrouvés intacts. Bien plus, au point G, mes ouvriers ont mis au jour un conduit de plomb qui était encore établi sur son lit de pierres, à 3^{m},20 au-dessous du sol, et qui jadis amenait l'eau des grandes citernes et de l'aqueduc. Ce conduit, qui a échappé par miracle à douze siècles de dévastations, est formé d'une seule feuille de plomb, épaisse d'un centimètre, repliée sur elle-même et soudée dans toute sa longueur, de sorte qu'au lieu de s'arrondir régulièrement en cercle elle est aplatie et surhaussée dans le sens de la soudure : sa coupe a la forme d'une poire. La circonférence mesure 25 centimètres.

Enfin paraissaient sous toutes ces constructions les grandes pierres de tuf bien connues qui m'annonçaient la main des Carthaginois. Ces pierres, malheureusement, n'existaient plus qu'au-dessous du niveau de la mer, et, à mesure que mes fouilles s'étendaient et que j'enlevais la couche romaine, les infiltrations étaient plus abondantes et la fange plus rebelle. On devine que le but de mes recherches de ce côté était de saisir quelques traces des anciennes cales où les galères étaient retirées. Je vis tout d'abord que non-seulement les soldats de Scipion

avaient rasé ces cales aussi bas qu'ils l'avaient pu, mais que, plus tard, les colons romains les avaient détruites plus profondément et avaient déplacé leurs belles assises pour les faire servir aux fondations du nouveau quai. Ce nouveau quai, plein et continu, était établi sur l'emplacement des cales, démolies et devenues inutiles. Cependant je ne me lassai point et j'ordonnai à mes courageux Arabes de descendre plus avant que jamais dans l'eau et dans la vase. Je fis disparaître sans scrupule les constructions romaines pour suivre à la piste les pierres puniques, je pénétrai jusque sous les quais et nettoyai avec la plus grande précaution chaque débris qui semblait être resté à sa place. Je parvins ainsi à constater au fond de l'eau, quand elle fut reposée et limpide, des arrachements qui se représentaient régulièrement sur la courbe du port, à 5m,80, 5m,90 de distance. Les arrachements étant perpendiculaires à cette courbe, j'en conclus que c'était l'attache des murs qui s'avançaient jadis dans la mer et formaient la séparation de chaque cale. Je n'avais que cette seule indication, mais elle était précieuse, puisqu'elle me donnait une mesure exacte. En effet, chaque cale, y compris le mur qui l'isolait de la cale voisine, occupait une largeur de 5m,90. En donnant au mur 30 centimètres d'épaisseur, on voit que l'espace libre n'était que de 5m,60, et que les galères, pour y entrer, ne pouvaient avoir plus de 5m,50 d'épaisseur, hors bordage. Quant à la longueur des cales, elle devait demeurer inconnue, puisqu'il ne restait trace des arrachements qu'à leur naissance. Mais ce qui me préoccupait au plus haut point, c'était leur décoration, c'étaient les deux colonnes qui les précédaient, et qui, deux cent vingt fois répétées, donnaient à l'ensemble du port militaire l'aspect du portique le plus élégant et le plus riche du monde. Après des recherches dont j'épargne le détail au lecteur, je parvins à découvrir deux fragments de ces colonnes, qui ont échappé à la destruction. Ils sont même intacts; l'un était dans l'île, l'autre sous le grand quai. J'osais à peine espérer un tel succès, en pensant que les colonnes, étant plus avancées dans la mer, plus faciles à détruire, avaient dû succomber au premier effort des démolisseurs, et que plus tard leurs débris, lorsqu'on déblaya le port pour la colonie, avaient dû être emportés les premiers. Je ne réussis à découvrir aucun des chapiteaux

ioniques avec leurs volutes, que la Bible, en décrivant le temple de Salomon, compare à la tête des béliers (*ailim*). Du reste, on jugera bientôt que ces chapiteaux devaient être de l'ionique grec.

En effet, les deux tambours de colonne que j'ai recueillis sont exactement semblables aux œuvres de l'art grec [1]. Les colonnes étaient engagées, c'est-à-dire qu'elles ne faisaient qu'un avec la tête du mur, qui isolait chaque loge de galère. La face A B A' B' n'est qu'épannelée, et s'engageait par conséquent dans le mur. On sait combien l'usage des colonnes engagées était familier aux Grecs, et les ruines seules d'Agrigente en offrent deux exemples. En outre, la taille de la pierre, la forme des cannelures (qui ont o^m,063 de corde) et des baguettes ioniques qui les séparent (elles ont o^m,013 d'épaisseur), la proportion, le style, le stuc même, blanc, très-fin, très-adhérent, qui est appliqué sur la surface, tout m'a rappelé les habitudes de l'architecture hellénique. Nous sommes bien loin des corniches pesantes, des profils mauvais, du stuc épais, que le pavillon de l'amiral nous avait montrés. C'est au point que je n'ai pu me défendre de la pensée que la magnifique décoration du port militaire avait été imaginée par un artiste grec. Les Carthaginois avaient un goût très-vif, non-seulement pour les chefs-d'œuvre de la Grèce, qu'ils enlevaient, mais pour ses artistes, qu'ils employaient. Carthage s'était parée des dépouilles de la Sicile, et Scipion dut appeler des députés de chaque ville sicilienne pour reconnaître et reprendre leur bien [2]. Parmi les cendres de la vieille Carthage, combien n'ai-je pas reconnu de fragments de vases grecs! Les monnaies que l'on trouve à Carthage sont toutes de style grec, et il est incontestable qu'elles ont été gravées et frappées par des artistes siciliens. Pourquoi donc, au ve ou au ive siècle avant notre ère, les Carthaginois n'auraient-ils pas appelé de Sicile un architecte renommé, afin de décorer leur port? Pourquoi n'auraient-ils pas confié cette tâche à des prisonniers siciliens, de même que les habitants d'Agrigente faisaient construire leurs piscines et leurs citernes par des prisonniers carthaginois? Le plan même du

[1] Voyez pl. V, fig. 8 et 9.
[2] Appien, VIII, cxxxiii.

port est si noble, ce double portique circulaire, composé de quatre cent quarante colonnes ioniques, devait être d'un si merveilleux effet, que malgré moi j'y reconnais encore le génie grec. Cependant Tyr et Utique avaient des ports circulaires. Le port de Sidé, en Pamphilie, était circulaire [1], peut-être par imitation des Phéniciens. Un des ports d'Ostie l'était aussi, peut-être en souvenir de Carthage [2].

Les colonnes engagées dont je publie les fragments expliquent les paroles d'Appien, lorsqu'il dit que les colonnes donnaient à la circonférence du port de l'île *l'aspect, l'apparence d'un portique*, *περιφέροντες εἰς εἰκόνα στοᾶς τὴν ὄψιν*. En effet, un véritable portique, avec des colonnes détachées et avancées dans l'eau n'eût été d'aucun usage, et n'eût permis, ni de circuler autour du port, ni de renfermer les galères dans leurs loges. Des colonnes engagées, au contraire, avaient ce double avantage; et, comme elles étaient surmontées également de chapiteaux, d'architraves, de corniches, elles produisaient autant d'illusion et n'étaient pas un ornement moins magnifique. Je n'ai pu, mes dessins étant réduits à une trop petite échelle, indiquer avec détail sur le plan les cales des galères et leurs dimensions. Aux lettres G et H, on remarquera quelques points à intervalles réguliers qui en marquent la place. Enfin, l'on observera, sur le tambour dessiné à la planche V (fig. 8), deux trous qui traversent la pierre de cannelure en cannelure, aux points D, D'. Ces trous, qui sont faits après coup, forment un anneau grossier dans lequel peut passer la corde qui sert d'amarre à une barque. Je ne sais si ce dégât a été fait par quelque matelot carthaginois; il date du temps où la colonne était encore en place, et prouve bien qu'elle était tout à fait au bord de l'eau, puisqu'une barque pouvait s'y attacher.

Une fois établi sur la ligne du grand quai, je n'ai eu qu'à la suivre par des sondages de distance en distance. Ces vérifications étaient faciles, en calculant avec exactitude la courbe circulaire. Je les ai faites sur tout l'espace qui s'étend du point H au point I, et du point G au

[1] Voy. le bronze de Gallien publié par M. Donaldson (*Architect. numismat.* p. 341).

[2] Le port de Claude. (Voyez le même ouvrage, que les savants et les architectes ne sauraient trop consulter, p. 332.)

point K. Un tiers du cercle (de I en K) n'a pu être sondé, parce que, de ce côté, le sable et la terre ont tellement comblé le port, qu'on a pu y planter un petit jardin de palmiers; ces palmiers devaient être respectés. Mais j'ai supposé sans hésitation et je rétablis sur mon plan la continuation du cercle, puisque les deux tiers en ont été explorés et donnent nécessairement le troisième tiers. L'ensemble du port militaire, dans sa grandeur primitive, est donc connu et les mesures en sont relevées. Son diamètre était de 325 mètres, qui se répartissent ainsi sur le plan : 109^{m},50 du grand quai au quai de l'île, 106 mètres pour le diamètre de l'île, puis, de nouveau, 109^{m},50 pour rejoindre le grand quai. Le périmètre de ce grand quai était de 1021 mètres, ou d'un peu plus d'un kilomètre. La surface totale du port présentait 82,957 mètres carrés, ou 8 hectares 29 ares 57 centiares. Mais tout cet espace n'était point rempli par l'eau; il faut déduire l'aire de l'île, qui était anciennement de 88 ares 24 centiares. La surface occupée par l'eau était donc de 74,133 mètres carrés, c'est-à-dire de 7 hectares 41 ares 33 centiares. Si l'on compare le Cothon d'Utique, où l'île, toute couverte de constructions romaines encore debout, a 88 mètres de diamètre, tandis que l'Euripe, dont les quais sont encore visibles, n'a que 34 mètres de largeur, on appréciera mieux, en tenant compte des petites dimensions des navires anciens, l'effort des Carthaginois et la richesse de leur marine.

Falbe, sur son beau plan de Carthage, indique, au n° 50, la coupure faite par les Carthaginois, lorsqu'ils rompirent leurs môles et leurs quais pour faire sortir une flotte. Scipion avait fermé par une digue l'entrée du port, afin d'établir un blocus complet. « Les Carthaginois, « dit Appien[1], entreprirent de creuser une issue à l'extrémité du port « qui regarde la pleine mer, assurés qu'on ne pourrait construire de digue « de ce côté, à cause de la profondeur des eaux et de la violence des « vents. Les femmes et les enfants les aidèrent dans leur travail, qui se « fit à l'intérieur et dans le plus grand secret[2]. En même temps, avec

[1] Liv. VIII, CXXI.

[2] Il ne faut point oublier que les ports étaient entourés d'une double enceinte de hautes murailles.

« de vieux matériaux, ils construisirent des galères à trois et à cinq « rangs de rames; rien ne ralentissait leur ardeur et leur confiance. Ils « dissimulèrent si bien leurs préparatifs, que les prisonniers eux-mêmes « ne pouvaient rien dire de certain à Scipion. Ils avouaient qu'on en- « tendait dans les ports un bruit qui ne cessait ni le jour ni la nuit, « mais ils ignoraient dans quel but. Enfin, tout étant prêt, les Cartha- « ginois ouvrirent la nouvelle entrée, qui était tournée vers l'orient, et « s'élancèrent avec cinquante trirèmes, sans compter un grand nombre « de petits bâtiments équipés d'une manière formidable. »

Cette coupure, faite dans le rivage du côté de la pleine mer et du levant, ne pouvait être que dans la partie du port indiquée par Falbe. Le major Humbert et Châteaubriand l'avaient pensé avant lui. Mais il est difficile de fixer un point plutôt qu'un autre sur l'étendue assez vaste qui est comprise entre la ligne I J et la ligne L. Il semble que le point L', plus rapproché de la mer, aurait dû être choisi. Dans tous les cas, j'avertis les futurs explorateurs de se défier d'une coupure toute moderne qui a été faite par les Arabes du point I au point J. Par là ils ont voulu établir une communication qui ne sert qu'à renouveler l'eau de mer et à créer une sorte de saline au milieu du Cothon comblé. Cette coupure est curieuse, parce qu'elle traverse une suite de murs et de massifs en blocage romain. J'en ai compté jusqu'à sept juxtaposés, parallèles, épais de 1, de 2, et même de 5 mètres. Je me suis demandé si cette masse de constructions n'était pas le soubassement du monastère bâti par Salomon. A quelques pas, derrière le quai que mes sondages poursuivaient, j'ai découvert une fosse où plusieurs crânes et d'autres ossements tombaient en poudre. Mais je ne veux avancer aucune hypothèse sur un point aussi douteux; il me paraît plus nécessaire de réfuter l'erreur de Dureau de la Malle, qui croit que l'entrée du Mandracium était de ce côté, et que les Romains avaient transformé en passage régulier la brèche faite par les Carthaginois[1]. D'abord, la violence des vents du nord et du nord-est n'aurait jamais permis d'ouvrir un port ainsi orienté; ensuite, on n'observe aucune trace de jetée

[1] *Recherches sur la topographie de Carthage*, p. 63.

pour briser les flots qui arrivent terribles de l'ouverture du golfe, tandis que les blocs qui protégeaient contre la violence de la mer les quais extérieurs, tandis que le mur d'enceinte construit par l'ordre de Théodose, forment une ligne continue, et nous assurent que la colonie romaine avait réparé les brèches faites jadis par les Carthaginois. La ligne des enrochements sous-marins est marquée sur mon plan par les lettres Y, Y', Y"; le mur de Théodose, resté à fleur d'eau, est indiqué par les lettres Z, Z', Z". Du reste, la meilleure réfutation des conjectures de Dureau de la Malle, qui n'avait point vu les lieux, c'est que j'ai retrouvé l'entrée du Mandracium intacte, au sud et à la place de l'entrée primitive.

Le goulet intérieur (lettre K) qui unissait le port rond au port rectangulaire est tellement enterré, qu'une route carrossable y passe aujourd'hui et conduit à la maison du général Khaïr-ed-Din. Mes fouilles l'ont retrouvé du côté marqué par la lettre *d;* le côté marqué par la lettre *e* est occupé par un verger qu'il m'était interdit d'arracher. Mais, comme j'avais l'axe des ports et la distance du côté *d* jusqu'à cet axe, qui est de 11^{m},50, il m'a suffi de doubler ce chiffre pour avoir la largeur totale du goulet. En effet, étant donné le point K comme ligne de l'axe, au moment où elle traverse le goulet, il est évident que la distance *e*K sera égale à la distance connue K*d*. La largeur totale était donc de 23 mètres environ, ou de 70 pieds. Il est singulier que ce soit précisément la mesure que donne Appien pour le goulet extérieur, qui met le port marchand en communication avec la mer[1]. Je ne voudrais point dire qu'Appien a confondu un goulet avec l'autre; je me contente de faire ce rapprochement. Les Romains ont dû modifier cette partie du port où jadis les Carthaginois avaient établi des fortifications et des clôtures compliquées, qui cachaient même aux regards l'intérieur de leur port militaire, car je n'ai retrouvé que des constructions d'époque romaine ou des matériaux de l'époque punique transportés et employés de nouveau. Les saillies que j'indique sur les angles du côté *d* ont 2^{m},27 d'épaisseur. Elles ne portaient aucune trace qui pût m'éclairer sur leur destination.

[1] Liv. VIII, XCVI.

IV. — Le port marchand; le goulet extérieur; résultats généraux.

Je n'ai fouillé que les deux tiers du périmètre du port marchand, le quai occidental, le quai méridional, et le quai oriental jusqu'au point N. Le reste est couvert, non-seulement par le jardin, mais par la maison même de Sidi Mustapha-Khasnadar. J'ai constaté d'abord, par une série de tranchées, la courbe harmonieuse qui raccorde le goulet K avec le grand côté M'M, puis ce grand côté lui-même. Les murs du quai sont à 2 mètres à peine au-dessous du sol; ils accusent l'époque romaine et ont une longueur de plus de 400 mètres; le premier a 1^{m},21 d'épaisseur, le second 82 centimètres (voyez les lettres M, M', M"); l'intervalle qui les sépare est de 2^{m},50. La largeur totale du quai établi sur les deux murs était donc de 4^{m},53. Mais derrière ces quais solides, suffisants pour résister à l'action de l'eau, il y avait des terrains libres, des places pour la circulation, en un mot tout l'espace que demandent un port important et son commerce. A l'orient, le mur voisin de la mer (lettre N) est simple : aussi son épaisseur est-elle plus grande, car il mesure 2^{m},64. Là, je suppose que le quai avait moins d'étendue, ou qu'il s'unissait aux quais extérieurs, qui suivaient le bord de la mer et que protégeait le mur de Théodose.

Mais la partie du port rectangulaire qui m'a paru surtout intéressante, c'est la partie méridionale, et le goulet qu'elle forme[1]. Si l'on examine le plan général des ports[2], on remarquera le mur que borde le rivage, au sud, et dont la longueur est indiquée par un chiffre (322 mètres). Sur la même planche, à gauche, ce mur, qui fait un des côtés du goulet, est donné en coupe, avec une épaisseur de 2^{m},10, tandis que le rivage est indiqué par la lettre *l*. La lettre *p*, au contraire, indique l'intérieur du port et la surface de l'eau, dont le goulet était séparé par un autre mur, épais de 1^{m},60; ce second mur a 126 mètres de longueur et déter-

[1] Ce goulet existe presque en entier, mais enfoui sous les sables. Les Arabes ont même élevé une batterie, construit un corps de garde et un petit magasin à poudre sur l'emplacement du goulet. Pour pénétrer sous ces constructions et faire des fouilles, j'ai dû employer des moyens un peu violents, que le but excusait.

[2] Planche IV.

mine la longueur du goulet lui-même. De sorte que les navigateurs qui voulaient entrer dans le port de Carthage se laissaient porter jusqu'à la pointe O, digue artificielle dont les restes se voient encore sous l'eau, et qui se rattachait par un mur épais de 3 mètres à l'angle R du port marchand. La pointe doublée, ils entraient dans le canal RR', très étroit, puisqu'il n'a que 5^{m},65 d'ouverture, mais où il était aisé de tirer les bâtiments avec une corde, car le sommet des deux murs qui bordent ce canal est plat, peu élevé et disposé pour servir de chemin de halage. Les matelots prenaient pied sur ces chemins, et halaient leur navire jusqu'au point R'. Là, le mur intérieur cessait, en se terminant par une tête arrondie, pour que le frottement ne pût nuire aux flancs des navires; on était dans le port.

Ce canal, véritable goulet [1], est d'époque romaine et répond bien peu aux descriptions d'Appien, qui dit que l'ouverture du port, large de 70 pieds, était fermée par une chaîne. J'ai cherché l'explication de cet étrange système, et je crois l'avoir trouvée dans l'ensablement de la rive carthaginoise par le Bagrada. Les sables avaient dû commencer à paraître dès l'antiquité, et l'entrée du port, si elle demeurait vaste, était difficile à défendre contre leur invasion. Au contraire, un canal étroit, dont l'ouverture était à l'abri de la jetée O, se protégeait mieux, se laissait nettoyer rapidement et à peu de frais. Peut-être même le flux et le reflux qui existent au fond du golfe de Carthage suffisaient-ils à le maintenir libre, en créant un courant semblable à celui qui s'établit entre le lac de Tunis et la mer. Je ne serais pas éloigné de croire que ce goulet fût postérieur aux premiers siècles de notre ère, quand l'expérience et le sable toujours plus abondant eurent forcé les Romains à conjurer le danger. C'est donc l'entrée du Mandracium et non pas celle du Cothon que j'ai retrouvée; celle du Cothon a été détruite par deux fois.

Je dois encore signaler la singulière forme des deux murs qui bordent ce canal. Ils ne sont pas droits, mais légèrement cintrés, de telle sorte que, distants à leur base de 6^{m},60, ils ne le sont plus, au niveau de l'eau, que de 6^{m},20; au niveau du quai, leur distance n'est plus que

[1] On dirait que c'est par tradition que le petit port de la Goulette a une entrée semblable: du reste, son nom l'indique suffisamment.

de 5m,65. La petite coupe de la planche IV fera mieux comprendre ces différences. Il en résulte que les murs prenaient la forme des bâtiments, qu'ils en modelaient la carène, non parce que la carène les remplissait, mais pour éviter le frottement et gagner du terrain pour les facilités du halage. Cette découverte m'a conduit à une série d'observations qui ont, je le crois du moins, plus d'importance.

Puisque le port n'a qu'une entrée et que cette entrée est large de 5m,65, on est forcé de croire, ou bien qu'à l'époque romaine les navires les plus gros n'avaient pas, en largeur, 5m,65 hors bordage, ou bien qu'ils ne pouvaient pénétrer dans le port de Carthage. Cependant nous voyons la flotte de Bélisaire s'y ranger tout entière, quoiqu'au premier abord les amiraux eussent pensé qu'il serait trop petit pour leurs 500 bâtiments. Il est probable que le goulet et la position des bassins cachés derrière la plage leur avaient inspiré cette crainte. La largeur du canal était donc calculée d'après celle des navires; il n'avaient point hors bordage plus de 5m,65. Ce sont les dimensions de nos goëlettes et de nos plus petits navires à vapeur, tandis que nos frégates comptent jusqu'à 12, 13 et 14 mètres. Mais il ne faut point oublier que les navires anciens allaient à la rame, qu'ils étaient aussi étroits que possible afin d'être légers, aussi longs que possible afin de donner place à plus de rameurs. De là peu de stabilité avec une grosse mer, de là ces flottes entières que l'histoire nous montre submergées par une tempête. Les caïques de Constantinople, d'une forme semblable et d'une égale rapidité, sont exposés aux mêmes dangers. Si cinq cents navires de guerre anciens trouvaient place dans le Mandracium, cinquante des nôtres n'y auraient point tenu, et j'ai vu la baie de Salamine, où deux mille vaisseaux grecs et persans ont pu jadis combattre, remplie par une escadre anglaise.

Alors je me suis souvenu de la dimension des cales carthaginoises dans le Cothon primitif. Elles n'avaient aussi que 5m,60 de largeur, en laissant 30 centimètres pour les murs qui les séparaient. Une telle coïncidence n'est-elle point frappante? N'en doit-on pas conclure que les navires phéniciens n'étaient pas plus grands que les navires romains? Un troisième fait, qui n'est que l'évidence d'un simple calcul, nous amène à la même conclusion. Appien atteste que le port circulaire con-

tenait deux cent vingt cales. En divisant par 220 le périmètre du grand quai et celui de l'île, on saura quelle était la largeur *maxima* de chaque cale. Le périmètre du grand quai était de 1,021 mètres, celui de l'île de 333 mètres. Du chiffre total 1,354, il faut déduire 23 mètres pour le goulet, 19 mètres pour la jetée qui s'attachait et à l'île et au grand quai, 3 mètres pour l'embarcadère B; car c'était autant d'espace perdu pour les loges des vaisseaux. Il nous reste 1,299 mètres, qui, divisés par 220, donnent pour chaque cale 5m,90. En ôtant 30 centimètres, épaisseur du mur qui borde la cale, nous retrouvons exactement 5m,60. Ainsi, par une triple expérience et d'une nature toute différente, nous sommes conduits à des conclusions identiques. Ni le goulet romain, ni les cales carthaginoises, ne pouvaient contenir des bâtiments qui eussent en largeur plus de 5 mètres et demi hors bordage. Je crois que c'est un document précis, dont devront tenir compte ceux qui étudient la marine des anciens et sont tentés de s'en exagérer l'importance.

Plus les bâtiments anciens étaient petits, plus les ports devenaient grands, c'est-à-dire capables d'en contenir un nombre plus considérable. Pour apprécier l'importance du Cothon, il convient de comparer les dimensions d'un port connu, celui de Marseille, par exemple. Le vieux port de Marseille a 900 mètres de long sur 300 de large, ce qui fait 270,000 mètres carrés, c'est-à-dire 27 hectares. Il peut contenir jusqu'à onze cents bâtiments de commerce, plus grands assurément que ne l'étaient les bâtiments carthaginois. Les deux ports de Carthage réunis donnent : le port militaire, 82,957 mètres carrés; le goulet intérieur, 460 mètres carrés; le port marchand, 148,200 mètres carrés; ce qui fait 231,617 mètres carrés, ou 23 hectares 16 ares.

Le port de Marseille n'a donc que 3 hectares et 84 ares de plus que les ports de Carthage; il est permis de supposer que ces derniers contenaient, par conséquent, plus de onze cents bâtiments.

Ces chiffres, qui attestent la puissance de Carthage, ont plus d'éloquence encore lorsqu'on se souvient que le Cothon a été creusé de main d'homme. Une race qui osait s'établir sur une plage inhospitalière et tailler dans ses flancs de vastes abris, avait assurément le génie des entreprises hardies et les qualités qui font les colonies florissantes. Les

Romains sentaient combien ce génie serait vivace même chez des vaincus, lorsqu'ils voulaient que les Carthaginois quittassent la mer et ses tentations pour bâtir une ville à dix lieues dans l'intérieur. Du reste, on n'aurait point une idée assez imposante de la marine des Carthaginois, si l'on s'arrêtait aux ports de la ville; car, outre leurs innombrables bâtiments de commerce et les galères de réserve dans les cales, où tenaient ces flottes de cinq cents navires qu'ils conduisaient contre les Romains, et les deux mille bâtiments qu'ils équipaient contre Gélon? Le port marchand non plus ne suffisait pas, car on avait construit sur le golfe un grand quai[1] destiné au débarquement des marchandises, à l'abri duquel se réfugia la flotte poursuivie par Scipion. Mais le lac de Tunis, qui est à 3 kilomètres du Cothon, communique avec la mer par un canal. Ce lac, où nous voyons les consuls romains faire entrer leurs flottes[2], servait, à plus forte raison, aux flottes phéniciennes en temps de paix. Les Carthaginois trouvaient sur ses bords d'admirables emplacements pour leurs chantiers. Ils en avaient peut-être sur d'autres parties de la côte, à Misua par exemple, où était le chantier (*ἐπίνειον*) des Vandales[3]. Aujourd'hui le lac a très-peu de fond, parce que Tunis, depuis douze siècles, y verse ses immondices. Cependant on s'est convaincu par des sondages que jamais la profondeur du lac n'avait dépassé 1m,70, et que les bâtiments n'avaient pas dû, pour y naviguer, exiger plus de 1m,30 de tirant d'eau. Cette considération s'ajoute à celles que j'ai présentées sur les proportions des navires de guerre dans l'antiquité. Enfin les flottes stationnaient dans les ports des possessions carthaginoises, sur la côte d'Afrique, en Corse, en Sardaigne, aux Baléares, à Lilybée, à Panorme, car c'est une loi pour un peuple que la mer sépare de ses conquêtes de les occuper fortement.

[1] Appien, liv. VIII, CXXIII.
[2] *Id. ibid.* XCIX.
[3] Procope, I. XVII. (Voyez Barth *ouvrage cité*, t. I, p. 89 et 131.)

LA NÉCROPOLE.

LA NÉCROPOLE.

Falbe a fait connaître, le premier, le site qu'occupaient les tombeaux des Carthaginois. Voici comment il s'exprime à la page 43 de ses *Recherches sur l'emplacement de Carthage* : « Autour des maisons de campagne de Qamart, on ne voit que de faibles traces de ruines, aussi « bien que le long du sentier qui conduit de Qamart à El-Mersa par le « sommet de la montagne. Au n° 92 de mon plan, dans une carrière « d'argile rouge, j'ai trouvé des vestiges de tombes; plus haut, au n° 93, « on pénètre par un trou dans une petite chambre sépulcrale creusée « dans le roc, dont les parois sont percées de cases pour y déposer les « morts. Ce monument est semblable à ceux des environs d'Antioche. »

M. Dureau de la Malle, en commentant l'ouvrage de Falbe, a tiré de ce récit une induction très-juste. Il en a conclu « que la nécropole « et les tombeaux étaient placés dans l'enceinte de Carthage et couverts « par la triple défense qui protégeait la ville[1]. » Seulement, il s'est trompé en étendant la nécropole au delà du Djebel-Khawi et en supposant que le banc de sable qui s'est formé dans la plaine, entre la mer et la montagne de Sidi-Bou-Saïd, a pu être consacré à la sépulture des morts.

M. Davis, qui a habité pendant deux ans le village de Qamart, a exploré un certain nombre de tombeaux. Comme il recherchait uniquement les objets précieux ou curieux qu'on avait dû enterrer avec les morts, il s'est contenté de faire vider les *cases* dont parle Falbe, où

[1] *Recherches sur la topographie de Carthage*, p. 93.

16

chaque corps était enfermé. Les caveaux eux-mêmes n'ont point été totalement déblayés, et la terre qui les comblait n'a été enlevée qu'autant que cela était nécessaire pour arriver jusqu'aux morts. Du reste, M. Davis m'a dit que cette recherche avait été peu productive. La nécropole a été pillée par les Romains, par les Arabes, et l'on n'y trouve plus que quelques poteries grossières, et des monnaies frustes ou insignifiantes. Aussi, en entreprenant des fouilles, à mon tour, dans le même lieu, n'avais-je pas la prétention d'être plus heureux que M. Davis. Mon but n'était pas de découvrir des trésors, mais d'étudier l'architecture des tombeaux. Je m'inquiétais de trouver, non pas de petits objets propres à être transportés, mais des caveaux assez bien conservés pour mériter d'être entièrement déblayés, puis dessinés. Il est un butin qui survit souvent aux dévastations, ce sont les documents scientifiques, les plans, les détails de construction, qui révèlent à l'archéologie les habitudes et les idées d'un peuple. Ce que j'apporte, c'est donc une étude méthodique de la nécropole des Carthaginois.

La presqu'île de Carthage est plate et unie comme la surface d'un lac, excepté à son extrémité. Là, elle présente deux soulèvements distincts : l'un qui comprend la montagne de Sidi-Bou-Saïd, les hauteurs qui s'y rattachent et le plateau de Saint-Louis; l'autre qui constitue le Djebel-Khawi. D'un côté était la ville des vivants, de l'autre la ville des morts. Cette configuration du sol a frappé le docteur Barth, et il a cru que ce double soulèvement avait, dans le principe, formé deux îles[1]. L'aspect de l'isthme a pu inspirer, en effet, une telle hypothèse, et la configuration intérieure du sol peut la justifier. La terre végétale a peu d'épaisseur et repose sur une couche de tuf méditerranéen, dont la formation est due aux dépôts de la mer, couche partout égale, où les Arabes percent de nombreux puits pour atteindre une nappe d'eau saumâtre et arroser leurs jardins. Si jadis la mer occupait la place que l'isthme occupe aujourd'hui, c'était, selon toute vraisemblance, à une époque antérieure à la création de l'homme. Ce qui est certain, c'est

[1] *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeers*, p. 82. Le docteur Barth fait mention des tombeaux de Qamart, à la page 107.

que, lorsqu'une colonie phénicienne vint fonder Carthage, le Djebel-Khawi était uni au reste de la ville : bientôt il fut protégé par la même ligne de fortifications. Comme l'isthme était coupé dans toute sa largeur, qui est de plus de quatre kilomètres, par une puissante muraille, la nécropole était à l'abri des attaques de l'ennemi. Chez nous, la plupart des cimetières sont situés en dehors de la ville; ils étaient bien plus exposés, en cas de siége, dans l'antiquité que dans les temps modernes, à cause de l'habitude qu'avaient les peuples païens d'enterrer avec les morts des objets précieux. Carthage, au contraire, avait pourvu à la sûreté de sa nécropole. Aussi, lorsque le consul Censorinus signifie aux Carthaginois suppliants de détruire leur ville pour la rebâtir à dix lieues plus loin dans l'intérieur des terres, Bannon, surnommé Tigillas, répond, au nom des députés, qu'il est moins cruel d'exterminer un peuple que de lui faire abandonner ses temples et ses tombeaux [1]. La Bible, du reste, nous offre de constants exemples de l'attachement des Sémites aux tombeaux de leurs pères et de leur désir de reposer auprès d'eux [2].

Toutefois il était défendu aux Hébreux (les rois et les prophètes exceptés) de se faire enterrer dans l'enceinte des villes. La *Mischna* contient un article qui fixe la distance à cinquante coudées [3]. Cet espace était porté à deux mille coudées pour les villes lévitiques [4]. Moïse avait même déclaré que celui qui touchait un tombeau était impur pendant sept jours [5]. Ainsi les lois de la salubrité publique se conciliaient avec les devoirs de la piété. Je remarque, de même, qu'à Carthage la nécropole est non-seulement à la pointe de la presqu'île la

[1] Appien, VIII, LXXXIV.

[2] Barsillaï dit au roi : « Qu'il soit permis à ton serviteur de retourner chez lui et de mourir dans sa patrie, auprès du tombeau de son père et de sa mère. » (*Samuel*, XIX, 37.) Cf. *Genèse*, L, 4 et 5.

[3] « Cadavera et sepulcra separant et coriarium, quinquaginta cubitos a civitate. » (Surenhusius, *Legum Mischnicarum* liber qui inscribitur *Ordo damnorum*, pars quarta, p. 164, § 9.)

[4] Nicolaï, *De sepulcris Hebræorum*, p. 155, 189.

[5] *Nombres*, XIX, 16.

plus reculée, mais qu'elle est disposée de manière à ne pouvoir être vue de la ville. Les caveaux ne sont point creusés sur le versant du Djebel-Khawi qui regarde Carthage, mais sur le plateau qui s'incline vers Utique et sur les pentes qui descendent vers le lac de Soukara ou vers la pleine mer. Même les habitants du quartier de Mégara, qui était le plus voisin, ne pouvaient apercevoir aucun tombeau. Il fallait avoir gravi le sommet de la montagne pour découvrir la cité des morts. Ce trait, éclairé par les mœurs des Hébreux, me semble caractéristique.

A l'impression religieuse que leur causaient la solitude et le silence des tombeaux, s'ajoutait une poésie à laquelle les Orientaux ont toujours été sensibles, celle de la nature. Le site est grandiose, et la vue y est belle. Sur la gauche, Tunis dort au bord de son lac, où se reflètent les maisons blanchies à la chaux. En face, le lac Soukara brille, couvert de sel argenté, puis le golfe d'Utique reçoit les eaux limoneuses du fleuve Bagrada. A droite, s'étend la pleine mer, sur laquelle l'île de Zimbre s'élève comme un nuage transparent. Au pied même de la nécropole, le village de Qamart se cache dans la verdure; ses palmiers, dont les couronnes se détachent sur les dunes de sable entassées par le vent, rappellent une oasis au milieu du Sahara. Le sol est aride, et l'orge elle-même, qui aime à croître parmi les pierres, pousse plus rare. Cependant les oliviers et les caroubiers prospèrent. Peut-être jadis de plus grands arbres ombrageaient-ils les tombeaux [1]. Ce lieu est le théâtre de combats fréquents entre le chacal, auquel les caveaux servent de terriers, et le porc-épic, qui sème ses dards parmi les romarins toujours fleuris et le thym odorant.

Lorsque je visitai le Djebel-Khawi, je ne vis rien au premier abord, et j'étais loin de me douter que, sous mes pieds, s'étendait tout un monde souterrain, comprenant des milliers de chambres sépulcrales et des millions de tombes. Toute la montagne est ainsi minée, mais la

[1] *Genèse*, XXXV, 8 : « Eodem tempore mortua est Debora, nutrix Rebeccæ, et sepulta est ad radices subter quercum, vocatumque est nomen loci illius : *Quercus fletus*. » (Voyez le premier livre des *Rois*, XXXI, 13.)

terre a recouvert les escaliers, les portes et les soupiraux. Ce n'est qu'en examinant attentivement la surface du sol que l'on découvre çà et là, sous les touffes de fenouil et d'acanthe, une ouverture par laquelle il est possible de se laisser glisser. Alors on pénètre dans une petite salle rectangulaire, dans les parois de laquelle sont évidés des trous assez profonds pour qu'un cadavre y fût jadis étendu. Par l'effet de la poussière, des pluies, des infiltrations, les caveaux sont aux trois quarts remplis de terre, et l'on est forcé, non-seulement d'y marcher courbé, mais d'y ramper le plus souvent. Ceux où l'on peut n'être que courbé ont été récemment rendus accessibles, soit par M. Davis, qui les exploirait, soit par les habitants du village, qui cherchaient ou des trésors ou d'excellent calcaire. Je commençai, avant d'entreprendre à mon tour des fouilles, par visiter soigneusement tous les sépulcres déjà ouverts. Bientôt le champ de mes recherches s'étendit d'une manière considérable, parce que je reconnus que des passages souterrains, taillés après coup, mettaient en communication certaines séries de caveaux. Ces passages n'existaient point dans le principe, car ils sont percés à la hâte, grossièrement, et gâtent l'ordonnance du monument. J'acquis la conviction que ces dégâts étaient l'œuvre des soldats romains, qui eurent le loisir de piller la nécropole, puisqu'ils restèrent après le siége, n'ayant d'autre tâche que de détruire Carthage. Ce qui échappa à l'armée de Scipion fut recherché après son départ par les peuples voisins, car la grande Carthage leur fut livrée comme une proie par la vengeance du sénat. Enfin les Arabes achevèrent de dévaster la nécropole.

Dans l'antiquité, l'entrée des sépulcres était cachée : j'expliquerai plus loin quel devait être le système de clôture. Au lieu de chercher, inutilement peut-être, chacune de ces entrées, que faisait le soldat romain? Une fois un caveau fouillé, il sondait ses parois, et reconnaissait, au son plus mat ou plus creux, si d'autres caveaux lui étaient contigus. Il profitait de la niche, profonde de six pieds, où le mort reposait, il l'agrandissait, la défonçait pour avoir moins de travail, et, comme le rocher est un calcaire tendre, il tombait dans le caveau voisin. De proche en proche, tout a été ainsi dépouillé. J'ai dû me glisser à mon

tour par ces singuliers couloirs, éclairé à grand'peine par mes Arabes, qui refusaient de me suivre, et, à plus forte raison, de me précéder, de peur d'être ensevelis vivants.

J'ai nommé les soldats de Scipion; mais il convient de faire aussi la part des colons romains qui vinrent, peu d'années après, relever Carthage, du temps des Gracques d'abord, puis sous Auguste. En allant chercher dans les flancs du Djebel-Khawi le calcaire propre à faire de la chaux, s'ils découvraient quelque caveau non violé, ils durent achever la tâche de leurs devanciers. C'est ainsi qu'en Grèce la colonie envoyée par Jules César pour reconstruire Corinthe passa près de deux ans à fouiller la nécropole des anciens Corinthiens. En attaquant le roc qui forme le sol de l'isthme pour en extraire des pierres, ils découvrirent les tombeaux et les richesses qu'ils contenaient. Tel fut leur empressement à poursuivre cette recherche lucrative (car déjà les Romains payaient au poids de l'or les antiquités grecques), qu'ils oublièrent presque de se bâtir des maisons [1].

Les Juifs avaient l'habitude d'enterrer leurs morts dans des tombeaux souterrains. Pour cette raison, ils les désignent souvent par le nom de cavernes, de grottes. Le vingt-troisième chapitre de la Genèse nous montre Abraham achetant à Éphron, fils de Séor, le champ où se trouve la grotte de Macphela, pour y déposer le corps de Sarah. Isaac et Ismaël [2], Jacob à son tour [3], seront ensevelis dans le même caveau. Joseph d'Arimathie dépose le Christ dans son propre tombeau, qui n'a pas servi, et qu'il a taillé dans le rocher [4]. Comme saint Pierre, comme Marie-Madeleine, lorsqu'ils veulent regarder dans l'intérieur du tombeau, après la résurrection de Jésus-Christ, sont forcés de se baisser [5], on ne peut douter que ce tombeau ne fût souterrain. Celui du prophète Elisée l'était aussi, puisqu'un jour des gens qui allaient enterrer un mort, effrayés par l'approche de voleurs, ouvrirent à la hâte le sé-

[1] Strabon, VIII, p 382.
[2] *Genèse*, XXV, 9.
[3] *Ibid.* L, 13.
[4] *Évangile de saint Matthieu*, XXVII, 58
[5] *Évangile de saint Jean*, XX, 4 et suiv.

pulcre du prophète, y jetèrent le cadavre et s'enfuirent[1]. Le cadavre, en tombant, toucha les ossements d'Élisée; aussitôt il reprit la vie pour sortir du sépulcre qu'il profanait. Ce qui était un usage chez les Sémites de la Palestine était une loi absolue chez les Sémites de Carthage. Toutes les tombes du Djebel-Khawi, sans exception, sont souterraines, et des rites immuables ont fixé leur disposition. La couche de terre végétale qui recouvre le noyau de la montagne a très-peu d'épaisseur. Quelques mètres plus bas, parfois à fleur du sol, paraît un rocher[2] assez mince, très-dur, qui s'étend horizontalement, et est, par conséquent, merveilleusement préparé pour former un plafond. Ce banc horizontal, épais d'un demi-mètre, repose sur un lit de calcaire tendre, friable, dont la profondeur est considérable, et qui donne une chaux excellente, légèrement hydraulique, dont les Carthaginois se servaient pour leurs constructions et leurs enduits. Ceux qui voulaient se creuser un caveau n'entaillaient le banc de rocher qu'autant qu'il le fallait pour s'ouvrir un passage, puis ils s'établissaient sous ce plafond naturel. Ils préparaient leurs souterrains d'après un certain plan, et, la chaux extraite, ils y déposaient leurs morts. Les carrières se transformaient en tombeaux. Pourquoi le génie mercantile des Carthaginois n'aurait-il pas conçu cette double spéculation, puisque les Grecs, en creusant leurs tombeaux dans le roc, tiraient des pierres de taille, puisque les Romains empruntaient aux catacombes leur pouzzolane justement célèbre?

De nos jours, les Arabes exploitent encore le calcaire du Djebel-Khawi : non loin on voit un four à chaux. Malheureusement il leur paraît plus facile d'entrer dans les tombeaux anciens, d'en entamer les parois et les piliers, ce qui cause de nombreux éboulements. C'est pour cette raison qu'il faut se défier des caveaux déjà ouverts et accessibles,

[1] Quatrième livre des *Rois*, XIII, 20.

[2] Quelquefois, sur la surface du rocher et au-dessus du caveau, se trouve un trou rond, qui, au premier coup d'œil, paraît un soupirail destiné à éclairer le caveau; mais, si on le nettoie, on voit qu'il se termine en entonnoir et n'a aucune issue. Était-ce pour recevoir les eaux du ciel et désaltérer les oiseaux, comme certains tombeaux modernes de l'Orient? Était-ce pour l'eau lustrale?

même par un étroit soupirail. Il vaut mieux en chercher qui soient restés inconnus aux Arabes et aient échappé à leur génie destructeur. Voici le moyen qu'on peut employer pour découvrir des tombes d'une bonne conservation, quoique toutes également pillées. Il faut choisir un espace de terre vaste et bien nivelé, où il n'y ait ni trous ni apparence de rocher, parce qu'on est certain que les pourvoyeurs de fours à chaux n'ont rien gâté de ce côté. On fait creuser le sol et mettre à nu la surface du rocher. S'il rend sous la pioche un son plein, il faut aller plus loin; s'il rend un son creux, c'est qu'on est sur un caveau. Alors les ouvriers doivent suivre le rocher et enlever soigneusement, sur une étendue de 15 à 20 mètres carrés, toute la terre végétale qui le couvre. Ils finissent par trouver une entaille de la largeur d'un homme, qui forme une sorte de passage : c'est l'entrée. On déblaye l'entrée et on peut voir l'intérieur du tombeau, qui est d'ordinaire comblé jusqu'aux trois quarts de sa hauteur. Si le plafond n'est point intact, si les parois ne sont point revêtues de stuc, si l'on ne voit point d'arcades figurées en saillie sur les parois, il vaut mieux s'arrêter et aller plus loin, afin de renouveler le même essai. Si, au contraire, tout est satisfaisant, il ne faut que du temps et de la patience pour enlever, par le petit escalier, large d'un mètre à peine, les dépôts entraînés par les pluies, dépôts qui ont pu remplir facilement, à l'aide des siècles, des souterrains dont les portes et les dalles de clôture avaient été enlevées. On pourrait presque compter les saisons et les orages par les couches de terre inégalement nuancées, comme on compte les années d'un chêne.

Après avoir exploré les tombeaux de la nécropole, en avoir visité beaucoup et fouillé quelques-uns, j'ai été conduit à les diviser en deux classes, ceux des pauvres et ceux des riches. Non pas qu'une différence bien sensible les distingue : ce n'est qu'une question de dimension plus ou moins grande, d'exécution plus ou moins soignée. Je commencerai donc par les tombeaux des riches : pour se figurer ensuite ceux des pauvres, on n'aura qu'à simplifier. Je choisis un type et décris un caveau d'une bonne conservation, d'une proportion heureuse, que j'ai fait nettoyer avec précaution, afin d'en relever les moindres détails.

Ce type une fois étudié, je n'aurai plus qu'à signaler des modifications peu importantes, pour faire connaître les autres tombeaux.

Avant toutes choses, les Carthaginois aplanissaient la surface extérieure du rocher sous lequel le sépulcre devait être creusé. Ils la nivelaient, ménageaient une pente légère pour l'écoulement des eaux : souvent même ils l'enduisaient d'un mortier bien battu. C'était une véritable terrasse, à la façon des terrasses arabes, qui devait protéger leur dernière demeure. Si l'on consulte la planche VI, où je donne le plan et la coupe du tombeau que je choisis pour type, on verra marqués, — de la lettre C la terre végétale qui recouvre le rocher, de la lettre D le rocher lui-même qui recouvre le sépulcre. La ligne EF est la surface aplanie et enduite qui forme terrasse. Sur d'autres tombeaux, j'ai même retrouvé des conduits latéraux qui emmenaient l'eau et la rejetaient plus bas. Si, dans l'antiquité, ces terrasses restaient apparentes, ce qui me paraît peu vraisemblable, on défendait ainsi le rocher contre l'action du climat et des pluies. Si, après ce travail, elles étaient de nouveau recouvertes de terre et cachées, on prévenait les infiltrations, dangereuses pour la solidité du plafond. Comme les caveaux sont contigus, et comme la nécropole semble offrir la trace de rues et d'alignements véritables, je serais porté à croire qu'il existait tout un système de conduits. La ville des morts avait aussi sa voirie.

Le point A, sur le plan comme sur la coupe, indique le commencement de l'escalier. Le rocher a été entaillé, sur une largeur de 99 centimètres. Un homme peut passer, et, par neuf marches assez roides, ménagées également dans le calcaire, descendre jusqu'à la porte B. Les deux parois verticales qui forment l'encadrement de l'escalier sont revêtues de stuc blanc. La porte, haute de deux mètres, forme, à son sommet, un arc à peine sensible. Elle ne porte aucune trace de clôture, ni de gonds, ni de trous de scellement. On conçoit, en effet, qu'il était peu rationnel de placer des ferrements et des métaux faciles à altérer dans un lieu qui devait être de nouveau comblé par une terre humide. J'ai cherché longtemps quel système de fermeture était employé. Murait-on la porte avec de grosses pierres, tandis que le couloir et l'escalier étaient ensevelis de nouveau? Employait-on de grandes dalles de pierre

que l'on glissait de haut en bas et qui s'appliquaient hermétiquement sur l'ouverture? Je penche pour cette dernière solution, d'abord, parce que j'ai retrouvé quelques fragments de pierres plates, très-lourds, très-épais, qui ont dû appartenir à des dalles semblables. J'ai même vu un petit tombeau, qui était celui d'une famille pauvre, car il n'y avait point d'escalier et l'on sautait dans l'intérieur par une ouverture très-économique : auprès de l'ouverture gisait une pierre plate, pesante et de la même dimension, de façon qu'elle devait jadis s'y appliquer exactement. Du reste, chez les Juifs, les tombeaux étaient fermés avec des pierres, celui de Lazare[1], celui de Jésus-Christ[2], par exemple. La pierre que l'on roulait ainsi s'appelait *golel*[3]. La périphrase qu'emploie le texte grec rend bien cette image *καὶ προσκυλίσας λίθον μέγαν τῇ θύρᾳ*[4]. Il semble qu'en Judée également les pauvres muraient leurs caveaux et en cachaient l'entrée; de sorte que parfois, à l'extinction d'une famille, la tradition s'oubliait, les caveaux devenaient eux-mêmes un secret perdu et, plus tard, le hasard les faisait découvrir. Il faut consulter, sur ce sujet, les commentateurs de la Bible[5]. Les riches, qui pouvaient protéger l'entrée de leurs sépultures par d'immenses dalles, n'avaient peut-être pas besoin de précautions aussi humbles. Un système plus savant encore présidait à la défense des tombeaux dont le type est le tombeau dit des Rois. Je reproduis la description qu'en a donnée M. de Saulcy dans un mémoire[6] lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au mois de septembre 1851 :

« Cette entrée, qui est aujourd'hui libre, était jadis déguisée avec « soin. On en jugera par la description suivante de l'appareil assez com-« pliqué, destiné à masquer la porte. Un disque de pierre d'une grande

[1] *Saint Jean*, XI, 38.

[2] « Et advolvit saxum magnum ad ostium. »

[3] Buxtorf, *Lexicon chald. talm. et rabb.* p. 437.

[4] Voyez Nicolaï, *De sepulc. Hebr.* p. 179.

[5] *Ibid.* p. 21 et 234.

[6] *Recherches sur les tombeaux des rois de Juda*, p. 7 du tirage à part. Ce mémoire a été publié dans le tome V des *Annales de philosophie chrétienne* (1852). Il est reproduit dans l'*Histoire de l'art judaïque*, p. 235.

« épaisseur, roulant dans une rigole circulaire, devait s'appliquer exac-
« tement contre la baie, et cette lourde pierre ne pouvait se mouvoir, « sur le plan incliné que lui offrait la rainure dans laquelle elle se trou- « vait engagée, qu'à l'aide de la pression d'un levier agissant de droite « à gauche pour dégager la porte, et de gauche à droite pour la clore. « Afin d'opérer ce double mouvement, il fallait arriver jusqu'au disque « par un couloir direct que recouvrait ordinairement une pierre énorme, « dont les encastrements latéraux sont bien conservés..... Une fois le « disque de clôture chassé à gauche et calé fortement, le passage devenait « libre.

« Mais ce n'est pas tout encore : il nous reste maintenant à parler du « système de fermeture intérieure. Dans une large feuillure, venait s'en- « castrer hermétiquement une porte massive de pierre à double gond[1], « prise dans la masse, et qui, probablement, roulait de façon qu'il fût « possible de la mettre aisément en mouvement par une pression venant « de l'extérieur, tandis que la disposition des crapaudines devait, si la « porte était abandonnée à elle-même, la faire aussitôt retomber par son « propre poids dans la feuillure, où elle s'encastrait hermétiquement, je « le répète, et de telle façon que, pour l'homme enfermé derrière elle, « il n'y avait plus aucun moyen de la faire mouvoir[2]. »

Il est certain qu'aucun tombeau carthaginois n'a reçu de clôture aussi compliquée. Mais, en supposant seulement qu'on laissât glisser de haut en bas, de manière à masquer hermétiquement la porte, une dalle de pierre ou de marbre, longue de deux mètres et demi, large d'un mètre, épaisse en proportion, on peut calculer ce qu'il fallait de bras pour la relever. Car on ne pouvait la renverser, puisqu'elle butait contre la dernière marche de l'escalier, dans une sorte de rainure que j'ai marquée de la lettre G, sur le plan et sur la coupe. Comment ces dalles ont-elles disparu? Les colons qui rebâtirent Carthage cherchaient

[1] Voyez, dans l'ouvrage de M. Rey, intitulé *Voyage dans le Haouran* (planche II), le dessin de portes du même genre, en pierre, qui existent encore aujourd'hui.

[2] Rapprochez de cette description la mention que fait Pausanias d'un mécanisme qui ouvrait la porte massive, en marbre, du tombeau d'Hélène, à Jérusalem (liv. VIII, chap. XVI).

partout des matériaux tout prêts, et ne pouvaient en négliger d'aussi admirables, même ceux que les soldats romains avaient brisés. Ils n'eurent qu'à parcourir la nécropole, ouverte et défoncée depuis la prise de la ville. Je me suis même demandé si ces belles dalles n'avaient point servi à parer l'enceinte du temple de Junon Céleste, qui, sur deux mille pas de circonférence, était entièrement dallée; on l'appelait pour cette raison *Platea lithostrata*[1]. On trouve encore aujourd'hui des fragments de ces énormes dalles au-dessous de la colline de Junon; j'en ai remarqué plusieurs autour de citernes réparées par les Arabes, et j'en ai découvert, en fouillant du même côté, au pied de Byrsa.

La porte franchie, on ne trouve point d'atrium comme dans les tombeaux juifs ou étrusques. Le caveau n'est formé que d'une seule salle, où l'on entre de plain-pied. La grandeur de cette salle varie, mais elle est toujours seule. Celle que je publie a 6m,70 de long, 3m,10 de large; le plafond n'a que 2m,10 de hauteur. La coupe montre, en effet, qu'il ne s'élève que de quelques centimètres au-dessus de la porte. Le caractère principal des tombeaux carthaginois, c'est, non-seulement la simplicité, mais l'économie. Tout est calculé pour occuper le moins de place possible, et l'on ne donne qu'au strict nécessaire. L'escalier et la porte ne laissent passer qu'un homme; le plafond dépasse de peu la taille d'un homme; nous allons voir que les morts eux-mêmes n'occupent qu'une place très-réduite. A droite et à gauche, sur les longs côtés, trois arcades sont figurées en relief sur le rocher; elles ont 1m,75 d'ouverture, tandis que les piliers ont, à leur base, de 72 à 75 centimètres, et se détachent de la paroi par une saillie de 35 centimètres. Le cintre de l'arcade est déprimé, d'une certaine indécision, qui atteste un art peu avancé. Mais, comme je l'ai retrouvé avec le même caractère dans tous les tombeaux, quelle que fût leur époque, il est évident qu'il y a là une tradition fidèlement suivie. L'art carthaginois, comme si ces lignes naïves (qui m'ont rappelé les moulures du pavillon de l'amiral dans l'île du Cothon) avaient été consacrées à jamais, les a répétées avec une monotonie qui est un des traits du génie oriental, et que fa-

[1] *De promissis et prædict.* pars III, chap. XXXVIII, n° 5.

vorise l'esprit de stabilité autant que le respect de la religion. Les modèles se copient d'âge en âge et se transmettent ainsi qu'une formule.

Dans l'espace compris entre chaque arcade sont creusés symétriquement deux trous rectangulaires, qui ont 85 centimètres de hauteur sur 55 centimètres de largeur. Leur profondeur est de 2m,05, de sorte qu'il était facile d'y coucher un cadavre tout de son long. On faisait entrer la tête la première, les pieds étant tournés vers l'extérieur, ainsi que je l'ai constaté en ouvrant quelques niches épargnées, où les os des jambes se présentaient d'abord, tandis que les débris du crâne étaient dans le fond. La forme et la disposition de ces niches (voyez la lettre H) sont tout à fait opposées aux habitudes des Grecs et des Étrusques. Ce sont des bières taillées dans le rocher, ou, selon l'expression pittoresque de M. de Saulcy, ce sont des *fours à cercueil*. Car l'on devine qu'un usage aussi absolu chez les Carthaginois ne devait point être étranger aux autres Sémites, et qu'il devait exister aussi en Phénicie et en Judée. Pour le prouver, j'emprunterai à M. de Saulcy quelques descriptions. Voici d'abord le tombeau dit des Prophètes, Qbour-el-Anbia, sur le mont des Oliviers :

« A droite et à gauche de la porte d'entrée de cette petite chambre (au « fond de laquelle est percé un four à cercueil) s'étend un couloir cir- « culaire, qui vient aboutir à la galerie perpendiculaire à celle qui, par- « tant du vestibule, conduit à la chambre principale. Dans la branche de « gauche de la grande galerie circulaire, et dans la paroi du fond, sont « taillés *seize fours à cercueil* . . . . . Quatre marches grossières, prises « dans la masse, montent à une petite chambre carrée, dont les parois « sont percées de cinq fours à cercueil[1]. »

S'agit-il des tombeaux de la vallée de Hinnom?

« Le caractère général de ces tombeaux est extrêmement simple : une « porte carrée, et d'ordinaire assez basse, donne accès dans une chambre « sépulcrale contenant une ou plusieurs couchettes en arceau, un ou

[1] *Histoire de l'art judaïque*, p. 273. Cf. *Voyage autour de la Mer Morte*, planches XXXVI et XXXIX. Voyez encore à la planche XXXV le tombeau dit des Juges, et les tombeaux d'Adloun, planche V.

« plusieurs *fours à cercueil;* souvent d'autres chambres se relient à la « première. A voir le nombre de niches qu'elles contiennent, on est « immédiatement conduit à cette conclusion, que l'on se trouve dans « des tombeaux de famille[1]. »

A ce propos, j'ajouterai que le caveau que la tradition assigne à la famille de Joseph d'Arimathie, à deux pas du Saint Sépulcre, est exactement semblable aux caveaux carthaginois. M. de Vogüé en publie le plan dans son bel ouvrage sur les *Églises de la Terre sainte*[2], et, sauf l'atrium, c'est exactement le modèle de la nécropole punique. Nicolaï avait donné aussi des plans qui sont confirmés par les observations des voyageurs moernes, et qui se prêtent avec autant de justesse à la même comparaison[3]. Ce qui est vrai de la Judée s'applique également à la Phénicie et à d'autres contrées où les Sémites étaient établis. Je cite le témoignage de M. de Vogüé et de M. de Saulcy :

« Le plan des tombeaux de Sidon ne diffère pas essentiellement de « celui des nombreux sépulcres qui percent toutes les montagnes de la « Syrie. Une grande chambre de 5 mètres sur 3 est entourée de huit « niches égales et régulièrement disposées[4]. »

« Partout, sur la côte de Phénicie, on retrouve des nécropoles pour « ainsi dire identiques avec celles de la vallée de Hinnom; je citerai, entre « autres, celle d'Adloun, la plus remarquable que j'aie rencontrée. Dans « l'intérieur des terres, des nécropoles semblables se montrent près des « sites des villes antiques, comme à Djebâa, à Naplouse, à Tabarieh. « Nous retrouvons des nécropoles analogues et immenses dans l'Anti-Liban et dans la Cœlé-Syrie, à Souq-Ouady-Baradah (Abila de Lysanias), « à Béreïtan et à Bâalbek[5]. »

Toutefois il faut signaler une différence notable entre les tombeaux d'Asie et ceux d'Afrique. En Palestine et en Phénicie on trouve, dans la

[1] *Histoire de l'art judaïque*, p. 276.

[2] Planche VI. Voyez la description, p. 125, « une salle carrée, entourée de niches « à cercueil. »

[3] *De sepulcris Hebræorum*, p. 177, 179, 181.

[4] De Vogüé, *Fragments d'un journal de voyage en Orient*, p. 29.

[5] *Histoire de l'art judaïque*, p. 284.

même nécropole, des sarcophages, des fours à cercueil, des gaînes à momie. Cette variété tient aux influences étrangères que ces pays ont subies tour à tour, car l'Égypte, l'Assyrie et la Grèce leur ont, selon les époques, fourni des modèles. Ce n'était pas sans raison qu'Ézéchiel comparait Jérusalem à une prostituée qui s'éprenait d'amour pour les idoles et pour l'art des peuples voisins. Carthage, au contraire, qui est restée libre pendant sept siècles, et qui, loin de subir aucune influence, étendait sans cesse son empire, Carthage a conservé immuable la tradition nationale[1]. J'ai vu certainement dans la nécropole du Djebel-Khawi plusieurs milliers de ces trous profonds où l'on glissait les cadavres comme dans un four. Je n'ai pas vu un seul sarcophage, pas un seul cercueil taillé dans la pierre à la façon grecque ou romaine, pas une apparence de dérogation au rite funéraire. Bien plus, dans la colonie romaine, et jusqu'au temps d'Héraclius, les Carthaginois qui ne s'étaient convertis ni au polythéisme romain, ni au christianisme, gardèrent l'usage de leurs ancêtres, car j'ai ouvert une tombe où se trouvait une monnaie d'Héraclius, et je montrerai plus loin que la nécropole, précisément parce qu'elle avait été pillée et vidée, put servir de nouveau aux Phéniciens, sujets de Rome.

C'est pourquoi je suis tenté de croire que telle était la coutume primitive des Hébreux et des Phéniciens, et que *le four*, creusé perpendiculairement dans la paroi du caveau, est une forme qui leur est propre. Dans le traité *Bava Batra*, en effet, qui fait partie de la *Mischna*, ce four est désigné par le mot *kok*, *kokim*, qui ne se trouve pas dans la Bible, et auquel, cependant, M. Renan reconnaît une physionomie qui pourrait être plus ancienne. Nicolaï disait également : *Kok sapit terminum technicum*[2]. Mais, quelles que soient la date et la signification précise de ce mot, la façon dont les commentateurs l'emploient ne laisse aucun doute sur son application. Bien plus, ils donnent les règles et les mesures d'après lesquelles ces fours doivent être creusés. Je trans-

[1] Annibal fut enseveli dans un sarcophage de pierre, si l'on en croit Aurélius Victor (*De viris illustr.* chap. XLII), non pas à Carthage, mais à Libyssa.

[2] Ouvrage cité, p. 13.

ris, après Nicolaï[1], la traduction latine que le professeur Frédéric Muller a donnée de ce passage du *Bava Batra*. Je la cite de préférence à celle de Surenhusius, dont la traduction est moins précise :

« Vendens locum vicino, ut ei fiat sepulcrum; item emens a vicino « locum, ut sibi paret sepulcrum, faciat speluncæ medium quaternis « cubitis secundum senos; et medio aperiat octo *kokim;* trina hinc, « trina inde, et duo e regione illorum. Fiat vero *kokim* longitudo quater- « norum cubitorum, altitudo septenarum palmarum, latitudo senarum « palmarum. R. Simeon dicit : Faciat speluncæ medium senis cubitis « secundum octonos, et aperiat medio tredecim *kok :* quaterna hinc et « quaterna inde, tria e regione illorum, unum a dextris ostii, unum a « sinistris. »

Que l'on considère maintenant le plan du tombeau carthaginois que je publie, et l'on se demandera s'il n'est pas, à bien peu de chose près, calqué sur les préceptes qui précèdent. « R. Siméon dit : qu'on « donne à la salle centrale six coudées sur huit. Qu'on ouvre treize « niches, quatre d'un côté, quatre de l'autre, trois au fond, une à « droite de la porte et une à gauche. » Il y a, dans la nécropole de Carthage, des tombeaux avec treize niches, comme le veut R. Siméon. Celui que j'ai dessiné en a dix-sept, ce qui fait que sur chaque côté il y en a six au lieu de quatre. Mais les trois du fond, mais celles qui sont à droite et à gauche de la porte et parallèles à l'escalier, mais la largeur même du caveau, qui est de trois mètres (c'est-à-dire de six coudées), tout s'y trouve : même pour les longs côtés, qui mesurent plus de six mètres, la proportion est encore conservée, car, supposons deux niches de moins et retranchons l'espace qu'elles occupent, qui est de 2 mètres 25 centimètres, nous n'aurons plus que quatre mètres et quelques centimètres, ce qui équivaut à huit coudées. Si l'on reprend la première phrase du passage talmudique précité, on reconnaîtra également que les niches de Carthage ont la profondeur voulue, 2 mètres 5 centimètres, c'est-à-dire quatre coudées. Quant aux dimensions d'un petit

[1] Ouvrage cité, p. 175. Cf. Surenhusius, *Legum Mischnicarum liber, etc.* p. 186, § 8.

tombeau à huit niches, elles se retrouvent aussi dans la nécropole punique, car il y a des caveaux à trois niches, à quatre, à dix, à quinze, jusqu'à vingt et une niches, selon le nombre de membres que comptait une famille, ou selon la prévoyance et la richesse de celui qui faisait creuser un caveau pour ses descendants. Il est inutile de citer tous les passages de la Bible qui attestent l'usage d'ensevelir les morts dans le caveau de leurs ancêtres[1]; il en était de même à Carthage, on peut l'affirmer. Lorsque je lis le chapitre XXXII d'Ézéchiel, lorsqu'il m'ouvre le monde souterrain pour me montrer Assur entouré des tombeaux de son peuple, Pharaon entouré des tombeaux de son peuple, lorsqu'il classe les nations dans l'immensité ténébreuse du Schéol, je ne puis m'empêcher de donner pour théâtre à cette représentation grandiose la nécropole de Carthage.

Les tombes puniques sont taillées dans un calcaire très-vif et qui donne une chaux excellente. Les émanations des corps en putréfaction étaient absorbées par le *sarcophage* naturel dans lequel ils étaient disposés : je prête au mot sarcophage toute la force de son étymologie grecque (σάρξ, φάγω). La propriété qu'avait la pierre d'Assos de *consumer les chairs* (σαρκοφάγος λίθος) appartenait à plus juste titre encore à la pierre de Djebel-Khawi. Ce calcaire exerçait une action lente, qui desséchait les corps, de même que certaines cryptes de Bordeaux ou de Palerme. En outre, l'ouverture était murée avec des pierres et du mortier, et l'on appliquait soit du stuc, qui se raccordait avec la décoration générale, soit une plaque polie. Au-dessus de la niche, on suspendait une plaque plus petite avec une inscription, car les trous de scellement sont visibles. Ils sont même si précis et si fins, qu'ils me semblent n'avoir pu retenir qu'une plaque de bronze. C'est pourquoi toutes les inscriptions ont disparu : le métal a été enlevé soigneuse-

[1] Isaac, Ismaël, Jacob sont enterrés dans le caveau qu'Abraham achète pour Sarah (*Genèse*, XXIII; XXV, 9; L, 13); Gédéon repose dans le tombeau de son père Joas (*Juges*, VIII, 32); Asaël, dans celui de son père à Bethléem (IIe livre des *Rois*, II, 32). Dans le IIIe livre des *Rois*, on trouve ces phrases : « David dormit avec ses « pères (II, 10); Saül dormit avec ses pères (XI, 43); Roboam dormit avec ses pères, « et fut enseveli avec eux dans la cité de David (XIV, 31). »

ment par les dévastateurs. Cet usage étonnera moins, si l'on songe quel emploi les Phéniciens faisaient des métaux, puisqu'ils en revêtaient des monuments entiers, et puisque le Périple d'Hannon avait été gravé sur des tables de bronze et déposé dans le temple de Saturne. Quant à la préparation qu'on faisait subir aux corps avant de les ensevelir, je ne puis rien dire de précis. Il y en avait une, Plaute nous l'apprend dans le prologue de son *Pœnulus* : « Alter (il parle d'un Carthaginois) est « emortuus . . . . . dico confidentius, quia mihi pollinctor dixit qui eum « pollinxerat. » Je ne crois pas que cette préparation fût aussi somptueuse que celle du roi Asa : « Et sepelierunt eum in sepulcro suo quod « foderat sibi in civitate David, posueruntque eum super lectum suum « plenum aromatibus et unguentis meretriciis, quæ erant pigmentario- « rum arte confecta et combusserunt super eum ambitione nimia[1]. »

On trouve des ossements dans quelques niches, surtout dans les tombeaux pauvres, qui n'excitaient point la cupidité des profanateurs. Les ossements que l'on retire des niches encore fermées sont gonflés par l'humidité et mous comme une pâte; peu à peu le contact de l'air les dessèche, ils deviennent friables, et le doigt les réduit en poudre. C'est pourquoi il m'a été impossible de recueillir un crâne entier et de rapporter un spécimen de la race carthaginoise. Ce ne peut donc plus être une question aujourd'hui, de savoir si les Phéniciens de Carthage enterraient ou brûlaient leurs morts. Déjà, du reste, Dureau de la Malle, avec une grande sagacité[2], avait traité de fable le récit de Justin, qui raconte[3] que Darius envoya une ambassade aux Carthaginois, en les priant de ne plus manger du chien et de brûler leurs morts au lieu de les enterrer. « C'est à coup sûr le contraire que Darius de- « vait exiger, continue Dureau de la Malle, si cet arrêt n'est pas un « conte apocryphe. Car lui-même est enterré, comme Cyrus, comme

[1] IIe livre des *Paralipomènes*, XVI, 14.

[2] *Recherches sur la topographie de Carthage*, p. 92, note 1. Lisez, à la suite, une note de M. Dusgate sur le goût qu'ont les femmes maures et les habitants de Biskara pour la chair de chien.

[3] XIX, 1.

« tous les mages depuis Zoroastre. Ainsi on peut croire que Virgile a « transporté à Carthage un usage grec mais poétique (en faisant brûler « Didon sur un bûcher), et que Justin a commis une lourde méprise « pour un historien. » Rien n'est plus juste, et les Carthaginois, comme presque tous les Sémites, rendaient leur dépouille mortelle à la terre. Il y avait des cas de force majeure où ils dérogeaient à cette habitude, par exemple après une bataille; et encore est-il possible qu'Appien prête à Asdrubal une idée qui est toute grecque. Asdrubal est assiégé dans son camp par Massinissa. La famine, des maladies de toute sorte se déclarent; la peste éclate à son tour, parce que les cadavres ne pouvaient ni être enterrés hors du camp, tant Massinissa faisait bonne garde, ni être *brûlés, parce que le bois nécessaire manquait*[1]. On conçoit que, dans une telle extrémité, il fût permis de déroger à l'usage national.

L'intérieur des niches n'était point enduit de stuc, comme le reste du caveau sépulcral. On laissait le calcaire à vif pour qu'il eût toute son action. Au contraire, le caveau lui-même était revêtu d'un stuc très-fin[2], très-dur, bien poli et toujours blanc, qui couvrait toutes ses parties, le plafond comme les parois d'encadrement de l'escalier, les piliers comme la plinthe haute de 50 centimètres (lettres I, I, I) qui servait de soubassement aux niches. J'ai cherché en vain, sur cette surface si favorable, des peintures et des inscriptions. Je n'ai trouvé que ces petits trous de scellement qui retenaient une plaque de métal au-dessus de chaque tombe. Aucune trace de couleur n'est apparente : une fois, j'ai noté quelques traits rouges qui paraissent former trois ou quatre lettres romaines. Un Carthaginois inexpérimenté a gravé parfois à la pointe un objet qui ressemble à une main étendue, et que l'on

[1] Καὶ τῶν ἀποθνησκόντων οὐδεὶς οὐδὲ ἐξεφέρετο, Μασσανάσσου τὴν φυλακὴν οὐκ ἀνιέντος οὔτ' ἐξεκαίετο, ξύλων ἀπορίᾳ (VIII, LXXIII).

[2] Saint Matthieu (XXIII, 27) compare les Pharisiens à des sépulcres blanchis, et Chrysostome parle, à ce propos, de τάφοι κεχρισμένοι γύψῳ τε καὶ ἀσβέστῳ (Nicolaï, p. 20). Mais il faut ajouter que les Juifs, alors comme aujourd'hui, blanchissaient à la chaux leurs tombeaux à l'extérieur. Les Arabes blanchissent ainsi, non-seulement leurs tombes et leurs marabouts, mais leurs maisons.

trouve plus précis sur les bas-reliefs et les stèles [1]. Peut-être ce signe était-il destiné à conjurer les mauvais génies, de même qu'il conjure le mauvais œil encore aujourd'hui chez les Arabes. Un autre *graffito* m'a paru représenter grossièrement une trirème.

J'ai décrit un des tombeaux les plus élégants et les plus complets que renferme la nécropole. Avec ce type il est aisé de se figurer les autres sépulcres, qui sont plus compliqués ou plus simples, mais n'offrent aucune innovation. Ainsi le nombre des niches variera depuis trois ou cinq jusqu'à vingt et vingt et une. Il en résultera une différence de grandeur pour le caveau, rien de plus. Ainsi les piliers et les arcades en relief pourront être supprimés, de même que la plinthe; alors les niches seront taillées dans un mur lisse. Dans un assez grand nombre de sépulcres, il n'y a point de stuc, et l'état de dégradation où ils se trouvent montre que le stuc n'était pas seulement un luxe mais une condition de durée. Au lieu d'escalier, on ne trouve quelquefois qu'une pente roide, ou un trou carré qui descend comme un puits jusqu'au seuil de la porte. Dans les tombeaux les plus pauvres, il n'y a pas de porte régulière, mais un simple orifice qui donne passage à un homme, et par lequel il faut sauter pour tomber deux pieds plus bas sur le sol du caveau. Toutes ces simplifications, qui dépendent du nombre et de la richesse des familles, ne créent que des variétés du même type, et avec une telle monotonie, avec un respect si manifeste de la tradition, qu'on peut y reconnaître l'influence des prêtres et l'immobilité des idées religieuses.

Aussi ne sera-t-on point surpris d'apprendre que la nécropole a servi, non-seulement pendant sept siècles aux possesseurs de Carthage autonome, mais pendant sept autres siècles aux habitants de la colonie romaine. En effet, les colons, quoique investis de presque tous les priviléges, étaient en minorité. Les Phéniciens, qui s'étaient dispersés dans les villes voisines et dans l'intérieur des terres après la destruction

[1] Voyez Gesenius, *Monumenta Phœnicia*, pl. XVI et XVII, et l'abbé Bourgade, *Toison d'or de la langue phénicienne*, pl. I, où cette main semble avoir laissé une trace.

de Carthage, revinrent peupler la patrie que Rome leur rendait, que les empereurs accablaient de leurs bienfaits, et qui fut bientôt, par sa grandeur et sa richesse, la rivale d'Alexandrie, c'est-à-dire la seconde ville de l'empire. Ils gardèrent leurs mœurs, leur langue, de même que les Arabes qui habitent nos villes de l'Algérie. Le culte d'Astarté redevint si populaire, qu'il effrayait les évêques d'Afrique, quand le christianisme avait déjà quatre cents ans d'existence. Les inscriptions puniques que l'on trouve parmi les ruines de Carthage sont presque toutes postérieures à la conquête. Enfin, au siècle des Antonins (j'ai déjà eu l'occasion de le dire) le rhéteur Apulée, qui faisait deux cours publics à une heure de distance, l'un en grec, l'autre en latin, avouait à son auditoire qu'il avait un beau-fils, âgé de vingt ans, qui ne parlait que le carthaginois. Il était donc naturel que les cérémonies funèbres fussent remises en honneur et que la nécropole punique fût à son tour repeuplée. Les caveaux étaient restés, depuis Scipion, ouverts et dépouillés. La place était libre et les fils purent, sans profanation, se coucher dans les tombes où leurs pères avaient dormi. Les familles qui avaient survécu au siége fatal qui dispersa tout un peuple rentrèrent en possession de leurs caveaux. Les tombes des familles qui avaient péri, et le nombre en était grand, restèrent ouvertes, ou furent peu à peu envahies par les pauvres : c'est pour cela qu'on rencontre des caveaux qui gardent des traces de dévastation, et qui depuis, cependant, se sont de nouveau garnis de morts. Il y a même tel sépulcre qui a été restauré, car il est revêtu d'un stuc d'une autre qualité, et le stuc porte en relief des rinceaux de style romain, d'époque romaine. Un autre sépulcre, détruit depuis par les Arabes, était peint en rouge et datait probablement du même temps. Peut-être les familles riches, qui avaient tout intérêt à se fondre dans la société romaine, adoptèrent-elles les usages de Rome; car, à l'extrémité opposée du Djebel-Khawi, sur une des pentes qui regardent le lac Soukara, on voit une vaste esplanade soutenue par des murs; là, s'élevait une série de mausolées dont les ruines sont encore reconnaissables. M. Davis a fouillé un de ces mausolées et y a trouvé des débris d'architecture romaine et un fragment de statue romaine, représentant une femme drapée.

Quant aux chrétiens, ils devaient avoir horreur d'une nécropole consacrée depuis tant de siècles par le paganisme. Il est possible, il est même croyable qu'au temps de la persécution ils se cachaient dans des catacombes; j'ai cru un instant que c'étaient eux qui avaient percé à la hâte des communications de caveau en caveau, pour les ouvrir et former une sorte de dédale, propre à éviter les poursuites. J'ai cherché aussi s'il n'existait pas de vastes souterrains dans les couches plus basses. Mes recherches, qui n'ont point abouti, ne doivent pas empêcher d'autres voyageurs d'en entreprendre à leur tour. Ce qui est certain, c'est qu'on n'observe, dans les nombreux caveaux qui sont accessibles, aucune trace du christianisme, pas une inscription, aucun des signes qui sont si fréquents dans les catacombes de l'Italie ou de la Sicile. Dès que le culte fut toléré, les chrétiens eurent, comme à Rome, leurs cimetières auprès des basiliques, surtout des basiliques situées hors des murs. Lorsque les évêques eurent obtenu, en 421, de l'empereur Constance, que le temple d'Astarté fût rasé, l'emplacement du temple fut converti en cimetière, et ce fut une mode de s'y faire enterrer, pour mieux insulter au paganisme vaincu. C'est là qu'on trouve le plus d'inscriptions chrétiennes, de lampes funéraires avec le monogramme du Christ; de là avait été apportée l'inscription que j'ai retrouvée dans Byrsa, avec le nom d'Innoca [1], vierge chrétienne, morte à dix-neuf ans. Les habitants de Malqâ, qui labourent l'emplacement du temple d'Astarté et les terrains où s'élevaient anciennement les basiliques, m'offraient tous les jours des lampes avec des symboles chrétiens, tandis que les habitants de Qamart ne m'en ont jamais présenté une seule.

La nécropole du Djebel-Khawi, qui couvre un espace de plusieurs kilomètres carrés, est donc demeurée tout entière au culte carthaginois; les traditions sémitiques s'y sont conservées jusqu'aux derniers jours de la seconde Carthage, comme le prouvent diverses monnaies des empereurs de Constantinople que j'ai retrouvées dans les caveaux. La conquête des Arabes, en 697, fit tout rentrer dans la désolation et dans l'oubli.

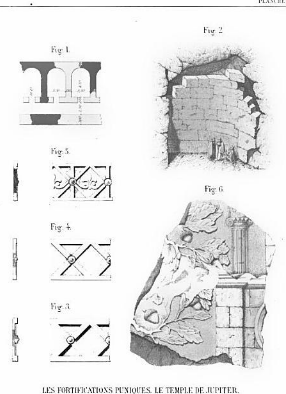
[1] Innoca est-il un mot fautif pour Innocua? Est-ce une transformation apportée par la prononciation punique? Il faut songer au nom de *Enok*.

La nécropole fut pillée de nouveau, car son défaut est d'être trop accessible. L'élément carthaginois fut aisément assimilé par des maîtres qui étaient de la même race et dont la langue avait une parenté encore sensible avec la langue phénicienne. Qui sait si les Tunisiens les plus fanatiques (je m'empresse d'ajouter qu'ils le sont peu) ne descendent point des Carthaginois transformés par l'islamisme? Quelquefois je m'arrêtais devant un Arabe qui détruisait un tombeau pour faire de la chaux. Je lui disais que ceux dont il violait le dernier asile étaient de la même race que lui, peut-être ses ancêtres. Il s'arrêtait, me regardait indécis, réfléchissait, puis me demandait si *ces pères de ses pères* connaissaient Mahomet et le vrai Dieu. Quand j'avais répondu qu'ils ne les connaissaient pas, il faisait entendre une exclamation gutturale, reprenait sa pioche, et continuait, d'un cœur tranquille, son œuvre de destruction.

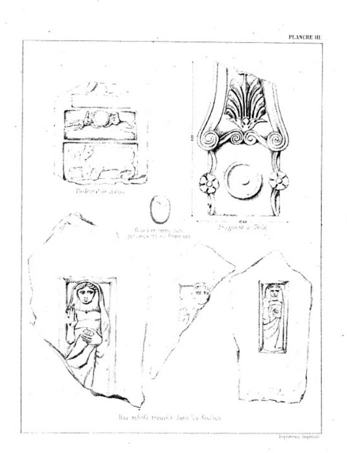
FIN.

PLAN DE BYRSA.

Échelle de 5 mètres



LES FORTIFICATIONS PUNIQUES. LE TEMPLE DE JUPITER.



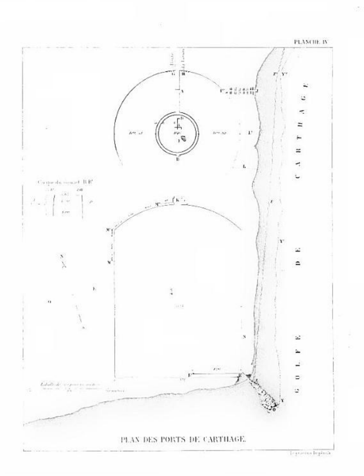
Piédestal de statue

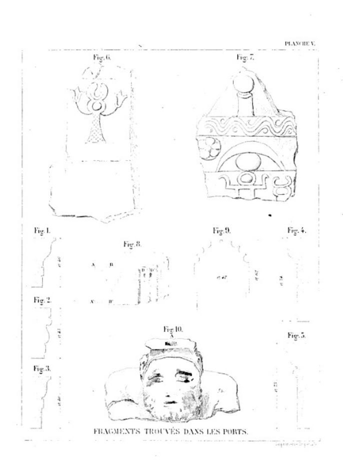
Galet en terre cuite
qui recouvrait les fondations

Fragment de Stèle

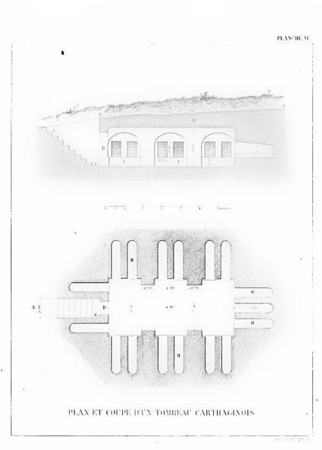
Bas reliefs trouvés dans les fouilles

Imprimerie impériale


PLANCHE IV
GOLFE DE CARTHAGE
PLAN DES PORTS DE CARTHAGE.



FRAGMENTS TROUVÉS DANS LES PORTS.



PLAN ET COUPE D'UN TOMBEAU CARTHAGINOIS




Digitized by Google